Jean Tétreau

# Prémonitions

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

*Le Rêve de Dickens – Dickens'Dream* (1875) est un tableau inachevé
de Robert William Buss (1804-1875), conservé au Musée Charles-Dickens,
à Londres, en Angleterre.

Jean Tétreau (1923-2012) est un écrivain,
philosophe, romancier et essayiste québécois.
Photo : Philippe Tétreau.

# PRÉMONITIONS

ROMAN

« Ce ne sera pas une des moindres occupations de la physiologie actuelle que de rechercher par quelles voies, par quels moyens une pensée arrive à produire la même désorganisation qu'un poison... »

Balzac, *Modeste Mignon*

## REMARQUE LIMINAIRE

Le cas de Bernard Lesur, principal personnage de cette histoire, relève à première vue de la médecine. Et pourtant un médecin, le docteur Liguori Clément, nous donne de ce cas une explication philosophique. Il la fonde sur l'usage des facultés, plus précisément sur les relations qu'elles établissent entre elles. C'est donc une explication tirée de la psychologie classique.

Le docteur Clément soutient que les rêves prémonitoires ne sont que la représentation dramatique de conclusions logiques qu'on à faites à l'état de veille : dans le sommeil, là mémoire livre des matériaux et comme un texte à l'imagination, qui se charge alors du scénario et plante le décor devant une toile de fond tissée par la sensibilité, C'est ainsi que certaines gens croient avoir prévu, dans leurs songes, des événements ou des situations qui ne sont que les conclusions de raisonnements antérieurs parfois rigoureux. A connaît très bien B, chasseur imprudent qui tire sur tout ce qui bouge. A finit par en déduire que B tuera quelqu'un à la chasse. Une nuit, A fait un cauchemar où il voit C victime de B. Or, de deux choses l'une : ou bien B ne tue personne et A oublie son rêve ; ou bien B tue C et dans ce cas À, se rappelant son cauchemar, y voit un avertissement, une prémonition qui l'autorise à se croire extra-lucide.

Cette manière positive et même positiviste d'envisager les choses, Bernard Lesur la partage entièrement, puisqu'il est ce qu'on est convenu d'appeler un esprit cartésien. Il possède une certaine expérience de la vie et une certaine culture, mais il manque encore trop de l'une et de l'autre pour pouvoir dépasser le faux problème moral où l'engagent peu à peu ses visions prémonitoires. En somme, s'imaginant connaître l'avenir des gens, il se croit tenu de les avertir de ce qui peut leur arriver de fâcheux, afin de conjurer le sort. L'idée d'intervenir dans le destin des autres est trop simple au regard de l'extrême complexité de la vie courante. Aussi cette pensée qui consiste à se croire capable de modifier essentiellement l'existence d'autrui empoisonnera-t-elle celle de Bernard Lesur.

Le court roman que nous proposons au lecteur est donc, à tout prendre, une étude philosophique. Si son action s'était déroulée quarante ans plus tard, nous aurions eu affaire à un cas psychiatrique, et le héros se serait peut-être à un moment étendu sur le divan du psychanalyste dans la même position, quoique plus confortable, que celle où l'on se trouve à la morgue.

J. T.

APRÈS LA MORT de sa femme, survenue en 1922, Bernard Lesur avait gardé l'appartement que pendant dix-huit mois ils avaient habité rue Saint-Hubert, et dont le salon était plein du souvenir de la défunte. Des photos d'Anne-Marie, sur la cheminée, sur le mur de part et d’autre de la grande fenêtre au voilage d’azur, ainsi que sur le piano, rappelaient au veuf son bonheur disparu. Quelquefois, le soir, rentrant fourbu du bureau, trop fatigué pour dépouiller tout de suite son courrier posé par la bonne, le matin, sur son secrétaire, il allait d’abord se détendre au salon ; là, son regard finissait toujours par fixer la plus remarquable de ces photos d’art, dans son cadre d’acajou incliné légèrement sur le Steinway qu’il avait acheté pour leur premier anniversaire de mariage. Car, issue d’une famille de musiciens dont elle était la plus douée, premier prix du conservatoire de Detroit et capable, à quinze ans, d’interpréter entre autres choses la fameuse sonate de Liszt, Anne-Marie aurait fait comme pianiste une carrière enviable, n’eût été sa santé chancelante ; elle était, disait son père, à cette époque, « artiste jusqu’au bout des doigts ». Une fois mariée, elle ne joua que pour son plaisir et celui de Bernard. Il lui marqua sa reconnaissance en lui faisant cadeau de l’instrument divin qui, muet depuis plus de quatre ans, occupait presque le tiers de cette vaste pièce tendue de turquoise aux motifs vieil or, où de temps en temps il se réfugiait pour évoquer les moments sublimes d’un passé toujours présent à son esprit. Après avoir longuement regardé l’image de sa femme, considéré l’étrange beauté de son visage, admiré la délicatesse de ses traits et contemplé le mystère de ses yeux un peu bridés, il poussait un soupir, caressait un instant l’ivoire des touches, uniquement de la paume, sans appuyer ; il faisait ensuite quelques pas, puis, prenant place dans une bergère où d’habitude elle s’installait pour lire en attendant son retour, il chantonnait le *Prélude numéro 17,* en la bémol majeur, de Chopin.

Un des derniers soirs où Bernard la vit au piano, comme elle se tournait vers lui, radieuse encore malgré la phtisie qui la consumait, il s’était écrié dans son ravissement après qu'elle eut donné de ce prélude la plus fidèle des interprétations :

— Comment te récompenser, ma chérie, de l'immense plaisir que tu viens de me faire ? »

— Oh ! c'est un plaisir partagé, fit-elle gaîment ; savoir que tu m'écoutes est ma récompense.

Il lui tendit les bras, elle quitta prestement le tabouret pour aller se blottir contre lui.

— Tiens, reprit-il, je vais te raconter une fable. Elle n'est pas trop longue, et je pense qu'elle te plaira, enfin je l'espère.

— Mais j'en suis sûre, mon amour.

Il la baisa sur une joue et lui sourit avec tendresse. Ensuite, fermant les yeux comme pour se recueillir, il commença d'une voix un peu cassée : « La Terre n'était plus qu'un astre mort, comme l'est aujourd'hui la Lune. Les civilisations avaient depuis longtemps cessé d'exister. La vie elle-même, à cause du froid intense et du manque d'oxygène, s'était pour ainsi dire repliée dans des organismes microscopiques figés sous des montagnes de glace... »

— Brrr ! Tu me réfrigères !

Il la serra dans ses bras et, après un silence, continua d'un ton plus ferme : « Or, des êtres supérieurement intelligents, comme on dit, et qui savaient presque tout de l'histoire des mondes, parcouraient alors l'espace à bord d'un aéronef ressemblant, si tu veux, au Graf Zeppelin, mais en beaucoup plus moderne et se déplaçant à des vitesses prodigieuses. Ils allaient d'un système solaire à l'autre en moins de temps qu'il nous en faudrait pour nous rendre, en automobile, de Sainte-Thérèse à Saint-Jérôme. Et comme ils n'avaient rien d'autre à faire que contempler les corps célestes entre lesquels passait leur vaisseau, ils causaient, causaient à perte de vue. Ils échangeaient des réflexions sur l'immensité de l'Univers, dont ils n'avaient jamais vu les limites malgré la longueur de leur voyage qui durait déjà, remarque bien, depuis des millions et des millions d'années. Soudain l'un d'eux, s'étant penché vers un hublot, demanda à ses compagnons : « Quelle est la planète que je vois là, la troisième à partir de cette étoile moyenne qui me semble d'ailleurs en perte d'énergie ? »

« Cette planète ? fit un autre qui s'était approché pour observer l'astre à son tour, comme c'est bête ! je n'arrive pas à me rappeler son nom... Attends... Je crois me souvenir qu'elle était habitée par des créatures soi-disant intelligentes, qui s'appelaient humains ou hommes. Oui, c'est cela. Leur histoire fut très courte, un peu plus de deux millions d'années. Ils n'eurent pas le temps de faire des choses intéressantes, des œuvres qui durent vraiment. Ils aimaient trop la guerre. Ils n'ont, en somme, à peu près rien laissé qui soit digne de mention, sauf peut-être un petit objet de bois, qu'on peut voir à notre musée cosmologique d'Andromède. C'est une tringle assez bizarrement faite. Un de ses bouts est recouvert d'un tissu spécial très résistant. C'était, paraît-il, une pièce essentielle du mécanisme assez simple, m'a-t-on affirmé, d'un gros appareil appelé piano. Au demeurant très lourd, cet instrument mi-parti bois, mi-parti métal, rendait des sons dès qu'on le touchait. Et lorsqu'un humain en jouait, à condition naturellement d'en bien jouer, le piano donnait à ceux qui écoutaient, du moins nos historiens le soutiennent-ils, une juste idée de l'éternité. »

L'âme encore bercée par ce récit qu'elle trouva cependant trop bref, sa jolie tête contre la poitrine de son mari, la jeune femme, taquine et amusée à la fois, levant vers lui des yeux rieurs, lui demanda d'inventer pour elle une autre fable « aussi vraie ». Elle l'en supplia même. Elle ne bougerait pas d'un doigt, lui dit-elle d'un air mutin et sur un ton de bouderie enfantine, qu'il n'eût assouvi sa soif de rêve. Elle jouait les petites filles capricieuses d'une manière adorable. Lui, que ce jeu divertissait, en rit un moment. Seulement, las de sa longue journée et l'esprit à bout de ressources, il déclara forfait. Alors, soulevant presque sans effort cette créature filiforme, il la déposa dans la bergère en lui soufflant à l'oreille : « Vite, habille-toi, je t'emmène chez Roncari. »

Ce soir-là fut également un des derniers où Bernard et Anne-Marie dînèrent ensemble au restaurant.

Bernard Lesur n'avait en vérité de l'artiste que le tempérament, sans aucun don d'interprète ou de créateur, bien qu'il ne fût pas dépourvu d'imagination. Sensible, on vient de le voir, à la beauté de la musique, il l'était davantage à la magie du dessin, aux séductions de la peinture et en général, comme on le verra bientôt, à la perfection des formes visibles et tangibles qui perpétuent par les objets d'art et les meubles anciens, comme à travers les arabesques des tapis d'Orient, l'esprit des époques successives et l'essentiel des civilisations humaines. S'il était peu doué pour la création artistique, il était en revanche, au point de vue cérébral, admirablement organisé. Une intelligence aiguë des choses, des événements et des situations, une mémoire phénoménale, le sens de la déduction et de la prévision, un talent exceptionnel pour le calcul, un jugement sûr, son cerveau possédait en effet tout cela, donc presque toutes les qualités qu'on peut souhaiter chez un homme de science, chez un banquier ou chez un homme d'État. Cette organisation mentale supérieure se reflétait dans une physionomie qui retenait l'attention au premier abord. Bernard Lesur n'était pas pour autant ce qu'on appelle un bel homme. Il avait ce visage ovale et ce nez busqué du Richelieu de Philippe de Champaigne, le teint naturellement basané, la barbe rare et pour ainsi dire nulle puisqu'il était toujours rasé de près, les lèvres charnues et violacées, les dents courtes et ternes, le front proéminent, à la peau très lisse, sans une ride, les cheveux noirs, clairsemés et plats. Sur ce fond sombre, l'éclat des yeux ne vous saisissait que plus dramatiquement : les sclérotiques, d'un blanc bleuté comme deux lacs gelés en plein hiver, donnaient chacune à son iris la couleur du cuivre et à sa pupille celle du noir étincelant propre au bois de plaque-minier. Le regard tirait de cette complexion une froideur, une force, une pénétration et une fixité presque insoutenables. Sa taille aurait semblé plus haute s'il n'eût le dos passablement courbé depuis l'adolescence. Sans être grêles, ses membres souples alliaient dans leurs mouvements la précision à l'élégance. Ses os étaient petits et ses muscles, en particulier ceux de la face et du cou, saillaient à la moindre tension. À trente et un ans, cet être ordonné qui se doublait d'un esthète paraissait en avoir quarante. Avait-il mûri trop tôt ? La disparition de la seule femme qu'il eût aimée vraiment avait-elle donné, comme il arrive quelquefois aux veufs, un « coup de vieux » à cet homme encore jeune ? Non ; il avait toujours paru plus mûr qu'il n'était. Ceux qui l'auraient jugé d'après l'ancienne théorie des tempéraments auraient eu l'impression, à l'entendre autant qu'à le voir, qu'ils avaient affaire à un « pur bilieux », car il était parfois distant, bref et cassant avec les inconnus. Selon les catégories de Sheldon, classification beaucoup plus scientifique, au témoignage d'Aldous Huxley, que la précédente, on aurait pu ranger ce spécialiste des meubles français et de la porcelaine de Saxe parmi les « cérébrotoniques extrêmes », en raison de sa physionomie ascétique, d'un goût certain pour la solitude et de son amour des beaux-arts. Or, son tempérament ne le portait nullement aux excès, Bernard Lesur y répugnait d'instinct : sa personne, sous des apparences contraires, avait en effet un côté flegmatique qui lui permettait de prendre facilement ses distances avec les gens, ainsi que du recul par rapport aux événements et aux choses. La qualité qu'il admirait peut-être le plus dans la nature et dans l'art, tout comme chez les humains quand d'aventure il l'y découvrait, c'était l'équilibre. Physique, moral, politique ou social, l'équilibre était pour lui comme un idéal auquel il fallait toujours tendre.

Ce dimanche de janvier 1927, il attendait vers quatorze heures trois amis qui partageaient sa passion du bridge. Ils jouaient, l'hiver venu, presque tous les dimanches après-midi, jusqu'aux environs de dix-huit heures quand une belle était nécessaire, ce qui se produisait assez souvent vu la force à peu près égale des quatre bridgeurs. De toute façon, ils allaient dîner ensemble après la partie, à moins que pour une raison ou pour une autre ils n'aient décidé de se séparer tout de suite.

Debout contre la fenêtre du salon, Bernard Lesur attendait donc. Il regardait s'accumuler rapidement sur la chaussée et les trottoirs, comme sur les escaliers d'en face, la neige qui tombait depuis le matin. Le vent s'étant levé, le spectacle, serein jusque-là, tournait en bourrasque.

« Ils ne viendront pas », se dit-il en tirant sa montre à savonnette de la poche de son gilet où la retenait une chaîne en or ; il en ouvrit délicatement le boîtier : il était quatorze heures dix. « Mais comment se fait-il qu'Henri ne soit pas encore là ? Il habite rue Cherrier, à cinq minutes d'ici. »

Henri Mirondet, ancien condisciple de Bernard Lesur au Collège commercial de Sorel menait, à Montréal, une vie de garçon qui l'enfonçait désespérément dans le célibat. Et Bernard souriait en pensant à ce charmant égoïste, qui répondait par ce mot aux reproches qu'on lui faisait de n'être pas encore marié : « J'aime tellement les femmes que je refuserai toujours d'en réduire une en esclavage. » Mirondet aimait aussi le jeu, dont toutes les formes étaient familières à son esprit spéculatif. Courses attelées, courses de chiens, combats de coqs, jeu de dés, paris électoraux, tout l'intéressait dès que l'on pouvait miser, gagner ou perdre. En général, il gagnait un peu plus souvent qu'il ne perdait. Quels étaient ses véritables moyens d'existence ? Il vivait du produit de ses risques calculés à la Bourse et de quelques bons placements dans des entreprises solides. Il faisait en outre le commerce des antiquités tantôt comme rabatteur pour le compte de petits marchands, tantôt comme intermédiaire pour de gros magasins. Cet aspect de son activité l'avait amené, dès son arrivée dans la grande ville, en 1921, à revoir Lesur et à se lier d'amitié avec lui lorsque celui-ci devint chef du service d'expertise et d'achats de la maison Harpin, Larivière et Cie, importateurs de meubles et de tapis, rue Saint-Paul. Seulement, aux yeux de notre esthète, homme rangé, méthodique, économe sans être près de ses sous, Mirondet dépensait peut-être un peu trop. Mais après tout n'était-il pas célibataire ? Il n'avait pas de charges de famille. Et comme il était athlétique et en somme assez beau, ses succès auprès des femmes étaient nombreux et entraînaient des frais. Aussi Lesur concluait-il toujours avec indulgence : « On aurait tort de lui faire grief de son train de vie ou même de ses frasques. D'ailleurs, il est fort au bridge. » Il considérait Mirondet comme son meilleur ami (c'était probablement réciproque) et comme le seul à qui, pour tout dire, il eût fait des confidences.

Les succès financiers, féminins et mondains de Mirondet agaçaient son partenaire, Edgar Bonneville, personnage bedonnant mais grave que Lesur attendait également ce dimanche-là. Bonneville était abstème par nécessité. L'obésité le guettait. Depuis qu'il avait cessé de boire, on le tenait pour le modèle des pères de famille et, à l'exemple de beaucoup d'entre eux à cette époque, il avait tendance à faire de la morale. Ce travers aiguisait l'esprit satirique de Mirondet, d'où tension continuelle entre les deux hommes. À la maison de commerce de la rue Saint-Paul, Edgar Bonneville était le second de Bernard Lesur. Il travaillait donc sous les ordres de l'expert, bien qu'il fût son aîné de dix ans.

Le quatrième joueur du groupe était un officier en retraite, vieil ami de la famille Lesur et compagnon d'armes, en 1918, du père de Bernard. Maintenant partenaire de Bernard aux cartes ainsi que son adversaire aux échecs, le capitaine Réjean Testu, pourtant exact, se faisait attendre comme les deux autres. Il demeurait dans un quartier du nord et devait prendre le tramway pour venir.

À quatorze heures quinze, Lesur avait acquis la certitude que Testu ne viendrait pas. « Car, s'il était monté dans le tramway Saint-Denis à une heure trente, comme d'habitude, il serait arrivé depuis dix minutes au moins, en dépit de la neige. Le mauvais temps l'aura fait reculer : il sacrifie allègrement la partie dominicale au plaisir de se plonger dans sa collection de timbres », songea-t-il. À ce moment précis, le téléphone sonna. Lesur accourut dans son cabinet de travail, décrocha le récepteur : c'était le capitaine Testu. Navré de n'avoir pu te prévenir plus tôt, à cause d'une ligne en dérangement, l'officier présenta des excuses à son partenaire. Il expliqua du reste que la « tempête » l'empêchait de sortir. Son absence, lui répondit l'autre, ne gênerait personne, puisque pour le remplacer on prendrait au pied levé le « barbier » de la rue Ontario, Armand Dutronc, qui était toujours chez lui le dimanche, jour où il recevait ses beaux-parents à déjeuner. Excellent joueur, Dutronc était le voisin de palier de Bonneville, qui l'emmènerait rue Saint-Hubert. Lesur téléphona donc chez Bonneville pour le mettre au courant de la situation et lui demander de venir avec le « barbier ». Madame Bonneville, qui répondit, l'informa que son mari se trouvait à Saint-Hyacinthe en raison d'un décès dans la famille. La partie de bridge était fichue. Il ne restait plus à Lesur qu'à joindre Mirondet pour lui dire de ne pas se déranger. Il fit le numéro de son ami, la ligne n'était pas libre.

Il regagna le salon et marcha jusqu'à la fenêtre. La rue, comme enveloppée d'un vaste tourbillon blanc, demeurait déserte. Seule, rose sous le givre et tirée par un cheval devenu gris de frimas, une carriole remontait péniblement la chaussée en pente.

Peut-être Mirondet arriverait-il enfin, auquel cas les deux amis pourraient causer pendant une heure ou deux ; ils iraient ensuite au vaudeville, mangeraient sur le pouce et termineraient la soirée par une séance de cinéma. Tout en envisageant ces possibilités diverses, Lesur commençait à ressentir de la fatigue dans les jambes. Il tourna le dos à la fenêtre, bâilla, s'étira, puis se laissa tomber sur un divan. Ayant croisé les mains sur sa poitrine et fermé les yeux, il ne tarda pas à s'assoupir.

Il dormait depuis cinq minutes quand la sonnerie du téléphone le tira de son somme. Il se précipita sur l'appareil, décrocha, se nomma.

— C'est Henri, fit faiblement une voix lointaine.

— Parle plus haut, je ne t’entends pas !

— Suis grippé... Fièvre de cheval... Le docteur Clément est avec moi... Voulu t’avertir ce matin mais tu étais... tu étais probablement à la messe...

Ces bouts de phrases, ponctués de soupirs et de toussotements, parvenaient à l’oreille de Bernard à travers une friture due sans doute à des perturbations résultant des conditions atmosphériques.

— Ne t’en fais pas, mon vieux. Notre bridge est compromis de toutes manières ! Bonneville et Testu ne peuvent pas venir. Soigne-toi bien ! Et n’oublie pas de faire mes amitiés au docteur.

— Dimanche... dimanche prochain on joue chez moi...

— On verra. Je t’appellerai mercredi ou jeudi pour prendre de tes nouvelles. Au revoir !

À peine avait-il raccroché, qu’il eut le sentiment d’avoir oublié quelque chose... Un détail important, lui sembla-t-il, n’ayant d’ailleurs aucun rapport avec le bridge. Qu’était-ce donc ? Il s’assit dans son fauteuil Empire, devant le secrétaire de même style sur lequel il appuya les coudes. La tête entre les mains, à la recherche de ses idées, il tenta méthodiquement d’en retrouver le fil, comme un horloger écarte patiemment les parcelles d’un tas de limaille pour en extraire un minuscule ressort à boudin. Il jeta bientôt un regard autour de lui, cherchant toujours ce que sa mémoire s’obstinait à lui cacher. La vue des statuettes étrusques trônant sur la cimaise ne lui fut d’aucun secours. La miniature persane encadrée de fil d’or, qui dominait ces objets venus de l’antiquité la plus reculée, ne l’aida pas davantage. L’effort qu’il dut faire, à ce moment, pour se rappeler qui, précisément, venait tout juste de téléphoner, lui parut la chose du monde la plus bizarre :

« Allons bon… Était-ce Bonneville ou Mirondet ?… C'était Mirondet, bon sang ! Bien sûr que c'était lui. Il est souffrant, tandis que l'autre est à Saint-Hyacinthe. » Lesur avait l'esprit visiblement troublé.

Brusquement, ce trouble se dissipa : comme il retournait au salon avec sous le bras un album de dessins, le brouillard, la nappe opaque qui l''empêchait depuis quelques minutes d'apercevoir la moindre lueur en lui-même se déchira, puis s'amenuisa si vite, jusqu'à n'être plus qu'une vapeur invisible, qu'il en fut frappé comme d'une illumination. Enfin il tenait ce qu'il cherchait ! Enfin il se souvenait.

Il se rappelait que l'appel téléphonique de Mirondet l'avait tiré non seulement de son sommeil mais encore d'un rêve oppressant, voisin du cauchemar par son atmosphère malsaine. Ainsi revécut-il soudain les scènes de cette angoissante vision, pendant laquelle il s'était trouvé face à face avec une compagne d'autrefois, Françoise Marande. Elle était caissière à la succursale de la Banque provinciale où lui-même avait été comptable dès sa sortie des H.É.C. Il ne l'avait pas vue depuis sept ans au moins, peut-être huit. Que faisait-elle maintenant ? Mirondet, qui la fréquenta, le saurait sans doute. Quant à lui, Lesur, ses rapports avec Françoise n'avaient jamais été que professionnels. Elle était certes très jolie, et charmante, mais Anne-Marie l'était encore plus.

Pour feuilleter l'album, il s'installa près du piano, contre un petit guéridon victorien éclairé par une lampe à col de cygne dont il dirigea le faisceau lumineux sur les fusains et les sanguines du gros cahier relié en basane. À mesure qu'il en tournait les pages, son esprit, loin de s'appliquer à l'analyse des formes ou des valeurs contenues dans les œuvres s'étalant sous ses yeux, s'orientait invinciblement vers l'énigme que lui proposait ce rêve bizarre, dont l’image de Françoise Marande avait été le centre. « Comment ai-je pu rêver de cette femme ? » se demanda-t-il après avoir tenté vainement, à plusieurs reprises, de se concentrer sur les dessins. Sa mémoire lui restituait fidèlement la scène qu’il venait de vivre en dormant.

En effet, toutes les circonstances du songe se présentèrent nettement à lui, l’une après l’autre, à travers son souvenir.

Il était midi. Les cloches de toutes les églises du quartier sonnaient à toute volée. Il arpentait à ce moment l’entrepôt appartenant à ses patrons, les importateurs Harpin et Larivière. Dans ce bâtiment, construit derrière la maison de commerce et donnant sur un carrefour d’où l’on apercevait le port, des meubles étaient rangés de part et d’autre d’un passage éclairé par des ouvertures pratiquées dans le toit. Ce lieu familier à Lesur et plus encore à Bonneville, responsable de la conservation des objets précieux qui s’y trouvaient en grand nombre, contenait en ébénisterie seulement une certaine quantité de richesses, uniques en Amérique du Nord : un Criærdt, par exemple, quelques Pierre Migeon, deux Riesener ornés de marqueterie, trois Œben, des Jacob, des Sené, des Rœntgen, sans compter de très beaux mobiliers espagnols et victoriens. Donc, rien dans son rêve n’était jusqu’ici de nature à dépayser le spécialiste des styles rocaille, Directoire, Empire et Restauration. Une psyché Louis XVI faisait face à l’élégant dossier d’une ottomane, vers le milieu de l’entrepôt. En passant entre les deux meubles, il se tourna vers la psyché pour rectifier son nœud de cravate et se donner un coup de peigne. Mais, au lieu de voir sa propre personne réfléchie dans la glace, chose normale, naturelle, la seule possible en fait, il y vit à son étonnement Françoise Marande. L’air serein, le visage encadré des jolies boucles brunes de sa ravissante chevelure, le buste droit, elle avait les mains dans des gants gris perle, de même couleur que sa robe. C'était la robe qu'elle portait d'habitude à la banque.

La jeune fille sourit tout d'abord à Bernard, mais très vite sa mine s'assombrit. Elle ferma les yeux et des larmes noires coulèrent lentement sur ses joues qui pâlissaient, sans y laisser de traces. Il voulut lui parler. Les mots lui restèrent dans la gorge en dépit d'efforts inouïs. Il se contenta d'articuler sans pouvoir émettre aucun son, comme une personne affligée de mussitation grave. Il sentait un poids peser sur sa poitrine ; haletant, il cherchait à s'en libérer de toutes ses forces. L'appel téléphonique de Mirondet avait à cet instant interrompu son cauchemar.

Aurait-on laissé le dormeur aller jusqu'au bout de sa brève aventure, il n'en aurait quand même pas saisi le sens au réveil. Les fées nous endorment, nous ouvrent la porte de leur royaume, qui se referme sur nous sans qu'elles aient pris la précaution de nous en remettre la clé.

Le cerveau de Lesur était une machine à résoudre des problèmes. C'est dire que cet homme ne pouvait permettre au mystère d'envahir son existence. Jamais il ne laissait l'équivoque planer autour de lui. S'il adorait la fantaisie, c'est d'un cœur léger qu'il eût sacrifiée à l'ordre. Aussi continuait-il à feuilleter son livre d'une main distraite, occupé qu'il était à découvrir les raisons d'une vision morbide, trop singulière pour demeurer sans solution. Alors il se mit à récapituler les gestes les plus significatifs qu'il avait pu faire dès le matin de ce dimanche et même pendant les derniers jours.

« Tout à l'heure, au sortir de la messe, il ne neigeait pas encore mais il faisait froid, se rappela-t-il d'abord, après avoir abandonné l'album et s'être levé pour marcher dans la pièce. Histoire de me réchauffer un peu, j'ai accéléré le pas, tout en regrettant de ne m'être pas servi de ma voiture, et c'est presque en courant que je suis entré à la rôtisserie La Fourchette d'Adam, rue Saint-Denis. J'avais faim, ce qui m'arrive rarement. Et pourtant j'ai fait attention, je n'ai pas trop mangé, car je me proposais justement d'aller dîner après le bridge au Cercle des intimes, avec les copains. Je n'ai donc pas dérogé à mon régime, qui consiste depuis longtemps à prendre un repas léger à midi et un repas normal le soir... Seulement, voilà, au lieu de commander l'éternelle cuisse de poulet, j'ai mangé de l'agneau. Il était bon mais un peu gras. L'agneau, je le sais, m'est contraire ; ça me donne des aigreurs. C'est pour moi une nourriture indigeste. Tant pis ! J'userai d'une plus grande prudence encore la prochaine fois. De l'agneau mal digéré, voilà la principale raison de mon cauchemar. »

Cette conclusion parut le satisfaire. Ses traits se détendirent, son visage se rasséréna tout à fait.

« Maintenant, se dit-il, poursuivant son soliloque, venons-en aux détails. Il me reste à éclaircir deux points importants, deux circonstances particulières. *Primo :* pourquoi ai-je rêvé de Françoise Marande plutôt que d'une autre personne ? *Secundo :* pourquoi, lorsqu'elle s'est mise à pleurer, ses larmes étaient-elles noires et coulaient-elles sur ses joues, sans un soupçon de sillage, comme des billes roulant sur une surface ? »

Il eut beau se torturer les méninges, il ne trouvait pas de réponse satisfaisante à la première question. Il en comprenait cependant toute la difficulté. Car enfin pouvons-nous savoir pourquoi notre imagination nous représente pendant le sommeil tantôt un personnage, tantôt un autre, ou l’un plutôt que l’autre ? Lesur connaissait le nom de chaque fournisseur et de chaque client de Harpin et Larivière. Il repassa dans son esprit la liste entière de ces noms, dont aucun ne ressemblait à Marande. Haussant les épaules, en même temps qu’il poussait un long soupir, il retint la solution la moins suspecte : « Considérons cette énigme comme provisoirement résolue par l’hypothèse, infiniment vraisemblable, d’une rencontre récente de Françoise. Il a pu se faire que je l’aie croisée ces jours derniers dans la rue sans la reconnaître. Sa figure aurait néanmoins déclenché dans mon cerveau quelque mécanisme de rappel touchant une époque bien précise de ma vie. » Il eut toutefois parfaitement conscience de la faiblesse de ce raisonnement. La jeune fille de son vilain rêve n’était-elle pas celle qu’il avait connue en 1920 ou 1919 ? C’était effectivement celle-là. C’était la jolie caissière, dans la fraîcheur de ses vingt et un ou de ses vingt-deux ans, qu’il avait vue en songe une demi-heure plus tôt. Cette jeune physionomie ne pouvait donc être celle de la femme, ayant à présent sept ou huit ans de plus, qu’il aurait rencontrée tout récemment sans la remarquer. Dans ces conditions, il aurait pu s’interroger encore longuement et se demander, par exemple, comment la mémoire d’un dormeur peut-elle bien reproduire une image datant de plusieurs années, d’après une autre toute récente, donc passablement différente de la première, même s’il s’agit de la figure d’une seule et même personne. La psychologie à la mode, notamment par sa théorie des formes, aurait-elle à la rigueur justifié la vraisemblance de son hypothèse ? Il ne descendit pas jusqu’à ces profondeurs.

Il eut moins de mal à s’expliquer la bizarrerie que des larmes noires pouvaient constituer. Et ce fut tout de suite après avoir résolu ce petit problème de la manière la plus pertinente, qu'il trouva la solution définitive que réclamait la question capitale : pourquoi revoir en songe Françoise Marande et non quelqu'un d'autre ? En effet, il se souvint tout à coup d'une conversation avec Bonneville, à propos d'une encre nouvelle possédant la double propriété de sécher instantanément sur le papier et de pouvoir être gommée comme de la plombagine, sans laisser de traces. Ce dernier détail lui livrait la clé du mystère : « Ça y est, ce point est éclairci : les larmes noires de Françoise n'étaient qu'une représentation de l'encre spéciale dont m'a parlé Bonneville. » Il se remémora par la même occasion l'apparition soudaine, pendant la conversation sur ce nouveau produit, de monsieur Larivière qui venait lui demander si l'on avait reçu de Boston les « vases amarande ». Hervé Larivière, qu'on appelait le vieux, était homme d'affaires avant tout ; son instruction laissait à désirer à certains égards, bien qu'en somme il n'eût pas mérité le qualificatif méprisant de béotien. Simplement, il faisait parfois, en parlant, de ces fautes ridicules « qui classent un homme », suivant l'expression d'un critique. C'est ainsi qu'au lieu de dire amarante pour désigner la couleur rouge des fleurs du même nom, il disait amarande, et chaque fois Lesur ne pouvait s'empêcher de le remarquer. « Eh bien, voilà, les choses les plus obscures ou qui vous semblent telles, sont souvent les plus limpides, c'est une question d'éclairage, de constater notre connaisseur en objets d'art, la mine enfin épanouie. Par une sotte association d'idées, l'amarande du vieux, faute stupide, est devenu dans mon esprit inerte un simple patronyme, celui de Marande. Françoise étant parmi mes connaissances la seule à le porter, il est normal que ce soit elle qui me soit apparue dans mon sommeil, et non une autre. » Assez content de lui, presque heureux même d'avoir trouvé, par les seules ressources de sa mémoire, l'explication de son rêve étrange, Lesur, complètement apaisé, reprit son album de dessins et s'absorba le reste de l'après-midi dans la contemplation de formes familières. Comme pour s'accorder avec son état d'âme, le ciel se dégagea bientôt, il cessa de neiger et le vent tomba.

L'immeuble où Lesur habitait, au sud de la rue Cherrier, était voisin d'une vieille maison de pierre donnant par sa cour sur la rue Sherbrooke et dont le second étage, mansardé, se divisait en deux appartements. L'un d'eux était occupé par une famille de neuf personnes y compris le père et la mère ; c'était la famille d'un musicien d'origine espagnole, Ephrem Argote, qui, comme disait la chanson, jouait dans une boîte de nuit, à cela près que toutes les jolies femmes n'allaient pas s'asseoir auprès de lui, car en plus d'avoir quarante-cinq ans bien sonnés, il était chauve comme un obus. La seule séduction qu'il exerçât sur elles ne pouvait lui venir que de son talent de violoniste, que tout le monde appréciait d'ailleurs. Dans l'autre appartement vivait depuis une trentaine d'années un instituteur, monsieur Causse. Il faisait de la suppléance pour arrondir son pécule. Le gros de ses revenus provenait en fait des cours particuliers qu'il donnait chez lui dans la salle à manger transformée en salle de classe. Il préparait aux examens de reprise des élèves refusés au bachot. Antoine Causse ne recevait pas seulement les recalés de juin : à longueur d'année, trois jours par semaine au moins, il enseignait le latin, le grec et l'algèbre à des jeunes gens et à des jeunes filles particulièrement doués, qui faisaient sous sa direction leurs études classiques en cinq ans, plutôt que de les faire en huit ans dans un collège.

Causse avait commencé sa carrière comme professeur de diction au Jardin d'enfants qui se trouvait à côté de l'église Saint-Jacques. Or, ce fut dans cet établissement des sœurs de la Providence que le major Lesur envoya d'abord le petit Bernard, son fils unique. L'enfant fit ainsi dès l'âge de six ans la connaissance d'Antoine Causse, qui devint par la suite un de ses maîtres à l'école publique, avant que l'adolescent n'aille apprendre l'anglais et la tenue de livres à Sorel. À son retour de Sorel, le jeune homme, en vue de préparer son entrée aux Hautes Études Commerciales, avait dû prendre des leçons particulières de mathématiques de son premier maître de diction qui, lui ayant enseigné douze ans plut tôt à dire les fables de La Fontaine et de Florian, le familiarisa pendant neuf mois avec les éléments de la statistique et du calcul différentiel. Causse, lié depuis 1903 à la famille Lesur, lui resta fidèle jusqu'au décès du major, victime de la grippe espagnole. Pour lors, il espaça ses visites à madame Lesur et à son fils, et cessa complètement de les voir lorsque la veuve se remaria.

Âgé maintenant de soixante-cinq ans, le vieil instituteur sentait s'appesantir le poids du travail quotidien. Il ne voulait quand même pas abandonner la partie. Il ne s'y résignerait pas, malgré les conseils de sa femme qui l'engageait à se retirer de l'enseignement d'une manière définitive. Au vrai, monsieur Causse craignait de mourir d'ennui s'il cessait de travailler. Il aurait pourtant pu vivre de ses seuls placements, ses besoins ayant diminué depuis que son fils et sa fille étaient établis. Il aurait pu se consacrer à sa passion, la lecture des grands auteurs français, anglais, grecs et latins ; pour tout dire, il préférait les latins, et, entre autres sommets, Sénèque *(Lucius Annæus),* dont il avait traduit pour son plaisir les *Lettres à Lucilius.* Bien qu'il fût robuste, sa santé lui donnait de l'inquiétude autant qu'à madame Causse, qui veillait sur lui, fort discrètement du reste afin de ne pas réveiller son humeur bougonne. Il voyait bien à certains signes que la machine était usée. Comment prolonger la durée des organes, comment en assurer le fonctionnement le plus longtemps possible ? C'était son principal souci. La raison de son angoisse.

Sa large figure pourpre, sous des cheveux tout blancs, n'en paraissait que plus apoplectique. Ses yeux, naturellement petits, semblaient l'être davantage sous des verres épais comme des loupes et dont la monture en or, très serrée contre les tempes, s'enfonçait dans la chair derrière les oreilles. Sur son menton plutôt violet que rubicond, une verrue noire, poisseuse, visqueuse, croissait lentement avec l'âge. Elle avait résisté jusqu'à présent à tous les produits destinés à la dissoudre. Un médecin avait recommandé le traitement à l'acide nitrique ; Causse n'avait pas osé recourir à cette solution radicale, de peur d'endommager irrémédiablement son visage. Alors il s'était fait pousser la barbe pour masquer l'excroissance. La barbe le vieillissant trop à son goût, il y renonça vite et retourna tous les matins chez Armand Dutronc, qui le rasa comme il l'avait toujours fait.

Antoine Causse s'était levé tôt, conformément à son programme qui ne prévoyait la grasse matinée que le dimanche. Après le petit déjeuner, il s'était vaguement plaint de douleurs dans le bras gauche et d'atonie musculaire. Madame Causse, qui ne voulait pas augmenter l'angoisse de son mari, dissimula son affolement sous un flot de paroles lénifiantes, dans l'attente du moment le plus propice pour téléphoner au docteur, c'est-à-dire à l'insu du malade. Elle savait que l'« angine de poitrine » est une maladie grave et qu'au moindre symptôme il fallait prendre un maximum de précautions. Une première crise avait failli emporter Antoine en 1924 ; la prochaine pouvait être fatale. Mais en ce lundi matin, le vieux latiniste ne changea pas pour si peu ses habitudes, sauf qu'il s'était abstenu de manger du lard salé.

Il se retrouva donc dans la rue vers sept heures quinze, comme à l'ordinaire ; quelques minutes plus tard il entrait chez le coiffeur.

Armand Dutronc était en train de raser un nouveau client. Il salua Causse et le pria de s'adresser à l'employé, s'il était pressé ; autrement, il s'occuperait personnellement de lui, comme de coutume, sitôt qu'il serait libre. L'employé, jeune homme costaud à la voix de fausset, ayant incliné d'une main énergique le fauteuil vide, dit machinalement : « À votre service », et se mit à tourner autour du vieillard, avec un cintre, pour lui retirer son manteau.

— Ce n'est pas la peine, soupira Causse, déjà fatigué de sa courte promenade, je puis très bien faire cela seul.

S'étant débarrassé de son pardessus, il gagna tout de suite le fond de la boutique afin de bien manifester au jeune coiffeur son désir d'être rasé par le patron.

L'employé ne chôma pas longtemps. Lesur venait d'entrer à son tour et s'installait dans le fauteuil dont Causse n'avait pas voulu.

Dès qu'il put distinguer, à travers la vapeur produite par l'eau chaude d'un robinet, la silhouette de son ancien professeur lisant les journaux à l'autre bout de la pièce, à deux pas de Dutronc qui, le rasoir à la main, bavardait avec le client inconnu, Lesur se réjouit de sa présence et, en veine de taquinerie, le lança tout de go sur la politique municipale pour le plaisir de le voir enfourcher son dada :

— Vraiment, monsieur Causse, on ne saurait dire que la parole à été donnée à Médéric pour cacher sa pensée.

Sans doute faisait-il allusion à l'une de ces déclarations prudhommesques par lesquelles le maire de Montréal s'était illustré jusque-là.

— Sa pensée a la transparence du cristal, répondit Causse, ce qui est contre-indiqué pour un homme public. Cela dit, ses intentions sont toujours plus claires que ses phrases et plus pures que son style.

Un rire général accueillit cette saillie.

Lesur, par espièglerie, état d'esprit plutôt rare chez un garçon si sérieux, souhaitait que le bonhomme se compromit davantage ; aussi franchit-il allègrement le seuil de la discrétion :

— On parle de plus en plus d'élections municipales, continua-t-il, mine de rien ; vous devriez à mon avis vous présenter de nouveau dans le quartier. Cette fois, vous serez élu par acclamation ou je veux être pendu.

— Par acclamation ? comme vous y allez, mon cher Bernard ! repartit Causse avec un léger mouvement d'humeur. Vous faites donc si bon marché de l'opinion de ces messieurs ici présents ? Les avez-vous seulement consultés ?

Candidat malheureux aux élections précédentes, le vieillard s'intéressait en vérité de moins en moins à la politique. Son ancien élève s'en doutait bien, et c'était par un reste d'affection qu'il le contrariait parfois en évoquant, par des allusions innocemment indiscrètes, la seule époque où cet homme vénérable et modeste eût cédé, dans sa vie, aux blandices de la gloire.

Causse et Lesur se voyaient donc de temps en temps chez le coiffeur. Ils s'y seraient rencontrés plus souvent si leurs horaires avaient coïncidé. Mais le jeune veuf arrivait habituellement chez Dutronc vers huit heures trente, une demi-heure après le départ du vieux professeur. Quelquefois le samedi, voire le lundi, comme c’était le cas en ce jour de janvier, Lesur se faisait raser plus tôt parce qu’il avait une grosse journée de travail en perspective. Depuis longtemps il n’entretenait plus de relations avec Antoine Causse, à l’exception, bien sûr, de ces conversations matinales dans un fauteuil de cuir. Si la politique était encore à la rigueur la marotte de l’érudit, ses véritables préoccupations étaient d’un autre ordre : elles étaient littéraires. Or les questions littéraires, sans ennuyer Lesur, le laissaient à peu près indifférent. Ses lectures, abondantes il est vrai, se bornaient cependant aux ouvrages sur la peinture, la porcelaine et les antiquités. Qu’un roman policier lui tombât sous la main, il consentait à le lire pourvu que le volume ne dépassât pas deux cents pages. Il aimait bien les poètes, mais les fréquentait peu. Celui qu’il plaçait au-dessus de tous les autres était Alfred de Vigny, pour ce seul vers, à son sens le plus beau de la langue française :

*Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.*

Il n’avait pas lu tous les livres, mais il avait du goût.

Il dit à Dutronc que l’on avait songé, la veille, à faire appel à ses talents de bridgeur. Le coiffeur s’en montra flatté.

— Ce sera, j’espère, pour la prochaine fois ? fit-il d’un air satisfait. Je vous l’ai déjà dit et je vous le répète, monsieur Lesur, je suis toujours à votre disposition, surtout le dimanche. Moi, vous savez, je ne demande pas mieux que d’avoir une bonne raison de sortir le dimanche, et vous me comprendrez, je pense, c’est le jour où je reçois ma belle-mère !

Cette plaisanterie facile fit sourire. On daubait alors sur les belles-mères à qui mieux mieux. En mal d'esprit, l'employé sifflota l'air d'une chanson malicieuse dont le refrain se chantait sur ce quatrain :

*Volez, volez, belles-mères,*
*Montez jusques aux cieux,*
*Fuyez loin de la terre,*
*Rendez vos gendres heureux.*

Content de soi, toujours obséquieux, multipliant les courbettes, il tendit à Lesur qui quittait le fauteuil son pardessus à col d'astrakan, sa toque de même fourrure, et l'aida consciencieusement à se rhabiller. Bernard paya, laissa comme d'habitude un pourboire de dix sous ; et, après avoir salué le patron, il serra la main du vieux maître d'école tout en le priant de transmettre ses hommages à madame Causse.

Lorsque Bernard Lesur sortit de chez le coiffeur, comment aurait-il deviné qu'il venait de voir Antoine Causse pour la dernière fois ?

Immédiatement il sauta dans son landaulet Maxwell, trop pressé pour s'arrêter chez le cireur voisin de Dutronc, le pittoresque Ruggero Ratti, cousin du pape à la mode de Bretagne. La voiture démarra malgré le gel au quart de tour et s'engagea dans la rue Saint-Christophe. Aussitôt il regretta de n'être pas allé comme chaque matin chez l'Italien faire reluire ses chaussures, des Slater fabriquées sur commande. Il faillit même revenir rue Ontario pour se précipiter dans l'échoppe minable, aux murs tapissés de gravures représentant le *duce* place de Venise. Mais il avait décidément trop à faire en ce début de semaine. Il lui fallait avant neuf heures prendre livraison d'un chargement de pendulettes, de boîtes à musique et autres objets d'un grand prix et d'une extrême fragilité, vérifier minutieusement l'état de chacun d'eux, et surtout commencer avec Bonneville à dresser l'inventaire de tout ce que messieurs Harpin et Larivière possédaient à Montréal.

La camionnette contenant les bibelots de valeur stationnait à côté de l'entrepôt, quand il pénétra dans la cour au volant de sa voiture marron, aux garde-boue luisants de verglas et aux glaces givrées. La tempête de la veille ayant avorté, la température descendait en chute libre.

Il serra trop brusquement les freins ; aussi glissa-t-il sur la neige avant de s'arrêter complètement entre la vieille Ford de Bonneville et la superbe La Salle de monsieur Larivière. Il s'en était fallu de cinq centimètres qu'il n'emboutît la limousine grise du patron.

D'abord il s'étonna de la présence du vieux à cette heure matinale : Hervé Larivière arrivait ordinairement au magasin après neuf heures.

Il cherchait encore la raison de cette singularité chez un homme pétri d'habitudes, lorsque, sorti de sa voiture, il vit venir à lui René, le garçon de bureau.

— On a volé des meubles ! cria le gamin haletant, la mine ahurie.

— Comment ça ?

Tout en soufflant dans ses mains pour les réchauffer, l'adolescent expliqua, tourné vers l'entrepôt :

— Regardez par là-bas, la grande porte est défoncée… Ils ont emporté pas mal de choses.

— Et le veilleur de nuit, il assistait à son match de hockey ?

— J'sais pas ce qu'il faisait, moi. J'ai eu juste le temps de voir m'sieur Harpin, qui m'a questionné.

Lesur jeta les yeux sur la camionnette et demanda :

— Il y a longtemps qu'elle est là ?

— Peut-être dix minutes.

— Le chauffeur a décampé ?

— Il a été déjeuner.

— Bon. Eh bien, tu ne bouges pas d'ici, hein ? Tu me surveilles son véhicule jusqu'à son retour. Dès que tu le reverras, tu lui diras de m'attendre.

— Oui, m'sieur.

— Dis-lui aussi de ne pas toucher au chargement avant que je ne lui en donne l'ordre. Compris ?

— Compris, m'sieur.

Lesur courut à l'entrepôt pour y constater les dégâts. Les cambrioleurs avaient fait du beau travail. Ils avaient fracturé les deux serrures de la porte métallique au chalumeau à acétylène ; elles ne tenaient plus au battant que par des fils de fer tordus. Dans le bâtiment, des traces sur le sol indiquaient que l'on avait traîné des caisses et poussé des meubles jusqu'à la porte. Elle battait au vent qui s'engouffrait à l'intérieur. Pourtant il n'y faisait pas encore très froid. Ce détail frappa l'expert. Il remarqua la disparition de certains objets, mais il en manquait moins, à première vue, qu'on ne l'aurait craint *a priori*. L'animation de l'aube dans les rues voisines avait peut-être effrayé les voleurs, pressés de déguerpir malgré le plan méthodique qu'ils avaient apparemment appliqué.

Il fit le tour de l'immeuble en courant, atteignit en quelques secondes la rue Saint-Paul, et pour arriver plus vite chez Larivière, au premier étage, il prit l'escalier de service dont l'entrée regardait l'immense bureau que le vieux partageait avec Robert Harpin, son associé.

Quand Lesur entra, « Bob » Harpin, debout au milieu de la pièce, fourrageant dans sa crinière rousse d'Irlandais, les narines palpitantes, la figure cramoisie comme s'il venait d'avaler trois verres de whisky blanc, causait avec Bonneville effondré sur une chaise. Le ventre de ce dernier paraissait encore plus gros dans cette position ; sa lèvre inférieure pendait en une moue horrible exprimant la déception la plus cuisante, et sur son menton dodu s'étendait l'ombre épaisse d'une barbe de vingt-quatre heures.

Hervé Larivière, de son côté, déambulait le long du mur vis-à-vis duquel se dressait son bureau noir et massif. Les bras croisés, il fumait un cigare hollandais qu'il mâchouillait et promenait lentement avec la langue d'un coin de la bouche à l'autre. Un air non pas d'indifférence, mais de souverain ennui, transformait en masque son visage tout jaune, aux yeux affligés de blépharite chronique qui donnait à cette physionomie repoussante et figée l'aspect d'une momie. Il s'arrêta pour saluer de la tête le chef de son service d'expertise et d'achats. Les deux autres se tournèrent vers Lesur.

— Je suis au courant du vol, dit-il avec un calme surprenant, qui rejoignait presque l'indifférence ennuyée de Larivière.

Il ajouta, fixant Bonneville :

— Quand vous êtes-vous aperçu du fric-frac ?

— Je m'en suis douté à six heures, mais je ne l'ai constaté qu'à sept heures moins vingt, répondit l'adjoint d'un ton monocorde qui trahissait encore plus d'humeur que de déception. Je venais de m'endormir, après une nuit sans sommeil due aux émotions et au surmenage, car, comme tu le sais peut-être, j'ai passé la journée d'hier à Saint-Hyacinthe, dans la famille d'un cousin qui est mort subitement samedi...

— Oui, je sais. Continuez.

(Était-ce par respect pour l'âge ou simplement pour garder ses distances ? toujours est-il que Lesur vouvoyait son second, qui le tutoyait, sans doute usant en cela d'un prétendu privilège des aînés.)

— J'avais donc à peine fermé l'œil que la femme du gardien, madame Granger, me téléphone pour m'apprendre que deux agents avaient trouvé son mari gisant sur le trottoir de la rue des Commissaires. Ils le lui ramenaient dans un état lamentable... Transi et malade comme un chien.

— Il était ivre ?

— Il n'avait pris, prétend-il, qu'un verre pour se réchauffer, à quatre heures ce matin, au petit bar des matelots qui reste ouvert toute la nuit.

— Il n'en a pas moins abandonné son poste ! rugit Harpin.

— Alors ? reprit Lesur, regardant toujours son second, sans faire attention aux paroles de l'Irlandais.

— Alors, de poursuivre Bonneville, j'ai tout de suite pensé qu'il pouvait s'être passé ici quelque chose de grave. Je me suis habillé en vitesse et je serais arrivé plus tôt si je n'avais pas perdu dix minutes à dégeler le moteur de mon automobile. Bref, à sept heures moins vingt, comme je te l'ai dit, je découvre le vol, je vois rapidement ce qui manque, j'en fais un relevé approximatif et je monte ici téléphoner à monsieur Harpin, qui a appelé monsieur Larivière.

— On a prévenu la police ? fit Lesur en enlevant son pardessus, qu'il lança sur le dossier d'une chaise.

— Je l'ai avertie moi-même, marmonna le vieux. L'inspecteur Brissach devrait être là d'un instant à l'autre.

Harpin desserra les dents pour dire de sa voix aigre :

— Il faudra aussi avertir notre compagnie d'assurances dès que monsieur Bonneville aura complété la liste des marchandises volées, et que j'en aurai fait l'évaluation. Nous avons une journée pour faire ce travail dans les délais prescrits.

En entendant les mots « compagnie d'assurances », le chef du service d'expertise avait sourcillé comme s'il se fût rappelé quelque incident. Il se retourna vers son adjoint :

— Edgar, avez-vous déjà une idée du montant de la perte ?

Le vieil employé bâilla sans vergogne. Il sortit ensuite d'une de ses poches un bout de papier kraft sur lequel figurait une colonne de chiffres.

— Je ne peux te donner pour l'instant qu'un aperçu, commença-t-il après s'être râclé la gorge. Les chiffres que j'ai là représentent la valeur des articles au prix coûtant, le seul que retiendra la compagnie d'assurances, qui d'ailleurs voudra voir les factures. Parmi les meubles disparus, je te signale les deux causeuses de Sené l'Aîné...

— Sainte vierge ! nos causeuses ! hurla le bouillant Harpin, tandis que Larivière, l'air absent, continuait à mordiller son cigare. Lesur demeurait imperturbable.

— Chacune nous a coûté neuf cents piastres, poursuivit Bonneville. Le virginal a également disparu : onze cent cinquante piastres.

— Les apaches ! les vandales ! cria Bob.

— La table en ébène : quatre cents piastres. Le canapé rose : trois cent cinquante. Les deux tapis égyptiens : sept cents chacun.

— De vraies merveilles ! soupira Bob, des tapis qu'on aurait pu vendre aux Dufresne mille dollars pièce ! Si je tenais un de nos voleurs, je lui enfoncerais mon pied dans le derrière jusqu'au gosier !

Il expectora bruyamment dans un grand crachoir de cuivre dissimulé dans un coin, près de son bureau.

Bonneville reprit, s'adressant toujours à son supérieur hiérarchique :

— En ce qui concerne maintenant les menus articles : les vingt-deux fibules d'argent massif ont toutes disparu. Leur prix coûtant ? Cinquante piastres chacune. La pendule Pompadour : trois cent soixante. Les aumônières du XVII$^{e}$, que tu avais achetées à New York : elles valent en tout deux cent quatre-vingt dix piastres. Enfin, les quatre bougeoirs Restauration, qui en valent cent quarante en tout. Le montant du vol s'établit donc à environ sept mille piastres, mais ce chiffre n'est pas définitif.

— La première chose à faire, c'est de mettre le bonhomme Granger à la porte, déclara l'Irlandais, qui ne décolérait pas.

— Non, Bob, fit Lesur avec fermeté, pardonnez-moi de n'être pas de votre avis : la première chose à faire, c'est de retrouver nos meubles.

— Ah ! mais je veux bien, moi ! de s'écrier Harpin avec un rire forcé. Seulement, si vous comptez sur la police, les articles volés la nuit dernière vous les reverrez dans la semaine des trois jeudis.

Sans se laisser ébranler par ces propos, l'expert continua :

— Car à supposer que l'assureur nous indemnise, ce qu'il ferait sans doute, nous n'en aurions pas moins subi une perte considérable : nous aurions perdu tout l'argent que représente le profit réalisé sur la vente des articles en question. Croyez-moi, je connais bien les dispositions de la police d'assurances, et aucune ne prévoit d'indemnisation supplémentaire. La compagnie ne nous verserait pas un sou de plus que le total des factures que nous lui présenterions. Or, si les premiers chiffres d'Edgar étaient complets, ils ne le sont pas, je le crains, mais supposons qu'ils le soient, nous ne toucherions que six mille neuf cent quatre-vingt dix dollars… C'est bien ça, Bonneville ?

— C'est en effet la somme, bien entendu provisoire, des pertes évaluées jusqu'à présent, répondit l'adjoint sans se montrer surpris, pas plus en tout cas que ne l'étaient Les deux autres, du talent de l'expert pour le calcul mental : ils étaient habitués à ce genre de précisions de sa part.

Poursuivant son raisonnement :

— Si nous envisagions un profit, mettons de vingt pour cent sur l'ensemble des objets volés, présuma Lesur, eh bien en réclamant l'indemnisation, autrement dit en laissant courir les voleurs, nous renoncerions à une somme de quatorze cents dollars, exactement treize cent quatre-vingt dix-huit. Quatorze cents dollars, cela mérite réflexion, messieurs. C'est le salaire annuel d'un bon comptable. J'en reviens à ma conclusion première : il faut récupérer nos meubles.

— Vous avez raison, grommela Larivière, qui pour la première fois parut s'intéresser au cambriolage dont son entreprise venait d'être victime.

— De toute manière, mon cher Bob, reprit Lesur avec ce redoublement de confiance en soi que lui donnait soudain l'approbation du grand patron, il est bien plus important de retrouver les marchandises que de jeter à la rue un homme qui a sept bouches à nourrir.

— Mais il a quitté son poste à quatre heures du matin, dans l'exercice de ses fonctions, pour aller boire un coup ! Le cambriolage a eu lieu pendant son absence. Il en est donc responsable puisqu'en restant ici il aurait pu l'empêcher.

Lesur écoutait Harpin avec plus de déférence que de sympathie. Les excellentes raisons qu'on venait de lui donner ne semblaient nullement le convaincre. L'autre le sentait bien. Et c'est pourquoi, recourant à son dernier argument, le plus fort, il dit :

— Ce qui aggrave son cas, c'est que ce n'est pas la première fois qu'il commet une faute de ce genre.

L'expert soupira longuement, comme tout homme qui se trouve aux prises avec une difficulté majeure.

— Bref, de trancher Harpin, il faut remercier le bonhomme Granger de ses services et embaucher un autre gardien, plus jeune et plus fiable. Monsieur Larivière partage mon point de vue, j'en suis certain. Hervé, qu'en pensez-vous ?

Larivière avait repris son air de suprême lassitude. Il regarda son associé fixement en haussant les épaules, émit un son dont personne ne put saisir le sens, puis il ralluma son cigare. Pour sa part, Bonneville eut envie de condamner, dans les termes les plus énergiques, la conduite du père Granger. Il se souvint opportunément que lui-même avait failli quelquefois être renvoyé pour ivrognerie. Car Larivière, président d'une ligue de tempérance, ne plaisantait pas avec les poivrots.

Si Bonneville eut l'esprit de se taire, évitant ainsi de se couvrir de ridicule, son intention de prêcher la vertu sur le dos du veilleur de nuit ne put échapper à Lesur, qui sourit imperceptiblement.

S'approchant alors de l'Irlandais, le chef du service des achats se prit la tête à deux mains, moins pour produire un effet dramatique que pour se concentrer ; il dit au bout de quelques secondes :

— Je sais, Bob, que Granger n'en est pas à sa première sottise. René l'a vu sortir un soir de l'aréna Mont-Royal, où il avait assisté à une partie de hockey, quand il aurait dû faire sa ronde.

— Vous l'admettez vous-même ! Allons-nous passer l'éponge encore une fois ? Non, la seule solution…

— Permettez, mon cher Bob ; bien sûr, il vous appartient ainsi qu'à monsieur Larivière de prendre toutes les décisions d'ordre administratif. Vous voulez mettre le père Granger à la porte pour incurie ? Cela vous regarde. Laissez-moi simplement vous expliquer mon intervention en sa faveur. C'est que je le crois victime, tout comme nous, d'un coup monté. Il n'en est donc pas plus responsable que vous et moi.

— Naturellement, c'est un coup monté. Un cambriolage, ça s'organise, fit Harpin, riant de l'apparente naïveté de son collaborateur.

— Celui-ci, mon cher, a été beaucoup mieux organisé qu'on ne l'imagine. Voici d'ailleurs comment les choses se sont passées cette nuit.

Ces derniers mots, prononcés sur un ton catégorique, portèrent à son plus haut point l'intérêt qu'Edgar

Bonneville et Robert Harpin avaient montré jusque-là pour l'incident. Même Larivière interrompit sa marche monotone pour entendre la suite.

Lesur, flatté de ce surcroît d'attention de la part de ses collègues, continua comme s'il faisait le récit d'un événement dont il eût été le témoin oculaire :

— Depuis des semaines, on surveillait du dehors l'entrepôt ainsi que les allées et venues de Granger. On a attiré notre veilleur au bar des matelots. Y serait-il allé de lui-même ? J'ai la conviction du contraire. Mais s'il avait refusé l'invitation on l'aurait tout simplement assommé. On a préféré se débarrasser de lui en douce, par exemple en versant un narcotique dans son verre. Mais voilà, il a très mal réagi à la drogue. Au lieu de s'endormir au bar conformément à l'attente des voleurs, il en est sorti pour regagner son poste à leur insu. Dans la rue il a été pris d'un malaise et la police l'a ramassé.

L'expert fit une pause. Il regarda rapidement ses collègues l'un après l'autre, et ses yeux pleins d'éclairs s'arrêtèrent finalement sur Harpin.

— Maintenant, mon cher Bob, fit-il, si je vous garantis que les meubles seront retrouvés aujourd'hui même, me promettez-vous de garder le père Granger ?

— Où voulez-vous en venir ? demanda Robert Harpin au comble de l'étonnement. N'est-il pas présomptueux, dans l'état actuel des choses, d'affirmer qu'on retrouvera les meubles aujourd'hui ?

— Aujourd'hui ? s'étonna Bonneville à son tour, se dressant soudain de toute la hauteur de sa taille.

— Ce que je vous propose là, mon cher Bob, poursuivit

Lesur, c'est une sorte de pari. Rien de plus. Je n'ai évidemment aucune certitude. Je n'ai en effet que des présomptions. Seulement, elles sont fondées sur des indices très révélateurs, comme vous allez en juger… Alors, c'est oui ? Vous pariez ? Si on découvre le butin aujourd'hui, vous gardez Granger ?

Harpin consulta du regard Larivière, qui dit enfin, comme se parlant à lui-même :

— Bah ! qu'est-ce qu'on risque ? Oui, nous garderons Anselme à notre service jusqu'à la prochaine incartade.

— Je vous remercie, monsieur Larivière, fit Lesur avec un bref sourire.

Il se tourna vers Bonneville :

— Edgar, vous rappelez-vous cet individu à qui nous avons fait visiter les bureaux et l'entrepôt il y a trois semaines ?

— L'agent d'assurances ? Certainement. Il s'appelle Bossières… Gaston Bossières. J'ai encore sa carte sur moi… Tiens, la voici.

— Je n'en ai pas besoin. Il y a un numéro de téléphone ?

— Oui. Le 2471.

— Faites-le, s'il vous plaît.

— Que je téléphone à ce monsieur ?

— Si ce n'est pas trop vous demander.

Debout, à ce moment-là, près du pupitre de Harpin, Bonneville n'eut qu'à tendre le bras pour saisir l'appareil et composer le 2471. Ses traits exprimèrent bientôt de l'hébétude. Il raccrocha.

— La demoiselle du central m'affirme qu'il n'y a pas d’abonné à ce numéro.

— J’en aurais mis ma tête à couper, dit Lesur, dont les yeux s’agrandirent sans cesser de jeter des éclairs. Il m’est revenu en effet, lorsque Bob a parlé tout à l’heure, pour la première fois, de notre compagnie d’assurances, qu’un agent d’une autre entreprise, ce type-là justement, devait me soumettre un projet de police quelques jours après la visite que nous lui avions fait faire, Edgar et moi. À ma connaissance, il n’a pas encore donné de ses nouvelles.

— Il n’a jamais donné signe de vie, confirma Bonneville.

— Or, messieurs, connaissez-vous beaucoup d’agents d’assurances qui négligent des clients éventuels ? En connaissez-vous beaucoup qui conduisent une voiture de trois mille cinq cents dollars ? Car notre zigue, en nous quittant l’autre jour, est monté dans une Auburn de luxe.

Larivière, Harpin et Bonneville se regardèrent pendant une seconde, la même pensée venait de naître dans leurs cerveaux. Ce fut Harpin qui se chargea de l’exprimer :

— En somme, vous soupçonnez ce... comment l’appelez-vous ?... Bossières, de s’être introduit chez nous sous prétexte de nous assurer contre l’incendie et le vol, mais qui...

— Mais qui a profité de la situation pour se faire une bonne idée de notre stock, en vue du cambriolage, répondit l’expert, achevant ainsi la pensée de son supérieur. Naturellement, le nom de Bossières est aussi faux que la carte. Il me paraît maintenant évident que nous avons eu affaire à un filou. C’est lui qui a tout organisé. Il est le chef de la bande ou je veux être pendu.

— Au fait, s’écria Bonneville, l’Auburn était probablement une auto volée !

— Permettez-moi d’en douter, Edgar, dit Lesur, qui ne put s’empêcher de trouver un peu niaise la réflexion de son second ; voyez-vous, quand on vient de voler une voiture de ce prix, on ne stationne pas pendant trois quarts d’heure au centre de la ville. Trois quarts d’heure, c’est le temps pendant lequel ce fripon est resté avec nous.

René se montra dans l’encadrement de la porte. Lesur comprit que le camionneur, de retour depuis un bon moment, l’attendait pour la livraison des bibelots. Il reprit son pardessus et, tout en l’endossant, dit à ses patrons et à son adjoint :

— L’Auburn est une voiture de louage. La seule maison montréalaise qui mette ce genre de bagnole à la disposition de la clientèle est *Jackson New Car and Motor Lorry*, rue Vitré. C’est également là que nos chenapans ont pris le fourgon qui transporte les marchandises volées, et dont les larges pneus ont laissé leurs traces dans la neige. Retenez ce nom : Jackson. Et mettez Brissach sur cette piste après lui avoir donné le signalement du faux Bossières.

Il enfila ses gants et se dirigea vers l’escalier de service.

— Bernard ! fit Harpin, pas si vite !

L’expert revint sur ses pas.

— Quoi donc ?

— Avez-vous seulement songé que les voleurs ont pu gagner les États-Unis ?

— Impossible. Quand Edgar a constaté le vol à six heures quarante, ils venaient de quitter la cour.

— Comment le savez-vous ? Ils ont pu lever le camp à cinq heures ?

— Il y a vingt-cinq minutes j'étais à l'entrepôt. La porte battait au vent et à l'intérieur, où il fait normalement soixante-cinq degrés Fahrenheit, la température n'avait pas baissé de dix degrés, alors qu'à l'extérieur il fait ce matin six degrés au dessous de zéro. Si ces aigrefins étaient partis à cinq heures, laissant la porte béante, il aurait fait environ trente-cinq degrés à l'intérieur du bâtiment quand je m'y suis trouvé à sept heures cinquante.

— Et ça vous permet de conclure ?

— En tout cas ça me suffit. Ça me suffit pour établir qu'ils ont filé vers six heures trente. Si comme vous le croyez leur destination était les États-Unis, ils n'auraient pas encore franchi la frontière, d'autant que dans les meilleures conditions un camion met au moins deux heures pour y parvenir. Ce sont au surplus des professionnels. Courraient-ils le risque de tomber sur des douaniers déjà au fait d'un vol de sept mille dollars ? Nos meubles ne sont pas si loin, mon cher Bob. Ils sont à Montréal, chez un de ces receleurs à la petite semaine dont la police a la liste. Soyez tranquille, nous les retrouverons aujourd'hui même. Lesur disparut en trombe sur ces mots rassurants, dont l'Irlandais ressentit vivement l'ironie.

Toutes les déductions de Bernard Lesur s'avérèrent sauf une : Bossières n'était pas le chef de la bande responsable du vol. Cet avocat marron, compromis depuis 1920 dans les effractions de la pègre, et qui s'appelait Amadis Jamin, n'était qu'un prudent « contact ». Moyennant finance, il communiquait aux bandits de tout poil des informations utiles, et parfois, lorsqu'un coup présentait un minimum de risques, mettait la main à la pâte, comme il l'avait fait chez

Harpin, Larivière et Cie.

Quand l’inspecteur Brissach parut chez les importateurs de meubles à huit heures trente, il avait interrogé déjà le père Granger, qui se remettait de son aventure. En effet, ce n’était pas de lui-même, c’était « quasiment » contre son gré que le veilleur de nuit était allé prendre un verre : un inconnu l’avait tiré par la manche pendant sa ronde dans la cour et, jouant tantôt de la persuasion, tantôt de la menace, il l’avait entraîné vers le zinc. Là, le malandrin lui fit boire « un abominable jus de patates ». Le vieillard sentit aussitôt une torpeur l’envahir. S’il dormit, ce ne fut que peu de temps. Car, sachant résister au sommeil, il revint à lui très tôt et, se voyant seul, sortit rapidement du bar et se mit à courir dans la rue ; il fit une cinquantaine de mètres, se trouva mal et s’écrasa contre une bouche d’incendie. Il portait par bonheur ses vêtements les plus chauds : deux chandails de laine passés l’un sur l’autre, foulard de même tissu, casquette de cuir doublée de fourrure, moufles en peau d’ours, gros pantalon de toile imperméable dont le bas, tire-bouchonné, disparaissait dans des mocassins ; autrement, inerte sur le trottoir jusqu’au passage des agents, soit pendant cinquante minutes, il serait mort de froid. Il en fut quitte pour des engelures.

La description de l’inconnu par le vieil employé correspondait en tous points au portrait que Bonneville brossa du faux Bossières devant l’inspecteur, en présence de Larivière et de Harpin. Muni de ces éléments précieux, grâce également à d’autres indices que lui communiqua Bonneville ainsi qu’aux renseignements fournis par la maison Jackson plus tard dans la matinée, Brissach repéra le domicile de Jamin et obtint un mandat d’amener contre l’avocat. Celui-ci passa rapidement aux aveux. Il dénonça ses trois complices, anciens détenus qui travaillaient, tout comme lui, pour le compte d'un caïd de New York. Tous ces drôles furent écroués excepté leur chef, dont les « relations d'affaires » et les « contacts » dans la magistrature firent tourner court l'enquête de la police new-yorkaise.

Le butin fut retrouvé le soir même, vers sept heures, dans un hangar de la ruelle Labrecque.

Lesur venait tout juste de rentrer chez lui quand Hervé Larivière lui téléphona pour l'en informer et le féliciter, par la même occasion, de son sang-froid, de son sens de l'observation et de son flair. Harpin, oubliant son amour-propre, joignit ses éloges à ceux du grand patron. Malgré les fatigues de la journée, le chef du service d'expertise et d'achats savoura particulièrement, aux louanges qu'on lui fit, le frisson d'aise qui lui parcourut l'échine. Il avait trop d'esprit pour rien montrer de son contentement, et ce fut le plus modestement du monde qu'il répondit à ses supérieurs qu'il n'avait fait que son devoir.

Le lendemain fut une autre journée éreintante pour Lesur, à cause de l'inventaire, qu'on avait dû négliger pour s'occuper du cambriolage et de ses suites.

Il comptait bien prendre des nouvelles de Mirondet le mercredi soir ; mais il trouva dans son courrier une lettre de sa mère, madame Georgine Kootenay, qui lui écrivait de San Francisco.

La veuve Lesur avait épousé en secondes noces un architecte américain d'origine indienne, Gilbert Kootenay, qu'elle avait suivi d'abord à Seattle, puis dans la plus belle ville de la Californie. Le couple y vivait depuis cinq ans. Et pendant toute cette période Bernard n'était allé voir sa mère et son beau-père qu'une seule fois, en 1923, sept mois après le décès d'Anne-Marie.

Madame Kootenav, dans sa lettre, annonçait à son fils son intention de lui rendre visite avec Gilbert en juin. Ils iraient tous ensemble à Québec, disait-elle. C'était sa ville natale et elle l'aimait toujours ; après quoi, tous trois également curieux des beautés de la nature, ils pousseraient une reconnaissance en Gaspésie, qu'aucun d'eux n'avait jamais vue.

Ce projet plut à Bernard. Il répondit si longuement à sa mère qu'à minuit il écrivait encore. Il en avait complètement oublié Mirondet et sa grippe.

Le lendemain soir, avant même de dépouiller son courrier, il fit le numéro du « célibataire endurci ». D'abord il entendit une voix féminine. « Tiens, Henri va déjà beaucoup mieux », pensa-t-il. Ce fut ensuite la voix de l'ami, claire, nette, bien posée.

— C'est gentil d'avoir appelé, Bernard.

— Je vois que je te dérange.

— Tu ne vois rien. Car si tu voyais ce que je vois, tu serais émerveillé. Elle est absolument ravissante. Je te la présenterai à la prochaine occasion.

— Tu es donc rétabli ?

— Entièrement. Je te rappelle qu'on joue chez moi dimanche.

— J'y serai à deux heures comme un seul homme.

Cette allusion de Lesur à sa propre exactitude fit rire Mirondet, qui s'empressa d'ajouter :

— J'espère que tu donneras assez de fil à retordre à Bonneville pour l'empêcher de nous faire un discours sur les mœurs du siècle.

— Espérons surtout que le capitaine Testu ne préférera pas s’enfermer une fois de plus avec sa chère collection !

— Je l’ai prévenu. Il viendra.

— Parfait.

Bernard allait raccrocher quand Henri s’écria :

— Bon Dieu ! Tu sais la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Tu n’as pas lu les journaux ?

— Je ne lis jamais que la page financière.

— Françoise Marande est morte.

Comme Lesur se taisait, l’autre continua :

— Elle venait d’avoir trente ans... Enfin, Bernard, tu l’as bien connue ?

— Naturellement, nous avons travaillé ensemble à la banque. Toi aussi, tu la connaissais ?

— J’ai même été reçu chez elle ! Oh ! c’était une brave fille et je l’aimais bien, mais je n’ai jamais pu savoir si c’était réciproque. Bref, nos relations ont peu duré.

— Quand est-elle décédée ?

— Hier midi, à la Miséricorde. Les obsèques ont lieu samedi à Notre-Dame, à neuf heures.

— Alors, j’irai. Et toi, Henri ?

— J’assisterai sans doute au service funèbre. Pour ce qui est de suivre le corbillard jusqu’au cimetière de l’Est, je n’en aurai pas le temps. Et toi, tu iras au cimetière ?

Bernard se taisait de nouveau. Le silence commençait à peser lorsque, sans répondre à la question de Mirondet, il dit :

— C’est curieux, j’ai rêvé d’elle l’autre jour.

— Ça peut arriver. As-tu rêvé qu’elle était morte ?

— Non.

— Ah ! bon.

— Elle était en vie. Eh bien, voilà, excuse-moi, je voulais prendre de tes nouvelles. On se revoit donc à Notre-Dame samedi ?

— C’est ça, Bernard, à samedi matin !

## II

AUX OBSÈQUES de Françoise Marande, Mirondet ne fit qu’une brève apparition. Il s’effaça presque aussitôt après avoir présenté ses condoléances à la famille de la caissière que, plusieurs années auparavant, il avait fréquentée quelques mois. Lesur assista pour sa part à la messe des morts ; mais, même s’il en avait eu l’intention, il n’aurait pas suivi le convoi funèbre jusqu’au cimetière. Un brusque dégel accompagné de rafales, de grêle et de pluie, avait changé les rues en torrents. Il n’était pas question d’aller s’embourber dans le sol détrempé de l’est de la ville.

Il passa le reste de la journée au bureau pour terminer l’inventaire. Cette tâche l’occupa tant et si bien qu’en l’accomplissant il ne pensa pas une seule fois à Françoise Marande, ni, par conséquent, au rêve qu’il avait fait trois jours avant sa mort.

Le souvenir de son cauchemar ne lui revint que le soir, quand il dîna seul à La Fourchette d'Adam. « Le fait, se dit-il, d'avoir revu pendant mon sommeil cette personne que j'avais complètement perdue de vue, et avec qui je n'ai entretenu que des rapports professionnels, ne peut en aucune manière être lié à son décès. Soutenir le contraire serait stupide. Mon rêve et sa mort ne sont que pure coïncidence. »

Ce fut là, d'ailleurs, l'opinion de Bonneville et de Testu, lorsque le lendemain, après le bridge, Mirondet parla de la caissière défunte et leur apprit incidemment que Bernard avait rêvé d'elle, mais vivante, quelque temps avant le décès.

— Pure coïncidence, mon garçon ! répétait le capitaine en s'adressant à Lesur. Ce que tu as fait n'est même pas ce qu'on appelle un rêve prémonitoire. Tonnerre de jésuite, les rêves prémonitoires, c'est autre chose ! Moi, en février 18, j'en ai fait un. Un authentique. Et je te jure que je ne l'oublierai jamais.

L'officier en retraite, podagre, le teint allumé par le whisky, déplaçant avec peine, le souffle court, ses cent dix kilos, quitta la table au tapis vert pour gagner avec lenteur, en boitillant, un fauteuil bas en duvet de cygne dans lequel il se carra. Ce superbe voltaire et les autres meubles du vaste salon où Mirondet recevait les bridgeurs provenaient de la maison Harpin, Larivière et Cie ; grâce à Lesur, il les avait obtenus au prix de gros. Ils s'harmonisaient tous, par la sobriété de leur style et les nuances de leurs tissus, avec les tons discrets d'un tapis chinois dont l'élégance était aux yeux du célibataire un brevet de bon goût. Le reste de l'appartement, qui contenait une fortune en tableaux et gravures, était à l'avenant.

— C'était le 7 février 1918, précisa le capitaine en allumant un cigare qu'avec d'infinies précautions, en connaisseur qui veut éviter d'en abîmer la cape. Il l'avait retiré d'un coffret damasquiné posé sur une encoignure à côté de lui. J'étais en Artois. Nous avions essuyé pendant toute la journée un formidable tir de barrage. Les marmites boches m'avaient tué dix hommes quand le feu cessa, au crépuscule. J'étais crevé. Lessivé. Je ne pensais qu'à dormir. J'aurais vendu mon âme au diable pour un coin tranquille et un peu de silence. Finalement, je me trouve un trou. Je me fourre dedans et je sombre aussitôt dans le noir de l'inconscience. C'est alors, mes amis, que mon imagination me transporte à Westmount, dans le jardin de la maison paternelle. Le jour est gris. Tout à coup, en sortant du jardin pour me diriger vers la rue, j'aperçois sur la chaussée un char funèbre tiré par quatre chevaux. Il vient lentement vers moi et je m'étonne que personne ne le suive. Quand il passe devant mes yeux, je peux lire, écrit en lettres d'argent sur le drap noir, le nom de mon père : Joseph-Léon-Égide Testu… Tonnerre de jésuite, je me suis réveillé en nage malgré le froid, et j'avais des palpitations ! Maintenant, savez-vous quand il est mort, mon père ? Il est mort le 8 février 1918. Le lendemain, mes amis, Voilà ce que j'appelle, moi, un rêve prémonitoire.

Habitués qu'ils étaient à ce genre de récit (le capitaine adorait en effet raconter des événements macabres qui s'étaient toujours produits, comme par hasard, pendant son séjour dans les tranchées, ce qui lui permettait d'évoquer ses glorieuses campagnes), les trois autres joueurs manifestèrent, pour le « phénomène de voyance » qu'on venait de leur décrire avec chaleur, un intérêt certain et sans doute suffisant pour ne pas indisposer le narrateur à leur égard, mais un intérêt nuancé d'une si parfaite politesse que l'officier comprit qu'en continuant sur sa lancée il dépasserait la mesure.

Il céda de bonne grâce la parole à Bonneville, qui fut heureux de ramener la conversation sur le fameux cambriolage, dont on avait parlé, naturellement, avant la partie de bridge.

— Si la police le voulait, affirma ce dernier, elle arrêterait en vingt-quatre heures tous les brigands de Montréal. La preuve ? Brissach, seul, a mis le grappin sur nos voleurs en moins d'une journée. Malheureusement, la pègre est plus riche que la police, et alors on sait ce qui se passe entre elles : je te graisse la patte, tu fermes ta gueule et tout le monde est content. Les compagnies d'assurances paient, d'ailleurs elles s'en fichent pas mal de payer, puisqu'elles augmenteront les primes, et les gens se croient protégés quand en fait ils sont baisés. C'est comme les bordels…

— Eh quoi ! vous êtes contre ? demanda Mirondet tout en lançant une œillade de connivence à Lesur.

— Monsieur Mirondet ! s'exclama Bonneville, rouge d'indignation, comment osez-vous ?

L'hôte sentit qu'il ne devait pas pousser jusque dans ses derniers retranchements celui qu'il appelait parfois le frère prêcheur, si l'on voulait empêcher la discussion de s'éterniser. Il effectua donc un repli stratégique :

— Je vous accorde, dit-il, que la police est peut-être trop tolérante en ce qui concerne les maisons closes. Mais enfin, peut-on vraiment interdire aux gens de s'amuser quand ils en ont envie ? D'un autre côté, je trouve heureux que la Sûreté n'arrête pas toutes les crapules en même temps, autrement ce serait une catastrophe sociale. Figurez-vous le nombre de prisons qu'il faudrait construire et administrer. Les taxes monteraient en flèche. Les contribuables se révolteraient, les gouvernements tomberaient les uns après les autres. Tout excès d'ordre ou de justice favorise l’anarchie.

— Comment peut-on être trop juste ? fit Bonneville, toujours indigné.

— Il suffit d’un dixième de pouce de plus ou de moins, Vous savez, rétorqua le célibataire avec un sourire en coin. Regardez mes souliers. Le cuir en est souple, la forme élégante, et pourtant je n’en suis pas satisfait : ils me font mal aux pieds, ils sont trop justes !

Le capitaine éclata d’un gros rire et parvint, péniblement, à s’extraire de son fauteuil, donnant ainsi le signal du départ.

— Vous n’êtes pas sérieux, monsieur Mirondet, dit Bonneville qui, précédé du capitaine Testu, se dirigea vers le vestibule.

— Ça, c’est vrai, reconnut l’hôte, et si vous l’étiez moins, je le serais peut-être davantage.

Tandis que Bonneville et Testu se rhabillaient, Henri retint Bernard au salon pour lui dire :

— J’ai des billets pour les ballets russes. Tu viens avec nous ?

— Avec vous ?

— Oui, avec Catherine et moi. C’est à elle, l’autre soir, que tu as parlé au téléphone. Elle trouve que tu as une voix sympathique.

Lesur accepta l’invitation, sous réserve que son ami viendrait d’abord avec la jeune femme chez Pauzé, le spécialiste des fruits de mer.

— J’ai des politesses à te rendre, Henri. Soyez au restaurant dans une demi-heure. Nous mangerons du homard, et comme nous ne serons pas très loin du His

Majesty’s, nous n’arriverons pas en retard au spectacle.

Il eût sans doute préféré rentrer chez lui, feuilleter ses albums de lavis et d’eaux-fortes, et se coucher tôt, car la semaine avait été fatigante, Il n’était pas fâché cependant de l’occasion qui s’offrait à lui de recevoir à dîner Mirondet et sa dernière conquête, qui n’avait probablement pas été plus difficile que les autres. Impatient et vaniteux, Henri ne prolongeait guère les manœuvres pour obtenir les faveurs d’une femme. Plus jeune, il avait été plus opiniâtre, il pouvait attendre deux à trois mois ; mais, la trentaine venue, le temps le pressait, et si l’on ne se rendait pas dans les quinze premiers jours, il levait le siège, tentait sa chance ailleurs. Il était avant tout homme de plaisir. La satisfaction des besoins physiques l’avait presque toujours emporté chez lui sur l’aspect purement sentimental d’une aventure. Lesur fit donc la connaissance de Catherine Dabrets, une rousse aguichante dont la conversation cadrait assez bien avec un chapeau du meilleur goût. Le dîner fut agréable et la représentation, dominée par le talent exceptionnel d’une élève d’Isadora Duncan, défraya les entretiens de Bernard avec Henri pendant un certain temps. L’un et l’autre s’étaient toujours intéressés à la chorégraphie ; et quand ils ne parlaient pas antiquités, bourse, finances, courses de chevaux ou bridge, ils parlaient ballet et ballerines.

À la fin d’avril, la fleur de muguet blanchit jardins et parterres que le lilas allait bientôt bleuir tendrement. Le printemps, hâtif, invitant à la rêverie, favorisait les désirs d’évasion dans la nature et par suite les projets de voyage. Henri venait de partir avec sa compagne pour la péninsule du Niagara. Le capitaine Testu s’apprêtait à rejoindre une de ses filles à Saint-Didace, dans une maison de campagne où le vieil officier passerait les mois de mai, juin et juillet auprès de ses petits-enfants.

Bonneville, pour sa part, se faisait construire un chalet sur les bords du lac Archambault.

Depuis que l'on avait cessé de jouer au bridge le dimanche, fin mars, Lesur menait une existence de plus en plus solitaire, partageant ses loisirs entre ses livres d'art, la visite des musées et les récitals d'orgue. Il ne voyait presque plus ses camarades. Il avait déjeuné peut-être deux fois avec Mirondet, avant le départ de celui-ci pour le sud de l'Ontario ; peut-être avait-il fait aussi deux ou trois parties d'échecs avec le capitaine. D'autre part, il ne tenait pas à rencontrer Bonneville en dehors du bureau. La compagnie du censeur l'ennuyait.

Il avait établi méthodiquement un itinéraire que monsieur Kootenay, sa mère et lui-même pourraient suivre au cours du voyage à Québec et en Gaspésie, qui devait commencer le 15 juin. En outre, il s'occupait très activement de ses intérêts, de ses dividendes, etc., selon les conseils de Mirondet, qui l'avait engagé récemment à se montrer plus prudent à la bourse, en raison de la conjoncture. Certes, l'année s'annonçait bonne au point de vue financier : on pouvait entreprendre dans tous les domaines, pourvu que l'on surveillât d'assez près la situation, que menaçaient des dangers encore lointains, il est vrai, mais bien réels, tels que l'accroissement de la dette nationale et la surproduction des céréales dans l'ouest du pays. Un effondrement des prix était toujours à craindre, dans une économie entièrement soumise aux lois de l'offre et de la demande. Le commerce, toutefois, n'avait jamais été si prospère. Le chiffre d'affaires de Harpin, Larivière et Cie accusait au début d'avril une hausse de douze pour cent par rapport à la même période l'année précédente. Le jour où Robert Harpin communiqua cette bonne nouvelle à Bernard Lesur, il lui révéla par la même occasion que monsieur Larivière, songeant à se retirer, allait « créer un vide qu'il faudrait remplir ». Et, sans lui faire une proposition ferme touchant une association éventuelle, il le pressentit en vue d'une entente sur le rachat possible du capital de Larivière ; par cette opération, l'Irlandais comptait succéder au vieux à la tête de l'entreprise, tandis que Lesur deviendrait son associé. Les tractations de ce genre étaient fréquentes dans les sociétés commerciales formées par des personnes n'ayant entre elles aucun lien de parenté : la démission du grand patron, normalement le plus riche, entraînait souvent, en effet, l'accession de son homme-lige à la direction des affaires, et ce dernier, à son tour, veillait à se trouver un remplaçant, ou mieux un successeur, parmi les cadres supérieurs, financièrement forts, de l'établissement.

Séduit par cette idée d'association, Lesur y consacra plusieurs veilles sans pouvoir cependant prendre un parti.

Le projet lui parut prématuré, puisqu'il ne voulait pas liquider avant quelques années un certain nombre de valeurs qui produisaient de gros intérêts. Harpin, prêt à verser soixante mille dollars, en aurait exigé quarante mille de la part de son associé, somme dont Lesur n'aurait pas pu disposer avant 1930. « Souhaitons, se dit à la fin celui-ci, que Larivière ne démissionne pas trop tôt ; je repenserai à cette affaire quand il aura décidé de partir ; d'ici là, laissons mûrir le fruit. »

La seconde moitié de mai fut belle mais excessivement chaude. On commençait à parler de sécheresse lorsque, dans les premiers jours de juin, une pluie bienfaisante permit à la terre de boire et de respirer.

Un soir où Lesur revenait à pied du bureau – c'était un exercice auquel il se livrait parfois pendant la belle saison – un orage éclata comme il arrivait en vue de l'École dentaire Laval. Il courut afin de se mettre à l'abri dans le bâtiment, dont il croyait les portes ouvertes. Elles étaient verrouillées. Il poursuivit sa course dans la rue, jusqu'à l'école des fillettes près de laquelle les Pères blancs d'Afrique allaient ouvrir une sorte de mission quelques années plus tard. Là, l'escalier étant élevé, l'on pouvait se réfugier en dessous. C'est ce qu'il fit en attendant la fin de l'orage, qui ne voulait plus cesser. Bien entendu, s'il l'avait pu, comme il le souhaitait vivement, il serait monté dans un *yellow cab;* par malheur, aucun de ceux qui passaient rue Saint-Hubert n'était libre. Il reprit son marathon à la première accalmie et ce fut hors d'haleine, trempé jusqu'à la moelle, qu'il se retrouva dans son cabinet de travail, où, complètement épuisé, sans même avoir la force d'enlever sa veste, il se jeta dans son fauteuil Empire. Il ne se leva qu'au bout de dix minutes bien comptées ; il éprouvait encore une immense fatigue. Il prit un bain et se fit du thé vert. Il avait renoncé tout simplement à dîner, car outre qu'il n'avait pas faim, il ne voulait plus sortir.

Vêtu de sa robe de chambre, il apporta sa tasse de thé vert au salon, s'installa comme d'habitude dans la bergère et sourit mélancoliquement à la photo d'Anne-Marie posée sur le piano. Quelques instants après avoir ingurgité la dernière goutte de l'infusion, il dormait déjà, la tête appuyée maladroitement contre les moulures dorées du dossier. Instruit par l'expérience, il n'avait plus mangé d'agneau pour éviter les aigreurs et par suite les cauchemars. Il avait déjeuné plutôt légèrement, fidèle à son régime. Son sommeil n'en fut pas moins agité : des images imprécises se présentèrent à son esprit, qui fit des efforts, d'ailleurs inutiles, pour les reconnaître. Cette tension devint si forte qu'elle le réveilla brutalement. Il avait chaud. Il s'épongea le front et se rendit à la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

Il entendait les gouttes de pluie tomber du larmier dans une mare qui s'était formée pendant l'orage, sur le petit parterre, devant l'immeuble. Il revint sur ses pas de manière à contourner le piano, saisit le tabouret, qu'il approcha de la bergère. Alors il éteignit, retira sa robe de chambre et se réinstalla dans le large fauteuil, les jambes allongées sur le tabouret. Cette posture commode lui fit retrouver rapidement le chemin de l'inconscience, vers son monde intérieur peuplé d'ombres, de formes floues que son cerveau fatigué ne chercha pas, cette fois, à mieux définir. Enfin le voile presque opaque, gênant au possible, que Bernard Lesur, rêvant, avait sur les yeux, tomba de lui-même et le dormeur vit avec soulagement le contour des choses et des êtres vivants prendre une netteté suffisante, un relief quasi naturel. Tout s'éclairait.

Le décor était familier, la scène habituelle. Cela se passait chez le coiffeur.

Dutronc venait de raser Lesur et de lui couper les cheveux. À ce moment, il fit le geste coutumier de présenter à son client un miroir, à la hauteur de son visage, afin qu'il juge le travail et donne son avis. Mais dans ce miroir, ce ne fut pas sa propre figure que Lesur aperçut, ce fut celle de son vieux maître, Antoine Causse. Les traits étaient à peine tendus, le front encore serein. Sur le menton, la verrue noire, énorme, monstrueuse, hérissée de poils blancs, évoquait le pinceau d'un artiste peintre.

Bientôt deux mains aux doigts effilés, dont les ongles pointus et polis étaient recourbés en bec d'oiseau, deux mains de femme encerclèrent le cou du personnage, comme pour l'étrangler. Les yeux, rapetissés par l'épaisseur des verres et comme affolés par l'imminence de la mort, jetèrent de droite et de gauche des regards suppliants. Le coiffeur riait aux éclats et son rire ressemblait à des coups de fusil. Haletant, Lesur s'efforçait de crier ; il y parvint enfin et son propre cri, sans doute, contribua pour beaucoup à son brusque réveil.

Il fit de la lumière, consulta sa montre. Il avait dormi près de deux heures. Il revit immédiatement la scène douloureuse qu'il venait de vivre en imagination. « Quelle horreur ! » soupira-t-il. En allant fermer la fenêtre, il entendit la pétarade d'une motocyclette de la police en instance de départ. Le bruit étant insupportable, il appuya ses poings contre ses oreilles. « C'est là certainement, observa-t-il, le rire saccadé de mon barbier, de vrais coups de feu ! C'est ce qui m'aura éveillé. »

Par sa justesse, l'observation chassa sur-le-champ ses frissons d'effroi ; peut-être l'aurait-elle calmé tout à fait si, pendant qu'il la faisait, sa mémoire n'était venue soudain lui rappeler le cauchemar de l'hiver précédent, où Françoise Marande était apparue elle aussi dans une glace !

N'était-elle pas morte trois jours après qu'il eut rêvé d'elle ?

Il fut si fortement frappé de la ressemblance de ces deux songes que ses mains se mirent à trembler ; en même temps il éprouva comme une brûlure à l'épigastre. Debout, le dos contre le mur, respirant avec bruit comme si des chiens méchants le poursuivaient, il sentit s'entrechoquer ses genoux ; avant que ses jambes ne le trahissent, il se dirigea non sans peine vers le divan où, les nerfs secoués, il s'écrasa, la tête penchée vers l'avant et les yeux fixes, vaincu par une appréhension dont le sujet, la vie de Causse, n’était pas du tout imaginaire mais bien réel.

Cependant, il avait du mal à faire la démarcation entre les choses appartenant au monde extérieur et les êtres créés par son imagination.

Il fut long à reprendre possession de ses nerfs ébranlés et de son esprit bouleversé par le drame dont son cerveau, pour la seconde fois en six mois, avait été le théâtre. Lorsqu’il put respirer plus normalement et qu’il commença, non pas à se détendre mais à prendre un peu de recul vis-à-vis des moments d’angoisse qu’il avait traversés dans son sommeil, il se tâta le pouls : son cœur battait encore très vite. Il s’allongea, pensant que tout rentrerait dans l’ordre et se promettant bien de n’attacher aucune importance à ce qui n’était, en somme, qu’un cauchemar comme un autre. Mais si les battements de son cœur reprirent finalement leur rythme normal, une crainte qui n’avait plus rien de physique persistait, telle l’image renversée d’une montagne dans les eaux calmes d’un lac, à la surface unie de sa conscience redevenue tranquille.

C’était justement parce que ce cauchemar était comme un autre, comme l’autre, c’était effectivement parce qu’il était trop semblable au précédent et par l’atmosphère et par les circonstances, que Lesur ne connut ni le soulagement moral qui suit un vilain rêve quand on s’aperçoit que ce n’était qu’un rêve, ni la paix de l’esprit résultant de cette constatation.

Il eut beau se répéter que les images qu’il avait vues en dormant n’étaient, après tout, que les sous-produits d’une imagination dérangée par une digestion difficile, il n’arriva pas à s’en persuader. Car ce second cauchemar donnait maintenant un sens à celui qu’il avait fait six mois plus tôt, et que ni ses amis ni lui-même n’avaient pris au sérieux. Il se souvenait parfaitement, et ce souvenir ne lui fut pas particulièrement agréable, de ses conversations avec Mirondet et le capitaine au sujet de Françoise Marande, ainsi que de l'« authentique » rêve prémonitoire de l'officier, vision sépulcrale annonçant la mort de Joseph-Léon-Égide Testu, son père. Il regretta vivement d'avoir dit à Mirondet qu'il avait vu la caissière en songe avant son décès. Pourquoi ces regrets ? Il n'aurait probablement pas pu se les expliquer. Ce fut d'ailleurs un sentiment de colère contre lui-même qu'il ressentit au souvenir de l'entretien téléphonique avec Henri, puis de la conversation générale qui se déroula chez ce dernier après la partie de bridge. Il était maintenant furieux contre lui-même comme s'il eût commis une indiscrétion grave. Aussi résolut-il de faire le silence le plus absolu sur ce que son esprit ensommeillé venait de lui représenter. Cette résolution, cependant, fut loin de suffire à dissiper ses appréhensions quant au sort d'Antoine Causse. En effet, une pensée le minait déjà : Causse allait-il mourir à son tour ?

Bernard Lesur était trop instruit pour n'avoir pas conscience que, par le biais de cette pensée insidieuse, dans son cerveau s'amorçait à l'instant même un processus obsessionnel qui cristalliserait vite, tournerait en idée fixe, menacerait ses facultés intellectuelles et risquerait de le rendre fou s'il ne découvrait immédiatement le moyen de conjurer ce désordre. Or ce moyen, il ne le chercha pas longtemps : le plus sûr en l'occurence, sinon le seul, c'était de revoir au plus tôt son vieux professeur de maths. Il était vaguement au courant des troubles cardio-vasculaires dont souffrait le vieil homme. Il s'informerait de sa santé, le mettrait en garde contre les symptômes, et non seulement l'exhorterait-il à consulter un médecin, mais il ne le quitterait pas qu'il n'eût obtenu de lui la promesse qu'il verrait sans retard le docteur Clément, spécialiste du cœur et des voies respiratoires. Liguori Clément avait été pendant une vingtaine d'années le médecin de famille des Lesur.

« S'il me faut veiller sur la santé du vieux Causse, je le ferai aussi longtemps que je le jugerai nécessaire », se dit l'esthète, qui tenta de distraire son esprit en procédant avec soin, dans son cabinet de travail, à l'expertise d'une miniature attribuée à Théodore Fantin-Latour.

Il croyait donc que, désormais, il avait charge de guider, de protéger le vieil homme, comme si ce dernier était un enfant et que lui, Bernard, eût été son père ! Un tel sentiment ne pouvait être que l'indice de troubles psychologiques profonds.

Il s'habilla dès l'aube, après des heures d'insomnie au cours desquelles il avait envisagé toutes les manières possibles d'aborder Causse, sans éveiller chez lui le moindre soupçon sur les raisons véritables de l'entrevue. La manière la plus naturelle, à son sens, consisterait à se présenter chez le coiffeur entre sept heures trente et huit heures, moment où le vieux maître d'école s'y trouvait d'habitude.

Ils n'étaient plus assez liés pour que Lesur se permît, par exemple, de lui donner rendez-vous par téléphone. Une démarche aussi précise eût paru singulière au vieillard, qui ne voyait plus du tout son ancien élève. Au fait, la dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, c'était chez Dutronc en plein hiver. Ils avaient parlé de Médéric Martin et d'élections municipales.

Pour tromper son impatience il se fit du café sans attendre Cécilia, la bonne. Il mangeait des gâteaux secs à l'arrivée de cette grosse fille bourrue, qui ne disait pas trois mots par jour. Elle salua son maître d'un bref signe de tête et, avant de s'effacer, jeta sur la table de la cuisine un exemplaire du quotidien *Le Canada*.

Lesur, avec une attention avide mêlée de crainte, ouvrit le journal à la page de la nécrologie : le patronyme de Causse n'y figurait pas encore. Il eut envie de se moquer de lui-même et la peur fit place sur son visage, pour un instant, à cette ironie douce qui parfois enveloppait sa pensée d'un voile translucide.

Une âme malade, une conscience timorée, attaquée par le virus de l'absolu, réagit un peu comme un corps malade : elle a des hauts et des bas, elle traverse des périodes noires et des périodes de lucidité.

Il parcourut les cotes de la bourse et le reste des nouvelles en trente secondes.

Il était dans sa voiture à sept heures vingt-cinq. Quelques minutes plus tard, il stationnait devant la boutique d'Armand Dutronc.

— Vous êtes seul ce matin ? remarqua-t-il en entrant.

— Mon employé prend une semaine de repos, je vous avoue que ça ne me gêne pas à ce moment de l'année, répondit le coiffeur qui, d'un geste précis, inclina le dossier du fauteuil de cuir où le client prit place. Mais vous, continua-t-il le blaireau blanc de crème à la main, vous êtes terriblement matinal ?

Deux rides apparurent sur le front habituellement lisse du spécialiste en meubles anciens.

— Des affaires urgentes me réclament. Si je veux faire un travail utile, je dois être au bureau avant l'arrivée des fournisseurs.

Un long silence suivit cet échange de propos banals.

Le coiffeur fut le premier à le rompre après avoir affilé son rasoir sur la courroie qui pendait au bras du fauteuil.

— L’autre jour, fit-il avec dans la voix l’intonation d’un vif intérêt, j’ai rencontré monsieur Bonneville. Il m’a dit qu’il aimerait bien jouer au bridge même durant l’été, à condition que je lui trouve deux bons joueurs. Je m’en occupe, figurez-vous, et je pense qu’avant longtemps nous formerons le quorum.

— Je vous le souhaite. Je serais quand même surpris que vous y parveniez.

— Tiens, pourquoi ?

— Parce que Bonneville est parti pour la campagne.

Il y passera un mois.

— Je le sais. Seulement, nous ne jouerons pas avant le mois d’août. Je vous fais les cheveux aussi ?

— S’il vous plaît.

Lesur n’avait nul besoin d’une coupe de cheveux.

C’était pourtant le seul moyen de prolonger sa station chez le coiffeur sans paraître attendre Causse, qui n’arrivait toujours pas.

Il patienta quelques instants encore, dans un silence à peine troublé par le cliquetis des ciseaux et le ronron de la tondeuse.

Finalement, il dit avec la plus parfaite indifférence :

— Tout de même curieux que monsieur Causse ne soit pas encore là.

Regardant son client d’un air étonné :

— Mais monsieur Causse ne vient plus que très rarement, répondit le coiffeur. Je ne sais pas s’il se rase lui-même ou si sa femme s’en charge. De toute façon, il faut qu’il reste chez lui, qu’il s’abstienne de tout effort, qu’il évite la fatigue. On m’a dit que pour se désennuyer il collectionne les vieux livres. Car il ne travaille plus. Il a cessé toute activité professionnelle. Il ne fait plus de suppléance, il ne donne même plus de leçons particulières. Eh oui, tout ça sur les conseils de son médecin.

Lesur avait pâli.

— Il est donc malade ? demanda-t-il du même ton d’indifférence qu’un moment plus tôt.

— Malade ? s’étonna de nouveau Dutronc, mais il a failli mourir en février ! Vous l’ignoriez ?

— Je sais depuis longtemps qu’il souffre du cœur.

Dutronc épousseta les épaules de son client et lui retira la serviette dont il l’avait couvert au début. Il prit ensuite un miroir et le tint à la hauteur de la figure de Lesur, afin qu’il appréciât le travail. Mais à la vue du miroir, ce dernier eut un mouvement convulsif qu’il réussit à cacher en bondissant sur le parquet.

— Ça va, dit-il, ça va ! C’est parfait. Excusez-moi, je suis pressé.

Il mit la somme de trente-cinq sous dans la main du coiffeur et sortit dans un état d’agitation assez semblable à la crainte invincible d’être poursuivi par des ombres maléfiques.

Il ne s’attarda pas chez le cireur de bottes. L’Italien aimait à causer et peut-être davantage à conter. Il s’était engagé dans la description du mariage de sa nièce, histoire qui menaçait d’être longue. Lesur s’excusa de ne pouvoir en entendre la fin et remonta dans sa voiture pour retourner chez lui.

Il prit connaissance de son courrier mais ne laissait pas d’être anxieux. L’état de santé de Causse le préoccupait souverainement. « Il faut absolument que je le voie aujourd’hui, se dit-il. J’ai d’ailleurs un excellent prétexte : il collectionne les bouquins. Je vais lui offrir l’édition de 1754 des œuvres de La Motte-Houdar, qui dorment dans ma bibliothèque depuis je ne sais plus combien de temps. »

Il alla chercher les volumes, en fit un paquet. Il ne lui restait plus qu’à attendre l’heure la plus convenable pour se présenter chez le malade.

Comme il habitait à deux minutes du domicile de son ancien professeur, il s’y rendit à pied avec son paquet. Il monta l’escalier, appuya sur le bouton de la sonnette.

Personne ne répondait. Il appuya de nouveau. « S’il n’est pas chez lui, pensa-t-il, sa femme devrait y être. » Il se demandait avec inquiétude si le vieillard, dont il revoyait en ce moment les traits crispés par la peur d’être étranglé, tels que les avait représentés sa vision délirante, n’avait pas été transporté d’urgence à l’hôpital, où, sa femme et ses enfants à son chevet, il serait à l’article de la mort !

La tête basse, il fit demi-tour et descendit lentement l’escalier. Un autogire halait des caractères de l’alphabet, faits de baudruche peinte en rouge et qui formaient, dans le ciel, une réclame pour un cirque. Le bruit de l’appareil attira son attention et celle d’autres passants. Il leva la tête et s’arrêta sur le trottoir pour suivre des yeux l’aéronef.

Puis, comme il allait retourner à son appartement dans le dessein d’y laisser les livres, dont il ne voulait pas s’embarrasser toute la journée, il aperçut vers la rue Sherbrooke, tournant le coin, une vieille femme les bras chargés de provisions. Elle marchait assez vite, bien qu’à petits pas, et la pente qu’elle remontait rue

Saint-Hubert ne semblait pas la fatiguer trop. Bernard la reconnut à ses cheveux blancs comme à sa démarche et se porta vivement à sa rencontre. C'était madame Causse, qui revenait du marché Saint-Jacques. Sa vue était encore excellente, puisqu'à l'approche de Bernard, dès qu'il fut à portée de voix, elle lui dit avec ce sourire engageant que les vieilles personnes, quand elles sont heureuses, gardent longtemps sur les lèvres :

— Je crois, monsieur Lesur, que vous alliez chez moi ? Peut-être aussi que je me suis trompée. Est-ce bien vous que j'ai vu redescendre sur le trottoir ?

— Oui, madame ; ainsi, de si loin vous m'avez reconnu ?

— Je vous ai reconnu, monsieur, et sans lunettes ! Voyez, je ne les ai pas mises ce matin.

— Permettez que je vous débarrasse un peu.

— Pas du tout. Vous êtes chargé vous-même comme un mulet.

Malgré les protestations de la vieille dame, il lui prit le sac de carottes qu'elle tenait sous un bras et la pomme de laitue qu'elle avait sous l'autre. Réglant ensuite son pas sur le sien, il la raccompagna jusque dans son appartement, tandis qu'elle expliquait l'absence de son mari, qui se trouvait chez leur fils, à Saint-Eustache.

Bernard Lesur ne perdit pas un mot de ce qu'elle lui racontait ; il épiait en outre sur sa physionomie le plus léger signe d'angoisse, sans pouvoir l'y déceler. Vive, rusée et discrète, madame Causse était également intuitive. Elle devinait vite les intentions d'autrui. Sans doute soupçonna-t-elle que l'ancien élève d'Antoine avait de bonnes raisons d'être venu frapper à leur porte, lui que depuis tant d'années elle ne rencontrait que dans la rue.

Elle avait bien connu le père de Bernard, ainsi que sa mère avec laquelle elle ne s'entendait pas. Car cette pauvre madame Causse, que la nature n'avait pas choyée, ne supporta pas longtemps le persiflage de la belle madame Lesur, pénétrée des opinions de sa classe et dont les préjugés tenaient surtout à sa condition de femme d'un officier supérieur. On se rappelle que Causse avait cessé de fréquenter la famille du major une fois qu'après la mort de celui-ci madame Lesur fut devenue madame Kootenay. Mais bien avant ces événements madame Causse n'avait plus accompagné son mari dans ses visites aux Lesur. « Je sais, lui dit-elle un jour, que la position sociale de ces gens est de deux ou trois crans au-dessus de la nôtre, je comprends aussi que madame, fière de cette supériorité, nous la fasse sentir, j'admettrais même qu'elle en soit imbue, mais pas imbuvable. »

Au moment de quitter la vieille dame, Bernard lui tendit les volumes qu'il avait emballés et ficelés.

— Voici, lui dit-il, ce que j'étais venu tout à l'heure apporter à monsieur Causse, le croyant ici.

— Ce sont des livres ? fit-elle après avoir tâté le ballot, que Lesur déposa sur une table à café.

— Ce sont en effet de très vieux bouquins. J'ai appris qu'il les collectionne, aussi ai-je pensé que ce présent lui ferait plaisir.

— Soyez certain, monsieur, que ce geste de votre part le touchera profondément. Il a autant d'amitié pour vous qu'il en avait pour votre père. Je vous remercie en son nom, en attendant qu'il vous témoigne lui-même sa reconnaissance dès qu'il sera de retour.

— Il est pour ainsi dire en vacances ?

— Je l’attends dans une huitaine.

— Il se repose, n’est-ce pas ? Enfin, j’espère qu’il se sera complètement rétabli, car on m’a dit qu’il avait été très malade.

— Qui vous a dit une chose pareille ?

Madame Causse affectait la surprise comme si, pour la première fois, on lui parlait de l’état de santé de son mari, Quelque peu superstitieuse, elle n’aimait pas aborder ce sujet, et d’autant moins que son optimisme naturel y répugnait d’instinct. Bernard sentit la réticence et regretta son indiscrétion, quoique l’attitude de la vieille femme eût piqué davantage sa curiosité.

— Monsieur Dutronc, lui répondit-il, a probablement exagéré...

— Nous y voilà, monsieur ! interrompit madame Causse. C’est Dutronc ! Ce garçon est ineffable. Il amplifie tous les bruits. Il est bien comme ses semblables le haut-parleur de son quartier. Voyez-vous, Antoine a eu l’hiver dernier une légère défaillance, dont il s’est vite remis grâce à la diligence et à la compétence de son médecin qu’il consent enfin à écouter. Je ne vous dirai pas qu’il se porte comme un chêne, ce serait vous mentir ; mais il va bien, il va mieux que jamais. Si Dutronc vous a raconté ces histoires, c’est qu’Antoine a changé de barbier. Il préfère celui de la rue Roy ; ça lui évite de remonter la côte tous les matins.

Bernard Lesur éprouva soudain un bien-être tel qu’il n’en avait connu depuis son mauvais rêve. Il était comme soulagé d’un fardeau.

— J’aurais bien aimé revoir monsieur Causse, dit-il en lui serrant la main ; ce sera pour la prochaine fois.

— Revenez à la fin de la semaine prochaine, il sera là.

— Ce ne sera pas possible à cette date, je pars demain pour la Gaspésie. J'y serai en vacances pour quinze jours. Toutefois, quand je reviendrai, je passerai certainement saluer monsieur Causse et vous-même ; d'ici là, faites-lui mes amitiés.

La vieille lui sourit comme elle avait fait en le reconnaissant dans la rue dix minutes auparavant, et elle lui dit :

— Nous attendrons votre visite avec impatience. Ce sera pour Antoine et pour moi une joie de vous accueillir.

Bon voyage, monsieur, et bonnes vacances !

À l'exception d'un saut rue Saint-Paul, pour dire au revoir à Bob Harpin et au vieux, il passa la journée à faire des emplettes en vue du voyage avec sa mère et son beau-père. Monsieur et madame Kootenay devaient arriver à Montréal en fin d'après-midi. Bernard partirait avec eux le lendemain.

Il se proposait de les emmener au Ritz après les avoir accueillis à la gare du Pacifique-canadien. Le train ayant beaucoup de retard, il décida de manger seul au buffet, quitte à tuer le temps après le repas en lisant des magazines dans la salle des pas perdus.

La soirée était fort avancée quand le couple arriva.

Georgine et son fils se retrouvèrent avec d'interminables effusions de tendresse et de joie. Cependant, la mère ne tarda pas à remarquer chez le jeune homme les signes d'une fatigue extrême.

— On dirait, mon pauvre Bernard, qu'il y a au moins deux jours que tu n'as pas dormi, lui fit-elle observer lorsqu'elle l'eut embrassé sur la bouche et sur les deux joues. Ne trouvez-vous pas, Gilbert ?

Homme de doigté, l’architecte regarda sa femme et dit en souriant :

— Pour *moû, dear,* la jeunesse a *tojors* bonne mine.

— Notre grand garçon se surmène, reprit-elle. Je suis sûre que ces vacances avec nous lui feront le plus grand bien.

Bernard ne put cacher un sentiment très flatteur pour sa mère. Elle était toujours jeune, constatait-il avec enthousiasme. En ouvrant la portière de son landaulet pour en faire descendre le couple, en face de l’appartement, il dit à madame Kootenay :

— Vous n’avez pas vieilli d’un jour.

Celle-ci, malgré ses soixante ans, avait un allant exceptionnel. Encore coquette, elle se faisait teindre les cheveux, mais sa taille élancée, sa sveltesse et son énergie débordante avaient pour ainsi dire conjuré les outrages du temps. Cette grande dame élégante et mondaine, consciente d’une force lui tenant lieu de beauté, répandait autour d’elle l’arôme discret d’un optimisme constant et raisonnable. Son second mariage n’avait ni changé son caractère, ni modifié ses préjugés sociaux. Néanmoins, la vie à l’étranger avec un homme à la fois intelligent et simple, capable de la comprendre, de céder quelquefois, contrairement à son premier mari le major, à ses fantaisies et même à ses caprices, tout en lui faisant partager une vision plus large du monde, l’avait assouplie, assagie, et rendue peut-être plus aimable envers les personnes de condition plus modeste.

Après une séparation de plusieurs années, Bernard lui trouvait en effet moins de rigueur et l’en aima davantage.

« Il est probable qu'aujourd'hui elle s'entendrait mieux avec madame Causse », songeait-il en regardant sa mère avec admiration.

Georgine adorait son fils, se félicitait de son ascension sociale. Elle applaudit au projet de sa participation éventuelle à la direction de la maison de commerce, par suite de la retraite prochaine du grand patron. Mais Bernard devait subir de sa part un grave reproche :

— Pourquoi ne te remaries-tu pas ?

Elle l'avait interrogé tout à trac en présence de Kootenav, sous l'influence de quelque pressentiment maternel l'inclinant à penser que, sans une femme pour s'occuper de lui, son fils risquait de s'égarer dans la vie, de s'y perdre comme un voyageur solitaire dans une forêt. C'était pendant le petit déjeuner servi par la bonne, avant le départ pour Québec. Elle ajouta :

— Il est malsain de rester veuf trop longtemps. Si tu étais à bout d'âge, je comprendrais, mais enfin, mon garçon, ce n'est pas à trente ans qu'on renonce à fonder un foyer ?

Souriant jusque-là, le visage de Bernard s'assombrit.

— Je ne renonce à rien, maman, finit-il par prononcer après avoir poussé deux longs soupirs. Si seulement j'arrivais à oublier...

— À l'oublier, tu veux dire ? À oublier Anne-Marie ? Tu crois toujours que le souvenir de ta femme t'aide à vivre, n'est-ce pas ? Eh bien, non, il te hante. Ce souvenir te hante et te détruira si tu ne changes pas d'attitude. Voilà ce que je pense, et je te le dis franchement. Il y a quelque chose de maladif dans cette vénération pour une morte.

À travers ces paroles dures, Bernard revit l'image véritable de sa mère, la femme envahissante de son adolescence et de sa jeunesse. Il en eut de la peine. Mais, parfaitement maître de ses nerfs en dépit des émotions des derniers jours, il ne laissa pas cette impression douloureuse le dominer.

— Ma chère maman, dit-il en s'efforçant de nouveau de sourire, si cela peut vous rassurer, il ne manque pas de jolies filles à Montréal. Et je cours assez, je crois, pour tomber tôt ou tard dans le piège de l'une d'elles.

À ces mots, monsieur Kootenay rit bruyamment, comme pour exorciser les ombres, dissiper le nuage d'incompréhension entre la mère et le fils. Georgine se crut forcée de l'imiter, mais le cœur n'y était pas : elle avait subodoré le mensonge sous la plaisanterie de Bernard. Celui-ci n'était pas homme à courir le cotillon. Elle en était sûre. Il ne pouvait pas avoir changé complètement malgré les années.

Le voyage commença sous d'heureux auspices. Il faisait un temps magnifique, les routes n'étaient pas encombrées. Bernard laissa conduire Kootenay, ravi de se rendre utile. Plus de deux cent-trente kilomètres séparaient Montréal de Québec. On parcourut cette distance en un peu moins de quatre heures. C'était pour l'époque une espèce de record, en tout cas une excellente « moyenne ».

On avait retenu deux chambres au Louis-XIV, où l'on arriva pour le dîner.

Après le coucher du soleil, sur l'immense promenade dominant le fleuve, dominée par le Château Frontenac, Gilbert Kootenay s'arrêta soudain pour s'écrier, embrassant du regard les deux rives :

— Quelle ville *souperb !* C'est ce que j'appelle, *moû, eunne* capitale !

Cette première visite de Québec l’enchantait ; il goûta surtout les flâneries à trois dans le quartier de la porte Saint-Louis. Pour sa part, Georgine revit avec une nostalgie bien légitime, à Sainte-Fov, la maison de son enfance.

Malgré son désir, elle ne put y pénétrer, le propriétaire étant absent. Elle se contenta d’en admirer les pierres de taille, les croisées du XVIIIe siècle et le jardin anglais. « En 1876, alors que je n’étais qu’une fillette, dit-elle à son fils, ton grand-père à reçu dans cette maison le poète Louis Fréchette, avec qui il était passablement lié. »

Bernard était heureux, détendu. Sa mère lui découvrit même un grain de fantaisie le matin où, sans l’avoir prévenue la veille, non plus que Gilbert, il leur proposa d’aller déjeuner sur l’herbe, dans l’Île d’Orléans. Malheureusement, le ciel se couvrit tôt dans la matinée et ils durent par la suite renoncer à la partie de campagne. Ce fut leur premier contretemps.

Les autres allaient être plus graves. En effet, au-delà de Rivière-du-Loup, la voiture leur causa de sérieux ennuis. Ils perdirent un temps fou dans les garages. Ensuite deux crevaisons, entre Trois-Pistoles et Rimouski, retardèrent considérablement leur arrivée dans cette dernière ville, où tous les hôtels affichaient complet en raison d’une foire agricole. À la suite de multiples démarches, ils purent passer la nuit dans un couvent, du côté de Sainte-Luce.

Bernard avait perdu son entrain du début, ou plutôt il était redevenu sérieux ; souvent même il avait l’air préoccupé. Georgine se garda charitablement de toute observation sur son humeur, dont elle attribua le changement à cette série d’incidents contrariants survenus depuis leur départ de Québec. À la vérité, si le jeune homme semblait soucieux, c’était pour une tout autre raison : il s’était remis à penser à Causse et aux conversations à son sujet tant avec Dutronc qu’avec madame Causse.

La nuit, quand il était seul, il se demandait qui, du coiffeur ou de la vieille dame, avait menti. Lequel des deux avait intérêt à lui mentir à propos de la santé de l’ancien professeur ? Certes, les explications de madame Causse lui paraissaient parfaitement logiques. Son mari, victime d’une « légère » défaillance cardiaque, s’était rétabli grâce à l’intervention rapide du médecin et à l’observation d’un régime. Pouvait-on toutefois en conclure qu’il se portait « mieux que jamais » ? L’affirmation lui parut à distance beaucoup trop catégorique pour être entièrement conforme au cours naturel des choses. Si quelqu’un avait exagéré dans ses paroles, si quelqu’un avait dépassé sa pensée, c’était visiblement la femme de Causse et non son coiffeur. D’ailleurs, n’avait-elle pas calomnié Dutronc en se moquant de ses prétendus commérages ? en le considérant comme un bavard incorrigible, « le haut-parleur du quartier » ? Bernard Lesur était pourtant bien placé, lui, pour savoir que son « barbier » était un homme en général assez discret. La seule remarque que le coiffeur se fût permise sur madame Causse, c’était d’avoir supposé qu’elle rasait désormais monsieur Causse, vu son état qui l’empêchait de sortir aussi souvent que naguère. D’un autre côté, fût-il de commande, l’optimisme de la vieille dame quant à la maladie de son mari parut à Bernard sinon normal, du moins tout à fait justifié par des circonstances qui peuvent échapper à l’observateur ordinaire, mais qu’un homme d’affaires a tôt fait d’entrevoir. Si cette femme affirmait à qui voulait l’entendre que le vieux latiniste se portait bien, et qu'elle tût certains faits concernant, par exemple, la fin de son activité professionnelle, c'était apparemment pour la bonne raison qu'elle évitait à tout prix d'affoler leurs créanciers, qui se seraient abattus sur eux comme des milans sur un nid de fauvettes. Causse avait-il fait tant de dettes dans sa vie ? Qui n'en fait pas au cours d'une existence besogneuse comme la sienne ?

Dans toute cette affaire, madame Causse avait peut-être menti plus souvent que Dutronc, mais c'était par un réflexe de défense bien naturel.

C'est ainsi que, pesant chaque mot de ses entretiens avec l'un et avec l'autre, Bernard Lesur finit par se persuader que son ancien professeur de maths était gravement malade. Le repos qu'il avait pris chez son fils à Saint-Eustache ne prouvait rien ; cela ne valait pas, de toute façon, un certificat de santé dûment établi par un spécialiste comme le docteur Clément.

Dès lors, Bernard s'en voulut beaucoup. Il s'en voulut d'abord d'être parti sans avoir revu le malade. « Dieu, que ma conduite est légère ! soupirait-il, les poings sur ses tempes qu'il martelait à petits coups. Pourquoi n'ai-je pas couru à Saint-Eustache ? C'était l'affaire d'une heure. Je l'aurais vu, lui, je me serais rendu compte de sa situation, nous aurions causé, il m'aurait dit la vérité ! Au lieu de cela, me voici à six cents kilomètres de Montréal, en train de me demander si Antoine Causse est mort ou vif... Je ne serai tranquille que lorsque je l'aurai revu vivant. »

Il s'en voulut ensuite de ne pas avoir suffisamment interrogé Dutronc et madame Causse. « De quoi avais-je peur ? Qu'ils ne me percent à jour ? Qu'ils ne devinent que j'avais vu en rêve le vieil Antoine étranglé par une femme ?

Quelle pusillanimité de ma part ! Je me suis conduit comme un imbécile et comme un lâche. »

Son obsession l'avait donc ressaisi petit à petit. Il en perdit un peu de sa sérénité pour prendre le plus souvent un air chagrin, sans jamais cependant se départir de son calme en présence de sa mère et de son beau-père. Ces derniers pensèrent que le voyage commençait à l'ennuyer ; ils redoublèrent de gentillesse à son égard. Lorsqu'il sentit le besoin de revoir à toute force Antoine Causse, il était avec eux dans une localité voisine de Matane.

Ils étaient descendus dans un hôtel dont le personnel ne se composait que de deux employés après lesquels il fallait courir pour obtenir le moindre service. Ce peu d'empressement irrita Bernard et madame Kootenay. Le jeune homme sauta sur l'occasion :

— Je vous avoue, déclara-t-il à sa mère, que les choses ne se passent pas aussi bien que je l'aurais cru. J'en suis navré pour vous et pour monsieur Kootenay. Nous sommes déjà à la fin de juin, nous avons pris beaucoup de retard. Et, comme vous le savez peut-être, je dois être au bureau à la fin de la première semaine de juillet.

— Dans neuf jours ? Je vois, mon garçon, qu'il nous sera difficile de faire le tour de la péninsule, à moins de le faire à toute vitesse, ce qui serait idiot.

— D'autre part, je serais au désespoir s'il fallait que vos vacances soient gâchées à cause de moi.

Georgine protesta très énergiquement :

— Mais pas du tout ! Ce sont les plus belles vacances de ma vie. Quoi qu'il advienne, je serai toujours heureuse de les avoir passées avec toi.

Bernard respira plus à l'aise. Il reprit :

— J'ai pensé à une solution. Je puis vous laisser la voiture, tandis que je rentrerai à Montréal en train. Vous pourriez continuer tranquillement avec Gilbert jusqu'à Gaspé, et revenir par la baie des Chaleurs et la vallée de la Matapédia.

— Tu n'y songes pas, mon pauvre enfant. La route n'est plus carrossable. Nous risquons à chaque virage de plonger dans le fleuve. Il faudrait rouler avec une prudence qui deviendrait à la longue de la tension, de la fatigue.

Bernard, ne voulant pas trop décevoir sa mère et son beau-père, les réunit et leur proposa de rebrousser chemin, mais en passant cette fois par le sud des régions de Témiscouata et de Kamouraska, remarquables par la douceur de leurs paysages appalachiens. Ils acceptèrent d'emblée cette proposition, et l'on mit au point, sur-le-champ, le nouvel itinéraire.

Le petit colloque avait eu lieu sur le seuil de l'hôtel où le service laissait tant à désirer. Comme chacun retournait à sa chambre pour y refaire ses valises, Bernard vit apparaître le concierge.

— Soyez gentil, lui dit-il en lui tendant une carte de visite sur laquelle il venait d'écrire des chiffres, téléphonez à Montréal à ce numéro et passez-moi la communication dans ma chambre.

L'autre, d'un air contrarié, leva les bras en l'air et dit :

— Impossible, monsieur. Le téléphone ne marche pas.

— Et pourquoi donc ?

— Ils font des réparations, à ce qu'il paraît.

— Mais enfin, monsieur, quand pourrai-je téléphoner ?

— Dieu le sait et le diable s’en doute. Peut-être ce soir. Peut-être aussi seulement demain matin. Ce sont des choses qui arrivent souvent par ici. Seulement, nos gens sont moins pressés qu’à Montréal, alors ils ne se plaignent pas.

Lesur eut besoin de toute sa patience pour rester maître de lui. Mais ses yeux étincelaient. Moins par obligeance que pour désamorcer la colère d’un client mécontent, violence capable d’exploser comme une mine trop longuement frôlée, le concierge lui dit avec un haussement d’épaules :

— Si votre message est urgent, écrivez-moi-le et j’irai le porter à la gare, qui enverra un télégramme. Autrement il faudra aller à Rimouski, si vous voulez téléphoner absolument.

— À Rimouski ? Mais, monsieur, il est trois heures de l’après-midi. Je n’y serai pas avant ce soir ?

L’employé fit la moue, haussa les épaules encore une fois et se détourna du client sans un mot.

Chez les êtres doués d’une solide organisation mentale, caractérisée par l’esprit de mesure et le souci de l’équilibre, les hantises ne se manifestent pas avec autant de force et de constance que chez les personnes hypersensibles, gouvernées par une imagination débridée. Les préoccupations maladives ne s’imposent pas d’une manière identique au cerveau puissant, capable de réagir, et à celui dont la faiblesse ou la fragilité naturelles l’exposent plus facilement aux coups du dehors. Pour habiter un esprit psychologiquement fort, pour l’occuper vraiment et le réduire en esclavage, telle obsession prendra des détours, et ce ne sera souvent qu’après une longue lutte contre la raison et le jugement qu'elle atteindra son objectif ultime : la destruction de la personnalité.

Ainsi Bernard Lesur n'était nullement dupe de ces sombres intrigues qui se nouaient involontairement dans son âme ; il suivait pour ainsi dire pas à pas la formation de cette sorte de complot intérieur, qui se tramait contre sa santé mentale depuis le jour où, sur le divan de son salon, il avait vu dans son sommeil pleurer la caissière. Il continuait donc d'agir en homme sûr de la valeur des ressources intellectuelles, en partisan de la raison et de la logique contre tout excès de fantaisie, bref en cartésien qui n'admet rien sans preuves.

Il persistait à croire que son premier rêve et le décès de Françoise Marande n'étaient que pure coïncidence. Il refuserait même à ce premier cauchemar tout caractère prémonitoire tant que le second, qui s'était pourtant produit dans une atmosphère dramatique analogue, et dont le vieux maître d'école avait été le sujet, ne prendrait pas le même caractère par suite de la mort de Causse. En d'autres termes, il aurait fallu que le vieillard mourût pour qu'on eût la certitude qu'il y avait prémonition dans l'un et l'autre cas. Le raisonnement était juste aux yeux de Lesur, il lui semblait même inattaquable, mais ses conséquences possibles l'avaient d'abord effrayé. C'est pourquoi si l'on pouvait, en l'occurrence, conjurer le sort, l'empêcher d'exécuter sa menace, on en avait le devoir. Et c'était justement cette notion d'obligation morale que Bernard Lesur retenait de ses deux expériences si bizarres – le cas Françoise Marande et le cas Antoine Causse – dont la seconde, d'ailleurs, avait toutes les chances de ne pas se terminer comme la première, puisqu'à l'examen le témoignage de madame Causse, nonobstant les réserves qu'il avait suscitées, contenait en quelque sorte un pronostic favorable.

D’autre part, qui ne se serait pas inquiété dans des circonstances pareilles ? Qui, devant cette ressemblance si frappante entre deux visions horribles, n’aurait pas éprouvé sur le coup une peur paralysante et dans la suite un sentiment d’insécurité plus gênant que toute autre préoccupation ? Si c’était par obligation morale que Bernard Lesur tenait tant à revoir au plus tôt Antoine Causse, afin de prévenir le pire, c’était aussi pour chasser définitivement ce malaise, ce vertige qui vous prend au spectacle d’un gouffre, cet affolement que donne l’incertitude planant sur des réalités essentielles comme la vie et la mort. Le doute, familier aux esprits cartésiens, ne leur est pas congénital ; autrement ils ne tendraient pas de toutes leurs forces à la certitude. Il n’est chez eux que provisoire. Et toujours ils tenteront d’en sortir par les moyens que la raison, la réflexion et la méditation leur proposent.

Au total, la conduite de Bernard Lesur, depuis son second cauchemar, n’avait rien que de naturel. Il était inquiet ? C’est vrai, mais son inquiétude était tout à fait normale. Du moins s’efforçait-il de s’en convaincre, et tous ses efforts n’avaient qu’un but : sortir de cette situation provisoire qui devenait tragique en s’éternisant. C’est ainsi qu’à défaut de pouvoir rencontrer tout de suite le vieux Causse, il avait eu l’idée de lui parler et s’était résolu finalement à communiquer avec lui par téléphone.

Son dépit fut donc extrême quand le concierge lui dit que toutes les lignes étaient en dérangement.

Entre Sainte-Luce et Rimouski, Bernard prévint sa mère et son beau-père qu’il ferait un bref arrêt à Rimouski pour donner un coup de fil, après quoi le trio filerait jusqu’à Saint-Fabien où l’on coucherait. Il leur avait expliqué qu’il devait appeler monsieur Harpin pour une affaire des plus simples. Il n'en aurait que pour deux minutes. De fait, il ne se proposait de téléphoner au bureau qu'une fois arrivé à Québec, car, prévoyant un retard de quelques jours sur son horaire, il désirait présenter ses excuses soit à Robert Harpin, soit à Larivière lui-même. Mais c'était d'abord à Causse qu'il brûlait de parler, pour les raisons que nous savons.

À Pointe-au-Père, Georgine fit observer à son fils qu'il serait bien avisé de renoncer à son appel au bureau, puisqu'il était près de sept heures du soir et que, par conséquent, il risquait de ne pouvoir joindre personne. Bernard ne put que lui donner raison. Il parvint du reste à dissimuler la déception que lui causait cette contrariété.

— Bah ! je téléphonerai demain, fit-il d'un ton indifférent.

La tension nerveuse qu'il subissait depuis plusieurs jours, à cause de son inquiétude continuelle quant au sort d'Antoine Causse, l'avait épuisé, vidé. Son organisme qui, d'une nuit à l'autre, résistait au sommeil, céda brusquement à l'impérieuse nécessité d'une récupération salutaire. Il dormit neuf heures de suite à Saint-Fabien. Et quand il retrouva les Kootenay, dans la salle à manger de l'hôtel, il semblait avoir rajeuni de dix ans. Il avait la forme ; et avec la sensation de bien-être résultant de cet état physique lui revenait l'empire qu'il avait si longtemps exercé sur ses nerfs et son esprit. Ses idées étaient claires, il était heureux et souriant.

Sa mère lui rappela qu'il devait téléphoner à Montréal.

— Ce n'est pas la peine, lui dit-il, la chose est si peu urgente que je ne veux déranger personne aujourd'hui. Je téléphonerai plutôt de Québec.

Un homme en possession de tous ses moyens juge habituellement les choses avec mesure, ce que Bernard Lesur savait faire mieux que n'importe qui. « Le vieux Causse, qui me connaît bien, s'étonnerait beaucoup que je l'appelle pendant mes vacances, songeait-il à présent ; cela lui paraîtrait bien singulier pour ne pas dire anormal. Car enfin, que lui raconterais-je : je lui demanderais s'il aime les bouquins que je lui ai offerts ? Stupide ! On ne fait pas d'appel interurbain pour de pareilles âneries. Si je téléphone avant mon retour à Montréal, ce sera de Québec, pour m'excuser de mon retard auprès d'Harpin. »

Cette résolution eut pour effet de l'apaiser complètement. Il se réjouit de pouvoir enfin dominer une situation difficile. Il n'appela donc pas son vieux maître, mais il se rendit au bureau de poste d'où il expédia deux cartes postales : l'une à monsieur et madame Antoine Causse, pour leur réitérer son désir de leur faire une petite visite dès son arrivée à Montréal, dans quatre ou cinq jours ; l'autre à son ami le don Juan Henri Mirondet : « Que deviens-tu ? ou plutôt que devenez-vous, Catherine et toi ? » lui demandait-il.

S'il avait su ce qu'Henri Mirondet combinait depuis quelque temps, Bernard Lesur eût éprouvé tour à tour à son endroit les deux sentiments peut-être les plus opposés qui se puissent concevoir : l'admiration et le mépris. Car il était capable également de l'un et de l'autre.

Le jour où le Casanova de la rue Cherrier reçut la carte postale de Saint-Fabien, il revenait de chez son avocat, maître Albert-Marie Maxime, avec la quasi-certitude de gagner un procès en diffamation dont le retentissement aurait été beaucoup plus considérable, si les principaux chroniqueurs judiciaires de la presse montréalaise n'avaient été tous en vacances en juin et au début de juillet.

Quelles circonstances avaient amené l’ancien condisciple de Lesur à plaider ? Il faut préciser ici que, profitant justement de circonstances on ne peut plus favorables, il avait créé les conditions mêmes de cette affaire sensationnelle, qui lui rapporterait la jolie somme de vingt-cinq mille dollars.

À la suite d’un assez long séjour du côté de Windsor en compagnie de Catherine Dabrets, dont à présent il était fou, Mirondet dut solder de nombreuses factures en souffrance. Il avait fait de grosses dépenses pendant l’hiver et le printemps, y compris le voyage aux chutes du Niagara. Mise à part une forte commission qu’il toucha sur la vente d’un Emily Carr, de deux Gagnon et d’un Heriot, les rentrées d’argent avaient été très faibles durant toute cette période. Il n’était pas encore au bout de son rouleau. Ses comptes en banque, toutefois, n’étaient plus aussi replets qu’ils l’avaient été quatre ou cinq mois auparavant. Il ne refusait rien à sa jeune maîtresse, allant jusqu’à lui payer le loyer d’un appartement près de l’université McGill. Il avait regarni sa garde-robe, il venait de lui donner une voiture et de lui promettre un canot-automobile. Il était prêt à toutes les folies pour cette jeune personne, même à l’épouser, lui qui s’était rendu presque célèbre par une fidélité sans faille au joyeux célibat. Elle, moins par coquetterie que par sagesse, hésitait à se lier pour la vie avec un garçon qu’elle aimait bien sans doute, mais dont elle connaissait le passé sentimental plutôt tumultueux. Comme modiste, métier qu’elle avait appris de sa mère, Catherine gagnait bien sa vie avant de faire la connaissance d’Henri Mirondet ; l’art de confectionner les chapeaux, qu’elle exerçait avec une adresse, un talent et un goût exceptionnels, lui donnait une indépendance qu’elle n’était nullement tentée, à vingt-deux ans, de sacrifier aux exigences d'un homme, fût-ce à la passion de l'amant le plus exalté.

Au commencement de la deuxième semaine de juin, vers le 10 ou le 11, probablement à l'avant-veille du départ de Lesur pour la Gaspésie, Mirondet, de retour à Montréal, s'empressa de payer ses dettes les plus criardes ; et, dans le dessein de rétablir sa situation financière, il se rendit avec sa bonne amie à l'hippodrome. Il avait été jusqu'alors passablement heureux au jeu, particulièrement aux courses. La chance lui souriait presque toujours, non seulement au turf mais aux cartes, à la roulette, etc. Il avait aussi du flair et savait se retirer dès que tournait le vent. Mais cet après-midi-là lui fut néfaste. Il joua de malheur : pas un seul des chevaux sur lesquels il misa ne fut victorieux. Il perdit beaucoup d'argent. Si ce n'était pas encore la ruine, on pouvait en discerner le spectre.

Il était tout songeur lorsque, après les déboires du champ de courses, il raccompagna Catherine à l'appartement de cette dernière. Ils avaient convenu de passer le reste de la journée ensemble. Néanmoins, il la laissa bientôt seule sous le prétexte de courir au Pennsylvanie pour un important rendez-vous. De fait, il avait besoin de solitude et de silence. Non pas, on s'en doute bien, afin de se recueillir ou de prier comme un ermite, mais pour mûrir une idée diabolique qui soudain avait illuminé son esprit. Il venait en effet de découvrir le moyen de gagner rapidement des milliers de dollars. Le plan comportait de gros risques. Si Mirondet échouait, il se retrouverait à Bordeaux ou peut-être même à Saint-Vincent-de-Paul. Il retourna donc rue Cherrier et s'enferma dans sa chambre pour y méditer le coup d'audace qui ferait de lui, mieux que ses spéculations à la bourse, un homme riche.

L'entreprise à laquelle il rêvait depuis une heure ou deux relevait à la vérité de la plus pure escroquerie, mais d’une escroquerie d’un ordre supérieur. Tromperie bien au-dessus du commun, n’ayant rien de vulgaire ni de violent, il fallait la mener comme une partie de poker. Elle resterait d’ailleurs élégante dans la mesure où tout se passerait dans la plus stricte légalité. Conforme à la psychologie d’un joueur tel que Mirondet, cette fourberie devait avoir non seulement les apparences mais toutes les caractéristiques d’un match intellectuel mettant à contribution le tact, l’intelligence, le flair et la ruse des adversaires. Il raisonnait de la manière suivante : « Il faut, en somme, que je joue et gagne en observant toutes les règles du jeu d’une part, et d’autre part en réduisant les risques au minimum. » Sa carrière de courtier et sa liberté même, il se le répétait, dépendaient de l’heureuse issue de ce qu’il se plaisait maintenant à nommer par euphémisme « l’opération financière la plus audacieuse de ma vie ».

Ce fut en ces termes, d’ailleurs, qu’il s’en ouvrit chez lui le soir même à Pierre Dabrets, cousin germain de Catherine.

— À vrai dire, le projet en question n’est pas en soi tellement audacieux, expliqua-t-il à ce marchand d’appareils d’éclairage. Il ne le deviendra que par la suite que j’entends lui donner. Votre assistance me serait de toute manière précieuse, puisque vous vous connaissez bien en joaillerie.

— Moins bien que vous, monsieur.

— Beaucoup mieux, assurément ; ne soyez pas modeste.

Pierre Dabrets avait débuté comme vendeur chez un orfèvre. C’était un homme déjà mûr, dont l’expérience en général et spécialement celle du commerce des bijoux était loin d’être négligeable. Il n’ignorait aucune disposition du droit commercial, il avait l'esprit procédurier, et la plupart des poursuites judiciaires qu'il avait intentées à ses concurrents déloyaux s'étaient soldées à son avantage. Il écoutait son hôte, tout en dégustant le cognac que celui-ci venait de lui verser dans un cristal remarquable par sa finesse et sa pureté.

— J'en arrive au fait, articula Mirondet après une longue pause. Il s'agit de l'achat d'une broche sertie de quatre diamants. Je désirais l'offrir à votre cousine à l'occasion de son anniversaire. Comme vous le savez, elle aura vingt-trois ans à la fin du mois.

— Vous désiriez, dites-vous, la lui offrir. Dois-je comprendre que vous ne le désirez plus ? Ou peut-être songez-vous à lui donner autre chose ?

— Il est certain que je soulignerai son anniversaire par un présent digne de mon affection pour elle, mais ce ne sera pas cette broche, que je vais quand même acheter.

— Vous allez l'acheter quand même. Pourquoi ?

— Pour la revendre.

— Je vais. Vous avez découvert une occasion et vous cherchez preneur. J'ai connu autrefois pas mal de gens que la chose aurait intéressés. Cependant, vous n'êtes pas sans savoir que j'ai quitté depuis longtemps le commerce des bijoux ; je n'y ai plus de relations.

— La question n'est pas là, monsieur. Vous allez voir. La broche est pour l'instant dans la vitrine de Bernstein, rue Victoria.

— Combien vaut-elle ?

— Dix-sept cents dollars.

— C'est une somme.

Mirondet eut un léger haut-le-corps.

— Oh ! je paierai comptant.

L'autre écoutait l'aventurier avec un intérêt proche de la tension d'esprit.

— Donc, vous l'achetez ?

— Je l'achète. Mais tout de suite après je traverse la rue et je vais la proposer à la maison *Pitt and Sons.* Vous me suivez ?

Dabrets ne put s'empêcher de rire et pria son hôte de l'en excuser.

— Pardonnez-moi. Comment comptez-vous revendre avec profit, à un gros magasin de détail, un bijou que vous aurez acheté chez son principal concurrent ?

Assis dans son voltaire, Mirondet s'amusait avec une figurine de bronze qu'il avait prise sur la cheminée. Il se leva pour la replacer sur son socle ; un instant plus tard il empoigna la bouteille de cognac et se dirigea vers le marchand.

— Ne croyez pas, lui dit-il en remplissant son verre, que je veux revendre ce bijou plus cher ou même au prix qu'il m'aura coûté. Je n'en demanderai que douze cents dollars.

Dabrets ne riait plus ; il se contentait de sourire en attendant la suite, car il commençait à flairer vaguement le coup que préparait l'amant de sa cousine. Mirondet, qui jouait serré, restait muet. Son invité finit par lui dire, après avoir pris deux autres gorgées de fine :

— Je ne vous connais pas très bien, monsieur Mirondet, mais quand même assez pour savoir que vous n'êtes pas stupide au point de perdre délibérément cinq cents dollars sur la revente d'un objet comme celui-là. Je ne sais pas ce que vous mijotez. Simplement. laissez-moi vous dire que si vous proposez à Pitt, à douze cents dollars, un bijou neuf que vous aurez payé dix-sept cents, vous éveillerez chez lui des soupçons.

— Poursuivez, fit le rabatteur avec un plaisir manifeste et croissant, que trahissait une physionomie de plus en plus souriante.

— À mon sens, vous risquez de sérieux ennuis. La maison Pitt se renseignera. Elle saura que vous aurez acheté le bijou chez Bernstein, elle en connaîtra le prix ; alors elle croira sûrement à un piège et vous soupçonnera de manœuvres frauduleuses.

Mirondet éclata de rire et s'écria :

— Voilà, mon cher Dabrets, voilà où je voulais vous amener ! Votre réaction est exactement celle que je recherchais. Ce sera également celle de *Pitt and Sons.*

— Vous voulez qu'on vous soupçonne ?

— Je veux que l'on m'accuse !

Le marchand d'appareils d'éclairage quitta son fauteuil et s'ébroua pour secouer les frissons qui lui parcourraient la chair ; il posa son verre vide et, comme son hôte allait le remplir, il fit un geste poli, signifiant qu'il avait suffisamment bu. Puis il ferma les paupières à demi, leva la tête et prit un air fin pour dire à mi-voix :

— J'avoue que j'y ai mis le temps, monsieur, mais je commence à comprendre. Mettons plus modestement que je vous suive mieux que tout à l'heure. Je puis encore me tromper. Toutefois, à ce qu'il me semble, vous voulez absolument passer aux yeux d'un grand bijoutier pour ce que vous n'êtes pas ? Vous voulez qu'il vous prenne pour un escroc, afin qu'il vous accuse à tort ? Et vous souhaitez cette accusation afin de pouvoir par la suite, victime d'un grave préjudice, réclamer et surtout obtenir réparation pour atteinte à votre réputation d'homme honnête ?

— C'est cela, mon cher.

— Autrement dit, vous avez de pressants besoins d'argent.

Mirondet se renfrogna, piqué par l'exactitude de cette conclusion brutale.

Après avoir observé le repli de son interlocuteur et la contraction de ses traits, le marchand ajouta :

— Plutôt que de risquer le bagne, pourquoi ne pas emprunter ? Votre crédit est excellent.

— Exact, fit sèchement le courtier. Mon crédit a toujours été bon et je suis loin d'être ruiné.

Il alla se rasseoir dans son confortable fauteuil, tandis que l'autre restait debout.

— Écoutez-moi bien, Dabrets. Je fais du courtage depuis une douzaine d'années. J'ai passablement réussi dans cette voie jusqu'à présent, et j'aurais tout lieu de me féliciter de mon succès s'il n'était menacé par des ennemis invisibles, qui font courir des bruits sur mon compte. Pour tout vous dire, je suis l'objet de calomnies incessantes, qui finiraient par causer ma ruine si je me laissais faire. On dit aujourd'hui dans certains milieux : « Méfiez-vous de Mirondet, c'est un être hypocrite et retors… Évitez Mirondet, c'est le plus grand baiseur de la province en matière de commerce. » Eh bien, Dabrets, je veux que cela cesse ! J'ai donc décidé de frapper un grand coup. Un coup qui fera réfléchir tout le monde, et qui surtout ôtera à certains de mes concurrents la tentation de juger publiquement mes méthodes.

— À la bonne heure ! fit le négociant, qui regagna son fauteuil à son tour.

Le faux air d'indignation d'Henri Mirondet n'impressionnait guère Pierre Dabrets, pas plus du reste que ce plaidoyer *pro domo* qui lui paraissait une justification trop facile, une façon un peu simplette d'apaiser sa conscience. Il commençait néanmoins à se passionner pour l'« affaire » qu'on exposait si franchement devant lui, pour ce projet dont on lui faisait part sans restriction mentale apparente. Aussi, fut-ce avec une certaine vivacité qu'il demanda :

— Catherine est-elle au courant de vos intentions ?

— Non. Elle est trop honnête et je crains ses scrupules. Elle me servira de témoin. Je veux que son témoignage soit spontané, sans réticence. Pour cela, elle doit être persuadée de ma bonne foi. Si elle était au courant de ma tactique, elle serait, vu son honnêteté et malgré son intelligence, plus vulnérable aux questions des avocats et du juge. Vous n'auriez vous aussi comme témoin qu'à raconter ce que vous auriez vu... cela vous gênerait-il ?

Dabrets prit le temps d'allumer une cigarette. Il répondit :

— Je vois très bien en quoi mon concours vous serait utile.

— Je vous ai dit qu'il me serait précieux. Et vous n'auriez pas obligé un ingrat, souvenez-vous-en. Je vous considère dès à présent comme un conseiller et même à l'égal d'un avocat.

Cette dernière phrase eut un effet magique sur Dabrets, dont le visage s'épanouit. Il souffla quelques bouffées de fumée et déclara :

— Comment vous cacherais-je que votre idée m’enthousiasme, monsieur Mirondet ? Une seule chose me chiffonne. Je voudrais bien savoir pourquoi vous n’exécutez pas seul ce projet. Pourquoi mettre ma cousine et moi-même dans le coup ?

— Pardon, Catherine n’est pas dans le coup. Elle ne sait rien de mes intentions, vous seul les connaissez.

— C’est égal. Le témoignage de Bernstein vous suffirait amplement, Du moment que vous aurez payé comptant ce fameux bijou, il ne pourra que jurer que vous êtes de bonne foi, et il en aura la preuve entre les mains : dix-sept cents dollars.

— Justement, mon cher Dabrets, c’est ma bonne foi qu’on attaquera. N’est-ce pas là le seul système possible pour *Pitt and Sons ?* Or une entreprise aussi puissante ne négligera rien pour démontrer qu’il y a eu manœuvre de ma part. Je me résume : ne pouvant être sûr de ses témoins à elle, je veux l’être des miens.

— Ça se défend.

— Puis-je compter sur vous ?

— Entièrement. Je vous aurais refusé mon aide si vous aviez cherché à m’entraîner dans une combinaison illégale. Mais je ne vois aucune objection à ce qu’un homme calomnié comme vous l’êtes veuille redorer son blason... Pourvu qu’il agisse dans la légalité ! J’ai toujours observé scrupuleusement la loi, et je puis vous dire qu’elle n’est pas faite pour les chiens.

Ravi, Mirondet se leva pour serrer la main de son complice. Tout en la lui secouant, il dit :

— Les choses se passeront très bien, vous verrez.

À son tour Dabrets se leva, fit quelques pas vers un pouf sur lequel s’étalait un large cendrier de métal et il écrasa sa cigarette dans le récipient avant de souffler un dernier nuage de fumée grise, qui monta vers le lustre.

— Je suis sûr comme vous, monsieur Mirondet, que tout se passera bien, si vous voulez bien clarifier un dernier point. C'est un détail, me direz-vous. N'empêche qu'il m'apparaît pour l'instant comme le défaut de la cuirasse de votre plan, qui par ailleurs est irréprochable.

Affectant la surprise, le courtier écarquilla les yeux.

— Parlez.

— Si vous réglez Bernstein en espèces, Pitt le saura ? Et alors, loin de vous soupçonner de quoi que ce soit, il prendra peut-être le bijou que vous lui offrez à douze cents dollars. Vous en seriez pour vos frais.

— Je n'ai jamais dit que je réglerais en espèces le prix de la broche. J'ai dit que je la paierais comptant.

— Vous ferez un chèque ?

— Évidemment.

— Et ce chèque sera...

— Parfaitement valable ! Dans toute ma carrière, je n'ai jamais tiré un seul chèque sans provisions. Pour qui me prenez-vous, Dabrets ?

— Dans ce cas, le problème reste entier. Vous risquez toujours que Pitt achète le bijou au prix que vous lui demanderez. Car Bernstein, s'étant renseigné auprès de votre banque sur votre solvabilité, informera Pitt que tout est en règle sous ce rapport.

La mine un peu crispée de Mirondet se détendit tout d'un coup. Il souriait largement, il rayonnait.

— Merveilleux ! cria-t-il, balayant de ses bras l'espace, merveilleux ! J'adore susciter chez des gens tels que vous les questions essentielles. La justesse de votre raisonnement me plaît beaucoup, mon cher Dabrets. Seulement, voyez-vous, vous ne vous seriez pas posé toutes ces questions, malgré l'importance que je leur reconnais, si je vous avais tout dit. Mais je ne vous ai pas tout dit. Vous ignorez encore un détail capital. Je dois vous le communiquer, quand ce ne serait que pour éclairer votre lanterne.

Le marchand d'appareils d'éclairage prisa si peu le mot de lanterne que Mirondet crut l'avoir vexé.

Sur un ton moins triomphant, en tout cas moins protecteur, le courtier reprit :

— Quand je tendrai mon chèque à Bernstein, il le prendra et le glissera dans son tiroir-caisse sans chercher à en contrôler la validité auprès de la banque. Pourquoi ? Parce qu'il sait déjà que je paie rubis sur l'ongle. Il n'y a pas quatre mois, j'ai offert à Catherine une montre de neuf cents dollars achetée chez lui et payée au moyen d'un chèque établi sous ses yeux, dans la bijouterie même. Il s'en souvient, croyez-moi. Aussi ne me fera-t-il pas l'injure d'une vérification immédiate. Mon crédit est excellent, vous l'avez dit vous-même. Notre juif ne s'avisera de contrôler qu'au moment où Pitt lui demandera des renseignements sur moi, mais il sera trop tard.

— Trop tard ?

— En effet, monsieur Dabrets. Toutes les banques où je traite des affaires ferment à une heure le samedi après-midi.

Pendant un instant, les traits du marchand exprimèrent de l'admiration.

— On appelle ça assurer ses arrières, dit-il enfin avec un sourire entendu.

— Le principe du moment psychologique ne s'applique pas uniquement aux entreprises amoureuses, on doit l'appliquer à toutes les entreprises.

— Vous m'avez convaincu, monsieur Mirondet. Vous comptez sans doute mettre votre projet à exécution samedi prochain ?

— Exactement. Mais samedi prochain n'est pas samedi en huit. C'est demain. Nous sommes vendredi.

— C'est vrai, je n'y pensais pas. Vous ne désirez donc pas vous accorder une période de réflexion ?

— Il faut agir quand l'inspiration passe. Catherine et moi nous vous attendrons demain à midi, devant la bijouterie de la rue Victoria.

Ces mots terminaient l'entretien. Dans le couloir donnant sur la sortie, Dabrets, serrant la main du courtier, lui dit en riant :

— J'ose croire, monsieur, que vous ne me compterez pas parmi vos calomniateurs si je vous déclare que vous êtes un diable d'homme.

— C'est précisément ce que me dit tous les soirs mon ange gardien, quand je fais ma prière.

Le lendemain à midi juste, Pierre Dabrets rejoignait sa cousine et Henri Mirondet devant la boutique du bijoutier juif. Ils y pénétrèrent ensemble après avoir attendu que Bernstein fût seul derrière le comptoir. Ce dernier reconnut tout de suite la jeune femme et son amant qui, quelques mois plus tôt, étaient venus acheter une montre d'une grande valeur. Dans la matinée, Mirondet avait dit à sa maîtresse qu'il lui ferait une surprise, et elle pensa bien que c'était à l'occasion de son anniversaire. Elle n'avait donc fait aucune difficulté pour l'accompagner rue Victoria. Mais elle poussa, bien sûr, un cri d'étonnement en constatant le prix de la broche. Elle protesta même de façon assez énergique, jusqu'à ce que Mirondet lui soufflât ces mots à l'oreille :

— Tu me la rendras si tu n'en veux pas, ou si tu crois que ce cadeau t'oblige trop : de toute manière, c'est un bon placement.

En sa qualité de connaisseur, Dabrets donna son avis. Il trouvait le bijou trop cher. Bernstein consentit à rabattre quatre-vingt dollars. Mirondet s'installa devant un dos d'âne pour établir le chèque. Sans faire un seul geste qui trahît ses émotions, il dit au bijoutier :

— Je vous le date de lundi ; vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— *Not at all, sir.*

— La somme étant très importante, d'ajouter le client, vous pouvez communiquer avec la banque, je ne m'en formaliserai pas.

— *Don't worry, sir. You are one of my best customers.*

Un quart d'heure après, Mirondet, Catherine Dabrets et son cousin déjeunaient au restaurant d'un grand magasin voisin de la maison *Pitt and Sons.* La broche passait des mains de l'un à celles de l'autre, et ils en admiraient tour à tour la beauté. Tout à coup Dabrets, l'examinant avec soin, fit mine de lui trouver un défaut.

— Dommage ! soupira-t-il, un des diamants n'est pas parfait.

Catherine s’en montra fort déçue. Henri s’empressa de la rassurer :

— C’est sans importance. Tout à l’heure, nous irons chez Pitt où je vais l’échanger contre un joyau plus parfait.

Elle lui fit observer qu’il pourrait rendre la broche à Bernstein et en exiger une autre de valeur à peu près égale mais sans défaut.

— Non, fit-il d’un air ennuyé, l’achat est conclu, on nous a fait d’ailleurs un rabais, et quant à l’imperfection que Pierre nous signale, elle n’est pas de nature, je crois, à justifier une réclamation. Qu’en pensez-vous, Pierre ?

Le cousin de Catherine ne pouvait évidemment que partager l’avis du courtier.

Vers deux heures, ils entrèrent chez Pitt. Henri conduisit Catherine dans un petit salon et la pria de l’attendre : il allait avec le cousin trouver le directeur des achats.

Les réactions qu’il avait prévues dans son plan, de la part du bijoutier juif comme de celle des plus importants joailliers de Montréal, se produisirent en l’espace de vingt minutes avec une précision mathématique. D’abord, alerté par ses concurrents qui ne furent pas longs à juger la valeur des diamants et à reconnaître leur provenance, Bernstein affolé, redoutant le pire, incapable de comprendre comment on pouvait proposer à douze cents dollars un pareil bijou, leur déclara n’avoir entre les mains qu’un chèque postdaté. Muni de ce renseignement, le directeur des achats de la maison Pitt monta chez son patron, un des fils Pitt, le mit au courant de la présence d’un filou dans l’établissement et demanda des instructions.

— Allez trouver cet étrange client, lui dit Charles Pitt, enlevez-lui, sous prétexte d'expertise, le bijou qu'il a volé à Bernstein, et faites-le patienter tout en lui témoignant de la courtoisie. Il ne s'agit pas d'effrayer cet homme qui est peut-être armé. Ayez du tact. De mon côté, j'appelle la police et je dépose une plainte.

Accompagné de deux commis, dont celui qui venait d'accueillir Mirondet, le directeur des achats redescendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers l'« étrange client ». On comprendra la promptitude, voire l'imprudence de Charles Pitt, quand on saura que Pitt père et ses fils étaient sur les dents depuis qu'un vol important avait été commis à l'étalage pendant la semaine. Le délit avait eu lieu dans ce vaste magasin du centre de la ville, celui-là même où Mirondet, appuyé contre un comptoir, attendait mine de rien la réponse à sa proposition. Les Pitt avaient renforcé les mesures de sécurité tant dans leur principal magasin que dans leurs succursales. Le personnel avait reçu des consignes sévères et des policiers se mêlaient à la clientèle aux heures d'affluence.

Mirondet n'hésita pas un instant à remettre sa broche sertie de diamants au directeur des achats, afin que les experts puissent l'examiner à loisir.

Dabrets, qui se tenait légèrement à l'écart, ne perdait rien de vue. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Si Mirondet était armé, c'était surtout de patience.

Soudain Dabrets, qui faisait face à l'entrée, aperçut dominant la foule la casquette d'un agent.

— Ça y est, chuchota-t-il, la police est là.

Sans se retourner, le courtier lui dit :

— Éclipsez-vous. Rejoignez Catherine, remmenez-la chez elle. Je vous ferai signe dans le courant de la semaine prochaine.

Dabrets s’effaça quelques instants avant l’arrestation du courtier. Celui-ci, trop heureux de la tournure des événements, ne résista nullement aux représentants de la force publique.

Ils l’emmenèrent au poste et l’interrogèrent jusqu’à l’arrivée de l’inspecteur Brissach, qui reprit l’interrogatoire à zéro. Le limier vit rapidement de quoi il retournait. Il devina la manœuvre du prévenu, comprit qu’il avait affaire à forte partie ; il comprit surtout qu’on avait commis l’irréparable.

— Je le reconnais, conclut-il, on ne saurait reprocher même à un négociant d’expérience de vouloir vendre un objet moins cher qu’il ne l’a payé. Le code pénal ne prévoit pas ce genre de délit, en tout cas pas entre particuliers. S’il n’en tenait qu’à moi, je vous libérerais à l’instant, mais je dois vous garder tant que Pitt n’aura pas retiré sa plainte, ou que le chèque établi à l’ordre du bijoutier juif n’aura pas été honoré.

— Comme il vous plaira, monsieur. Moi, j’ai tout mon temps. Je vous demanderai simplement la faveur de parler à mon avocat, maître Maxime.

— Bien sûr. D’autant plus que ce n’est pas une faveur que je vous fais, c’est un droit qui vous appartient.

Maître Albert-Marie Maxime passait la fin de la semaine à la pêche. Mirondet ne put communiquer avec lui que le dimanche soir.

Le lundi dès neuf heures, Bernstein présentait à la banque le chèque de seize cent vingt dollars et le touchait sans difficulté. Maître Maxime, moins d’une heure plus tard, obligeait la maison *Pitt and Sons* à retirer sa plainte contre Mirondet, qui revit le soleil après quarante-deux heures de détention. Le parquet était saisi le lendemain d'une action de vingt-cinq mille dollars, « en diffamation portant atteinte à l'honneur du sieur Joseph-Jacques-Henri Mirondet, courtier domicilié à Montréal, rue Cherrier, contre *Pitt and Sons,* détaillants en joaillerie, dans la même cité ».

Le voyage de Lesur et des Kootenay tirait à sa fin.

Ils firent une dernière halte, assez longue, à Québec, où cette fois ils logèrent au Château Frontenac. La mère de Bernard y reçut de vieux amis. Gilbert se promena dans les quartiers historiques et visita les monuments qu'il n'avait pas eu le temps de voir durant son premier séjour. Quant à Bernard, la première chose qu'il fit après s'être installé dans sa chambre d'hôtel fut de téléphoner à Montréal.

Au bout du fil : Hervé Larivière. Le vieux, à ce moment, était seul au bureau.

Loin de reprocher à l'expert un retard de quatre jours, il l'en excusa très gentiment et l'engagea même à prolonger ses vacances, à l'exemple de Robert Harpin qu'il n'attendait pas avant un certain temps. On était dans la deuxième semaine de juillet, les affaires allaient au ralenti, c'était, suivant son expression, « la saison morte ».

— On ne vous attend pas vous non plus avant jeudi ou vendredi, lui dit-il. Ne vous en faites pas, je me débrouille très bien tout seul.

Bernard le remercia vivement de son obligeance, de sa générosité surtout.

Il allait dire au revoir au grand patron lorsque ce dernier ajouta :

— Quelqu'un a téléphoné pour vous parler. Attendez que je retrouve mes notes... C’est un certain monsieur Cousse.

— Causse !

— C’est ça. Je disais Cousse parce que je forme mes a comme des o quand j’écris. Il a dit que c’était à propos de vieux livres.

— Quand a-t-il appelé ?

— Samedi matin.

Avant de raccrocher, Bernard remercia de nouveau Larivière.

Il jouissait à fond, à ce moment, de la sérénité qu’il avait acquise à force de volonté. « Combien j’avais raison, pensait-il, de réagir énergiquement contre cette stupide obsession qui me torturait en me faisant croire que le père Causse allait mourir. Bien sûr qu’il mourra un jour, mais quand ? Dans six mois, dans un an, dans six ans ? Et s’il meurt dans six ans, ce ne sera ni parce que j’aurai vu en dormant comme un signe, un symbole de sa mort, ni parce que je me serai abstenu de lui donner des conseils sur sa santé. » Il se tournait lui-même en ridicule à la pensée qu’avant son départ pour la Gaspésie, il voulait à toute force revoir son vieux maître et lui conseiller de consulter un bon médecin, afin d’empêcher l’inéluctable, d’arrêter le cours des choses ! Il murmura : « Quelle présomption de ma part ! »

« Allez, Lesur, fit-il, continuant à se parler bas à lui-même, soyez plus modeste, bon Dieu, et surtout plus simple. Vous manquez de simplicité à un point qui dépasse l’imagination. » C’est en riant qu’il acheva son soliloque, par cette plaisanterie qui s’adressait encore à sa personne : « Je ne suis décidément pas dans le chemin de la simplicité, puisque me voilà en train de me vouvoyer ! »

Il estima qu'il était de son devoir, quoique délivré de ses hantises, d'aller faire une petite visite amicale aux Causse dès qu'il aurait un moment à lui.

De retour à Montréal, il accompagna sa mère et son beau-père dans les grands magasins ; après quoi, quittant ses vêtements d'été pour un costume plus sombre, il prit sa serviette, sauta dans sa voiture et roula jusqu'à la maison de commerce pour y faire une brève apparition. Edgar Bonneville et Bob Harpin venaient également de rentrer.

L'Irlandais convoqua Lesur afin de lui communiquer des renseignements de la plus haute importance.

— Monsieur Larivière, lui dit-il, est parti pour Manchester où il passera une quinzaine dans la famille de sa femme. Il m'a confirmé avant son départ qu'il prendrait sa retraite à la fin de l'année financière, c'est-à-dire en mars prochain. Je vous demanderai donc encore une fois, mon cher Lesur, de songer à la proposition que je vous ai faite le printemps dernier. Vous pouvez certainement réunir la somme nécessaire, ce n'est pas pour vous la mer à boire. Et puis, si vous aviez besoin d'un peu de capital, il ne faudrait pas vous gêner avec moi. Je peux vous avancer quatre à cinq mille dollars, mettons à quatre et demi pour cent, ce qui n'est pas, vous en conviendrez, un taux usuraire.

Lesur manifesta beaucoup d'intérêt pour les propos de son supérieur immédiat, beaucoup plus qu'au cours de leur première conversation à ce sujet. Harpin annonça par la même occasion à son collaborateur la fin du marasme saisonnier et une reprise des affaires, qui se matérialisait par une commande reçue dans la matinée, représentant plusieurs milliers de dollars en meubles anciens et en tapis. En effet, la direction d'un grand hôtel, dont l'inauguration allait avoir lieu début septembre, avait décidé de se fournir chez Harpin, Larivière et Cie pour meubler les principaux salons de l'établissement. Puis, revenant à son projet d'association :

— J'attendrai votre réponse, d'ajouter Harpin, jusqu'au 10 janvier. Après cette date, à défaut de votre accord, je me verrais forcé de chercher un autre associé.

Lesur lui répondit avec enthousiasme qu'il lui ferait connaître sa décision bien avant le nouvel an.

Le soir même, en compagnie de Georgine et de Gilbert, qui « se reposaient de leurs vacances », selon le mot de celui-ci, Bernard en récapitula les moments épiques sur un mode plaisant, en parfait accord avec son excellente humeur. On ne se coucha pas très tard, car les Kootenay repartaient le lendemain pour San Francisco.

À la gare, sur le point de se séparer de son fils, Georgine lui fit promettre qu'il écrirait plus souvent, et qu'il irait passer ses prochaines grandes vacances en Californie avec elle et Gilbert.

Quand derechef il fut seul chez lui, Bernard prit un bain, se rasa, s'aspergea d'eau de Cologne et resta par la suite en petite tenue afin de mieux supporter la touffeur oppressante de cette journée du 20 juillet. La bonne, en son absence, avait conservé les journaux, dont une pile occupait un coin du cabinet de travail. Il n'avait jeté les yeux sur aucune publication depuis environ cinq semaines. Il ne chercha pas longtemps le dernier numéro de *La Presse,* qu'il ouvrit à la page financière. Il y constata non sans plaisir une hausse appréciable de ses valeurs. Ce fait l'amena logiquement à reconsidérer le projet de Bob Harpin concernant leur association éventuelle. Il fit des calculs et en déduisait qu'il pourrait probablement en avril ou en mai, sans rien liquider et sans emprunter un sou, s'associer à l'Irlandais en assumant une part importante du capital de l'entreprise fondée par Larivière. Ensuite il s'arrêta quelques instants à la page des spectacles, où l'on annonçait pour la mi-septembre, au Saint-Denis, le récital d'une nouvelle cantatrice, Lily Pons. Il décida qu'il assisterait à cette manifestation artistique pour laquelle les billets seraient incessamment mis en vente au guichet du théâtre.

Il était sur le point de se débarrasser du journal quand ses yeux tombèrent sur ce titre : Jugement de la cour dans l'affaire des diamants à bon marché. L'article étant assez bref, il en commença la lecture ; mais son attention se changea dès les premières lignes en un très vif intérêt. On avait écrit :

« Eu égard à la poursuite en diffamation intentée le mois dernier contre les joailliers *Pitt and Sons* par monsieur Henri Mirondet, courtier montréalais avan-tageusement connu dans les milieux du commerce et de la finance, le tribunal a prononcé hier un jugement favorable au demandeur. Nos lecteurs se souviendront des faits que nous avons rapportés jusqu'à présent à ce propos. Résumons-les néanmoins pour ceux qui les ignoreraient encore ou les auraient oubliés. Soupçonné publiquement de tentative d'escroquerie par les défendeurs, pour leur avoir offert à vil prix, le 16 juin, un bijou formé de quatre diamants qu'il venait d'acheter à la bijouterie Bernstein, et qu'il avait payé au moyen d'un chèque postdaté, monsieur Mirondet fut arrêté le même jour et détenu pendant quarante-deux heures, sans pouvoir faire autre chose que de protester de son innocence. Or à la séance d'hier, le ministère public, se fondant sur les déclarations de deux témoins, déclarations corroborées par la déposition de monsieur Bernstein, a établi hors de tout doute la bonne foi de monsieur Mirondet, après avoir rappelé à la défense le préjudice radical et souvent irréparable que comporte tout procès d'intention. L'avocat du demandeur, maître Albert-Marie Maxime, a confondu les témoins à charge avec une habileté qui fait honneur, une fois de plus, à ses talents d'orateur et de juriste. En plus de condamner la firme *Pitt and Sons* aux dépens, le tribunal l'oblige à verser à monsieur Mirondet, dans un délai d'un mois à dater du 19 courant, une indemnité de vingt-cinq mille dollars pour atteinte à sa réputation. En réglant cette affaire en cinq semaines, la justice administre un démenti catégorique à ses détracteurs, qui lui reprochent habituellement de n'être pas suffisamment expéditive. »

Après un moment de stupéfaction, Lesur ne put que se réjouir de cette victoire et en admirer le héros, son vieil ami toujours si combatif. Quel bagarreur ! » se dit-il en jetant le journal sur la pile, derrière le fauteuil Empire. La relation du procès, dont il avait tout ignoré jusqu'alors en raison de son voyage, lui laissait toutefois un arrière-goût bien singulier, où le doute et le soupçon se mêlaient à la méfiance. Mais il s'empressa d'amoindrir cette impression bizarre en s'interdisant de raisonner sur les éléments, par trop sommaires, contenus dans l'article qu'il venait de lire. Il songea plutôt à revoir Mirondet sans retard afin de le féliciter d'abord, quitte à le questionner par la suite pour en savoir davantage. Il ne pouvait se présenter chez lui sans le prévenir. Il téléphona. Le courtier était absent.

La chaleur était devenue intolérable. Lesur s'habilla légèrement et sortit. Il remonta la rue Saint-Hubert et prit la rue Cherrier pour aller se rafraîchir les membres dans la piscine de la Palestre. Il dîna d'une glace aux fraises et d'un gâteau dans un modeste restaurant de la rue Roy. Le ciel s'étant couvert, il marchait à grandes enjambées, se hâtant de rentrer au logis. De l'angle des rues Saint-André et Cherrier, il vit une voiture s'arrêter devant le domicile de Mirondet. C'était une Buick bleue à capote gris perle. Un effet bref de réverbération l'empêcha de reconnaître, derrière le pare-brise, le conducteur, ou plutôt la conductrice, car il distinguait néanmoins la présence d'une femme au volant. Par la portière donnant sur le trottoir un homme venait de sortir ; par l'autre portière, une jeune femme descendait sur la chaussée et s'empressait de le rejoindre. Mirondet, accompagné de Catherine, se dirigeait maintenant vers l'entrée de son appartement. Bernard se mit à courir et cria :

— Henri !

Le couple se retourna.

Les visages s'épanouirent à la vue de l'ami dont le teint, plus bronzé que de coutume, indiquait des séjours prolongés au soleil.

— Enfin, vous revoilà ! fit Bernard visiblement très heureux de cette rencontre et leur serrant longuement la main. Je voulais justement te voir cet après-midi, mon cher vieux, mais tu n'étais pas là.

— Nous arrivons de Sainte-Adèle, enchaîna le courtier. Mais ne restons pas plantés comme ça dans la rue. Viens prendre un verre avec nous.

Sans bouger d'un centimètre, Lesur reprit avec excitation :

— Je voulais te voir absolument pour te féliciter de l’heureuse et brillante issue de ton procès. Figure-toi que je n’ai appris la chose qu’aujourd’hui, par les journaux. C’est une nouvelle extraordinaire, et je m’en réjouis autant que toi !

— Je t’en remercie. Je te remercie également au nom de mon avocat. C’est à lui qu’il faudrait adresser des félicitations. Il a été splendide. Impeccable.

Lesur regardait Catherine. Il ressentit alors un très léger malaise et son visage tressaillit imperceptiblement. C’est qu’il n’arrivait plus à se rappeler le patronyme de la jeune femme. La mémoire ne lui faisait pourtant jamais défaut. Il finit par lui demander :

— Et vous, mademoiselle euh... vous êtes certainement de mon avis, ce procès est un des événements les plus heureux qui soient ?

— J’en suis très contente, monsieur, malgré l’impression désagréable que m’a faite l’atmosphère de la cour, malgré surtout les questions, combien indiscrètes ! des avocats.

À ces mots, Lesur manifesta quelque surprise.

— Vous avez donc témoigné en faveur d’Henri ?

Mirondet ne laissa pas à sa maîtresse le temps de répondre.

— Oui, Bernard, fit-il abruptement, mademoiselle Dabrets m’a servi de témoin. Elle était chez *Pitt and Sons* au moment de l’incident qui a provoqué l’esclandre. Mais venez, rentrons. Il ne fait pas moins chaud à l’extérieur de la maison qu’à l’intérieur.

Bernard les suivit dans l’appartement, où dès leur arrivée Catherine se mit en frais de servir des boissons rafraîchissantes.

Sans entrer, comme bien l'on pense, dans tous les détails, Mirondet raconta comment il avait été « contraint de plaider », se donnant ainsi le beau rôle, celui de l'homme de bien, devant son ami. Quand les questions de celui-ci devenaient embarrassantes, il les éludait avec soin. craignait la perspicacité d'un interlocuteur capable de pénétrer les desseins les mieux cachés. Il voulait conserver à tout prix l'amitié de son ancien camarade de collège ; il y tenait par esprit de fidélité peut-être, par habitude sans doute et par une certaine nostalgie, mais surtout en raison des connaissances techniques et des nombreuses relations d'affaires du spécialiste en meubles anciens.

— Ce que je ne parviens pas à comprendre, dit Lesur après que l'autre eut fait le récit de son arrestation, c'est que tu aies cherché à vendre le bijou à de gros détaillants, au lieu de t'adresser, comme tu le fais couramment dans ton métier, à des revendeurs ou même à des diamantaires qui se seraient moins étonnés du prix peu élevé que tu en demandais. Sais-tu, on a parfois l'impression que tu n'as rien négligé pour être soupçonné de fraude.

Le coup était direct. Mirondet l'encaissa non sans rougir. Il était cependant trop roué pour perdre contenance. Il eut un sourire finaud et dit à son ami :

— Mon cher Bernard, je me fais fort de dissiper les doutes que tu sembles entretenir toi aussi sur ma bonne foi.

Et Lesur de protester aussitôt avec énergie :

— Je ne doute absolument pas de ta sincérité ! J'essaie tout simplement de comprendre.

Ici l'aventurier, reprenant en substance une partie de la plaidoirie de maître Maxime, eut recours à l'argument psychologique le plus propre à convaincre un homme déjà prêt à le croire.

Contrairement à ce qu'il avait coutume de faire dans l'exercice normal de sa profession, son but en achetant la broche n'était nullement de la revendre : il voulait l'offrir à Catherine. Il ne s'agissait donc pas d'une opération financière. Par conséquent, la question du profit ne se posait pas et celle du prix devenait à peu près négligeable. Les quatre diamants eussent-ils été parfaits (ce qui n'était pas le cas au témoignage de l'expert qu'il avait consulté), jamais il ne lui serait venu à l'esprit de les vendre en vue de s'en procurer d'autres qui fussent sans défaut. Or le seul endroit où l'on pût rapidement en trouver d'irréprochables mais de forme analogue (des roses en langage de bijoutier) et de valeur presque identique, c'était chez *Pitt and Sons*. Pourquoi ne pas retourner chez Bernstein ? Il ne pouvait en être question. Non seulement parce que ce bijoutier, ne possédant pas d'autre broche de même forme, n'aurait pu procéder à un échange, mais encore parce qu'il n'aurait jamais repris un objet sur lequel il venait de consentir une remise qui pouvait, à la rigueur, compenser les lacunes, d'ailleurs infimes, observées sur un des diamants.

Une dernière réflexion de Lesur, toujours quant aux soupçons que la conduite de son ami devait presque nécessairement susciter chez les joailliers, lui valut cette réponse :

— Naturellement que j'ai songé, à cet aspect de la question. Mais voilà, « de deux choses l'une, me dis-je, ou bien j'offre la marchandise au prix de détail et alors j'essuie un refus, ou bien je l'offre à des conditions si exceptionnelles que je ne puis manquer d'intéresser le marchand. Il m'interrogera sur la provenance du bijou, sur les motifs qui m'incitent à m'en défaire, etc., c'est entendu et je le veux bien. Ne suis-je pas en mesure, après tout, de lui fournir toutes les explications voulues ? » Au lieu de cela, mon cher, on me demande seulement quel est mon prix, ensuite on me prend la broche sous le prétexte de l'examiner et on me fait attendre dix minutes, un quart d'heure, bref jusqu'à l'irruption de la police dans le magasin. Pouvais-je accepter des procédés pareils ?

Par discrétion, Catherine avait laissé seuls les deux hommes : elle ne réapparut que pour remplir leurs verres.

Lesur aurait eu bien d'autres questions à poser à Mirondet. Celui-ci, profitant d'un silence, changea de propos.

— Catherine et moi, nous comptons sur ta présence le 2 août au soir, dit-il tout en cherchant à deviner les pensées de son camarade, dont la physionomie s'était assombrie pendant leur conversation sur la matière du procès.

— Le 2 août ? fit distraitement Lesur.

— Oui, je donne une réception. Ce n'est pas nouveau, j'en donne une tous les ans à cette époque. Nous serons comme l'an dernier entre copains. Nous ferons une partie de bridge si ça te chante. On dansera. Il y aura du champagne et des petits fours. J'ai retenu les services de quatre musiciens. Enfin, le menu habituel.

Était-ce cette joyeuse perspective qui ramena le sourire sur les lèvres de Lesur ? Toujours est-il qu'après avoir remercié Mirondet et Catherine de leur invitation à la fête intime :

— J'ai remarqué, dit-il au courtier en se levant pour prendre congé, que tu as changé de voiture ? Cette Buick est une merveille d'élégance. Tous mes compliments.

— Elle est à moi, rectifia Catherine. Elle s'était approchée pour saluer Lesur.

Il la pria d'excuser sa méprise.

— J'aurais dû m'en douter, puisque c'est vous que j'ai vue au volant tout à l'heure.

Là-dessus, il leur serra la main et leur promit de revenir pour la soirée du 2 août.

Afin de pouvoir dormir un peu malgré la chaleur toujours intense, il s'installa sur le divan du salon. Là, dans le silence de cette nuit torride, il réfléchit longuement à son entretien avec Henri sur l'affaire des diamants à bon marché ; cette expression euphémique l'amusait. Bien qu'il sût son vieux camarade capable de toutes les astuces et qu'il lui pardonnât sa roublardise (tant qu'il n'en serait pas l'objet), il s'abstenait pour l'instant de le juger : « Accordons-lui le bénéfice du doute. » Il n'arrivait quand même pas à se convaincre entièrement de son innocence. Il avait le sentiment que Mirondet lui cachait une partie de la vérité. Sa version des faits était certes plus que vraisemblable, mais qu'en était-il de ses intentions ? Les intentions ne sont justement pas des faits. On ne saurait les observer ni les mesurer ; on peut en revanche les dissimuler si facilement, même à ses meilleurs amis. Au reste, depuis qu'il entretenait mademoiselle Dabrets, Henri menait un train de vie nettement au-dessus de ses moyens. La Buick, cette voiture de luxe, ne tombait-il pas sous le sens qu'il l'avait offerte à sa maîtresse ? Il avait donc fait ces derniers mois des dépenses excessives, et par conséquent il avait connu des embarras financiers. « De là, pensait Lesur, à imaginer un subterfuge qui pourrait… » Il recula toutefois devant la conclusion qui s'imposait logiquement à son esprit, de peur d'en venir à mépriser un homme auquel le lait une amitié de quinze ans.

Le lendemain, dimanche, il alla faire une longue promenade en voiture du côté de Drummondville, histoire de se détendre et de prendre l’air. Le temps, plus frais que la veille, était agréable.

Il revint à Montréal au début de la soirée, dîna seul comme à l’accoutumée et se coucha tôt afin d’être d’attaque à sept heures du matin pour reprendre son rythme normal de vie, après toutes ces semaines de paresse,

De fait, à huit heures du matin, il s’arrêtait rue Ontario devant la façade mi-partie de bois peint et de verre dépoli de la boutique Dutronc. Sans quitter la banquette de sa voiture, il put lire ces mots, écrits sur la porte en lettres de dix centimètres de haut :

FERMÉ JUSQU’AU 31 JUILLET.

Il trouva cette fermeture d’autant plus bizarre que le coiffeur, qui ne prenait jamais de vacances, avait eu jusque-là du personnel pour le remplacer quand il devait absolument s’absenter.

Il entra chez Ruggero Ratti. L’Italien était en train de cirer les chaussures d’un homme d’une trentaine d’années, vêtu d’un complet clair et portant à la boutonnière un œillet d’un rose discret. L’élégance de ce client, la sobriété de ses vêtements parfaitement coupés dénotaient un perpétuel souci de correction. Il avait les yeux vifs, quoique profondément enfoncés sous des arcades sourcilières d’un impressionnant relief. Ses cheveux châtains étaient courts ; une houppe dominait le front, y promenant une ombre imperceptible. Armé d’un robuste crayon jaune, il lisait un journal dont il épluchait visiblement les articles ; il y cherchait des coquilles et des fautes de grammaire avec cette attention soutenue, cette concentration que l’on met à épucer le ventre d’un chat. Il leva finalement les yeux et Lesur reconnut monsieur Victor Barbeau. Parfois il le rencontrait dans le quartier. Il avait lu peut-être une ou deux chroniques de cet auteur qu’il salua d’un geste bref, auquel on répondit par un hochement de tête.

— Dites-moi, Ruggero, que se passe-t-il à côté ? Il n’y a personne ? demanda Lesur.

Le cireur expliqua que Dutronc, ayant dû congédier son employé, qui le volait, en avait attrapé quelque maladie, probablement une hépatite, qu’il soignait à la campagne.

Après sa halte rituelle chez Ruggero, qui fit reluire comme jamais ses souples chaussures, Lesur, faute de temps pour retourner chez lui s’y raser lui-même, s’arrêta dans un important salon de coiffure de la vieille ville, non loin du champ de Mars.

Il s’était remis au travail avec ardeur et le soir, récapitulant les temps forts de sa journée, il put se rendre le témoignage de ne s’être pas donné du mal inutilement.

En se mettant au lit, il se rappela tout à coup la visite que depuis longtemps il se promettait de faire à son vieux maître. « J’ai complètement oublié le père Causse. Tant pis, je le verrai demain. »

Il ne put le voir le lendemain pour la bonne raison qu’il rentra trop tard, après avoir reçu des fournisseurs à dîner dans un cabaret chic du centre de la ville. Ce ne fut que le mercredi soir, à la fin d’une journée exténuante, une fois qu’il eut pris un bain et se fut changé, qu’il se dirigea vers le domicile des Causse, sans s'être annoncé d'ailleurs, non par manque de savoir-vivre mais pour leur faire une petite surprise.

Il monta l'escalier d'un pas alerte et sonna.

Nulle réponse. Il sonna de nouveau.

Son attente lui rappelait les circonstances de sa dernière visite, lorsqu'il avait dû redescendre, avant d'apercevoir madame Causse qui revenait du marché.

La porte voisine s'entrouvrit avec lenteur. Dans l'entrebâillement apparut la figure de madame Argote, la femme du musicien espagnol dont la famille comprenait sept enfants. Sa physionomie était grave, les traits exprimant à la fois de la curiosité, de l'inquiétude et de la pitié.

— Vous êtes un parent de monsieur Causse ?

— Non, madame, un ami, tout simplement. Ils ne sont là ni l'un ni l'autre ?

Madame Argote hésitait à parier ; à la fin elle chuchota :

— Monsieur Causse a été enterré il y a deux jours. Madame Causse ne reviendra plus habiter ici. Elle est chez sa fille, à Saint-Gabriel. C'est là que son mari est mort subitement dans la nuit de vendredi à samedi et c'est là qu'il a été inhumé. La famille a un terrain au cimetière du village. Mon mari pourrait vous donner plus de détails, il a assisté au service funèbre. Malheureusement, il n'est pas à la maison ce soir... Vous savez peut-être qu'il joue du violon tous les soirs dans un café de la...

À mesure que cette femme lui parlait, Bernard Lesur sentait l'oppression envahir sa poitrine. Cette sensation d'abord diffuse devint en peu de temps une douleur poignante à l’estomac. Replongé brusquement, par cette nouvelle, dans son abîme d’angoisses, l’ancien élève du vieux professeur de maths en touchait une fois de plus le fond ; il s’était cru pourtant libéré de ce gouffre : quelle dérision en vérité !

Il n’entendit pas les dernières paroles de madame Argote ; les oreilles lui tintaient lourdement comme un glas. Le visage labouré de mouvements convulsifs, il n’arriva pas sans mal à prononcer ces mots :

— Merci, madame. C’est… c’est un drame si affreux.

Il s’était proposé d’aller manger après sa courte visite aux Causse ; naturellement il n’avait plus faim, et il ne savait s’il devait retourner à son appartement, dont soudain la solitude l’effraya. Désemparé comme il l’était alors, que pouvait-il faire ? Il erra dans les rues, en proie à ce vertige analogue au paroxysme de la colère, quand la passion arrivée au point de rupture vous projette hors de vous-même.

Il s’était donc abusé. Ce qu’il avait pris pour une obsession, cette représentation morbide, malsaine, de la fin prochaine et subite d’un cardiaque n’était au fond qu’un juste pressentiment. Ce dernier cauchemar n’était pas forcément le résultat d’une digestion laborieuse, pas plus que le premier. Dans l’un et l’autre cas il avait entrevu la mort d’une personne. Mais il avait sottement négligé l’avertissement du destin à propos du vieil instituteur ; au sujet de Françoise Marande, c’était autre chose : il n’aurait pu faire quoi que ce fût pour elle, le rêve étant trop vague, la prémonition trop mystérieuse.

C’était de la mort d’Antoine Causse qu’il se sentait responsable, comme on le serait de n’importe quel accident qu’on aurait pu prévenir. Si seulement il était allé trouver le vieil homme à Saint-Eustache, et qu’il l’eût engagé sérieusement à plus de prudence, de quel poids sa conscience ne serait-elle pas en ce moment libérée ! Au moins au fait-il pu se rendre alors le témoignage d’avoir fait quelque chose. Hélas ! il n’avait rien fait. À ce problème de responsabilité morale, dont les données rigoureuses, irréversibles, fatales comme le dernier acte d’une tragédie, ne lui présentaient aucune issue, s’ajoutait maintenant une sinistre découverte, Bernard Lesur devait en effet reconnaître l’évidence : il était doué de seconde vue à son corps défendant ! La fin brutale du maître d’école, confirmant le caractère prémonitoire des songes, révélait à cet esthète doublé d’un homme d’affaires qu’il était Voyant, qu’il jouissait, si l’on peut dire, d’un pouvoir exceptionnel réservé de fait à peu d’individus : le don de voir l’avenir.

Mais quel avenir, grands dieux ! Car sa voyance semblait se limiter à prévoir le sort tragique de certaines personnes de son entourage ; c’était évidemment par ce côté que sa découverte était sinistre. Il ne se connaissait aucune autre forme d’intuition. S’il avait été moins troublé par les événements, s’il avait mieux cherché, peut-être se serait-il découvert aussi la faculté de prévoir mieux que d’autres l’enchaînement des causes. N’avait-il pas fait preuve d’un flair étonnant dans l’histoire du cambriolage de l’entrepôt ? Au vrai, dans les cas de ce genre, il préférait attribuer la justesse de ses conclusions à la force du raisonnement.

La raison, la logique et le bon sens avaient toujours été les guides de sa conduite, et le sens de la mesure, le principe de ses actes.

De toute manière, les perspectives n’avaient pour lui rien de réjouissant. S’il fallait que dans les semaines suivantes il rêvât de sa mère, par exemple, en la voyant menacée de mort, que ferait-il ? N’y aurait-il pas de quoi devenir fou ? S'il fallait qu'il vît en songe la fin imminente de Robert Harpin, d'Henri Mirondet ou d'une autre personne de sa connaissance, que ferait-il ? Il les avertirait ? Sans doute les préviendrait-il d'une façon ou d'une autre ; là encore, son initiative empêcherait-elle le sort de frapper ses victimes ? Rien, absolument rien ne lui garantissait que son imagination ne lui réserverait pas d'autres visions atroces. Est-on le maître de ce qui se passe dans son propre cerveau ? Etait-il maître, en ce moment, de chasser la migraine qui lui comprimait la tête comme s'il avait eu tout autour un cercle de fer trop juste ?

Il acheta des cachets d'aspirine et des somnifères dans une pharmacie de la rue Rachel. Ensuite il tenta de se calmer en se reposant sur un banc du parc Lafontaine. Le parc était désert quand il décida d'aller se coucher. Il était deux heures du matin.

## III

AUTOUR d'une Catherine Dabrets coiffée à la garçonne, ravissante dans une robe courte qui mettait en valeur ses jambes de déesse, plusieurs jeunes gens s'étaient réunis pour bavarder avec celle qui par sa grâce et sa vive intelligence ne pouvait être que la reine de cette soirée, à la vérité de ce petit bal où le nombre des invités dépassait bien cinquante. On avait dégagé le salon de manière à permettre à dix couples au moins d'y danser à l'aise. Toutes les fenêtres et toutes les portes étant ouvertes, les passants entendaient la musique qui se déversait à flots dans la rue : ils s'arrêtaient sur le trottoir, les yeux fixés sur les fenêtres de l'appartement, derrière lesquelles des têtes d'hommes et de femmes bougeaient comme des ombres chinoises sur une toile de fond puissamment éclairée.

Après trois *fox-trot* qui mirent en train la jeunesse, un couple formé d'un professeur de danse et d'une comédienne, amis intimes de Catherine, exécuta des figures endiablées qu'il termina par un *charleston,* aux applaudissements de tous. Les musiciens posèrent alors leurs instruments pour aller se rafraîchir. À ce moment, Bernard Lesur fit son entrée au salon.

Il avait l'air extrêmement las ; semblant avoir perdu de son hâle naturel, il était plutôt pâle, et ses traits tendus par la fatigue donnaient à son regard, par contraste, un éclat saisissant. Il salua de la main un antiquaire et un marchand de tableaux qu'il connaissait de vue, puis il se dirigea vers le groupe entourant Catherine. Elle l'avait aperçu dès son arrivée ; et, rompant le cercle de ses admirateurs, elle alla tout de suite à sa rencontre.

Il présenta ses hommages à la jeune femme, qui se montra surprise de ne l'avoir pas vu plus tôt à la fête.

— Nous commencions à désespérer, lui dit-elle, avec un sourire dont la lumière fascinante était de toute évidence le secret de l'attachement passionné que Mirondet éprouvait pour elle, puisqu'aucun homme, songeait Lesur qui la dévorait des yeux, ne pouvait rester longtemps insensible à tant de charme.

— J'aurais voulu, mademoiselle, être le premier à avoir l'honneur de danser avec vous ce soir, fit-il avec un sérieux un peu gênant dans les circonstances ; mais, voyez-vous...

— Le travail vous a retenu ?

— Le travail serait une bien piètre excuse. Non, ce qui m'a retenu, ce sont de petits ennuis. Bref, vous apprécierez, j'en suis certain, que je vous en épargne les détails.

— Eh bien, nous danserons tout à l'heure ? En attendant, permettez-moi de vous offrir une flûte de champagne. Venez, c'est par là.

— Non, merci, n'insistez pas. Je ne puis rien avaler ce soir.

— Vous êtes souffrant ?

Elle le regardait ahurie. C'était un ahurissement d'emprunt, dans lequel il crut lire ce reproche moqueur : quand on est dans l'état où vous êtes, l'hôpital vaut mieux que le bal.

En guise de réponse, il s'efforça de sourire ; jetant ensuite les yeux autour de lui :

— Je ne vois pas Henri, dit-il.

— Il est sûrement là-haut. Vous le retrouverez avec monsieur Bonneville, le capitaine Testu et d'autres. Ils font un bridge. Bien entendu, Henri n'a pas le temps de jouer, ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser vivement à la partie.

— Toutes mes excuses, mademoiselle.

— Ce n'est rien. Allez, ne faites pas attendre Henri plus longtemps.

Il fut une dernière fois ébloui par la lumière de ce visage si divinement féminin.

Pendant que Catherine retournait auprès de ses amis, Bernard montait retrouver les siens, réunis autour d'une table dans une pièce minuscule où l'on aurait pu couper au couteau la fumée des cigares et des cigarettes.

Henri l'accueillit avec joie, sans pouvoir toutefois lui cacher son étonnement à l'aspect de sa mine étrange, de cette physionomie complètement atonique.

— Tu ne m'as pas l'air d'être dans ton assiette, je me trompe ?

— J'ai de petits ennuis, en effet. Est-ce le foie qui ne va plus, ou la vésicule biliaire ? Je t'avoue que je n'en sais rien.

Bernard serra les mains qu'on lui tendait machinalement à droite et à gauche, et il sortit de la pièce suivi d'Henri. Ni le capitaine Testu, ni Bonneville, absorbés qu'ils étaient par le jeu, n'avaient remarqué le visage défait de leur camarade.

— Viens, lui dit Henri, que je te présente un garçon charmant. L'orfèvrerie n'a plus de secret pour lui. C'est Pierre Dabrets, mais peut-être le connais-tu déjà ?

— Non. C'est le frère de Catherine ?

— Son cousin.

— Sais-tu, mon vieux, je serais heureux de faire sa connaissance, mais je ne suis venu que pour te demander si nous ne pourrions pas nous voir demain, toi et moi.

Mirondet fut moins surpris de la demande elle-même que du ton de gravité sur lequel elle avait été formulée.

— Mais, mon cher, fit-il, on peut se voir tout de suite dans mon bureau. Personne ne nous entendra, je t'assure.

Prenant Henri par le bras, Bernard l'emmena dans le coin le plus sombre de l'étage.

— Écoute, lui dit-il, la chose qui m’amène est trop importante pour qu’on en discute au milieu d’une fête. Je n’ai d’ailleurs pas le droit de t’accaparer.

— Il s’agit d’une question d’argent ?

— Non. Pas plus que d’une question professionnelle. J’ai tout simplement besoin de conseils.

Henri se mit à rire comme si Bernard eût plaisanté.

— Quels conseils pourrais-je te donner ?

— Il me faut ton avis. Je me trouve dans une situation à tout le moins embarrassante, dont je ne peux pas me dépêtrer tout seul.

Un peu contrarié par le mystère dont Bernard enveloppait ses propos, Henri lui dit avec une pointe d’ennui dans la voix :

— Demain je ne suis pas libre. Après-demain non plus. J’ai des clients à voir aux Trois-Rivières. Mercredi, ça te conviendrait ?

— Entendu pour mercredi soir, chez moi.

— Voyons, Bernard, je t’attendrai ici. Pourquoi irais-je chez toi ?

— Sois gentil, viens chez moi, j’y tiens.

— Bon, très bien, puisque tu insistes.

— Et seul !

— Oh ! j’avais compris, tu sais !

Sur ce mot exprimant un commencement d’irritation qui ne pouvait échapper à sa perspicacité, Bernard quitta son ami, qui le suivit du regard jusqu’à ce qu’il eût disparu.

« Il n'est vraiment pas dans son assiette ; de quoi souffre-t-il ? se demandait Mirondet en regagnant l'endroit où l'on jouait au bridge ; il n'est pourtant pas ivre. Que va-t-il me raconter mercredi ? Je parierais qu'il y a une femme là-dessous. »

Le délabrement physique du voyant s'expliquait surtout par l'insomnie. Excepté la nuit où, rentré très tard, après deux heures du matin, il s'était bourré de somnifères, il n'avait pas dormi trois heures d'affilée depuis la mort d'Antoine Causse. Il continuait néanmoins à faire chaque jour des dépenses considérables d'énergie dans l'exercice de son métier. Il préférait l'atmosphère du bureau et de la rue Saint-Paul à celle de son appartement. C'était à contrecœur qu'il retournait le soir rue Saint-Hubert, après avoir dîné sans appétit : Que de fois il tenta, par la contemplation des gravures réunies dans ses albums de luxe, d'oublier le défunt dont l'image tragique, sans cesse présente à son esprit, le tourmentait cruellement ! En plus de soutenir presque jour et nuit cette sorte de siège, il devait combattre la peur que l'éventualité de cauchemars plus affreux inspirait à son âme inquiète. Ainsi, lorsque brisé par la fatigue il se résignait au milieu de la nuit à s'étendre sur son lit, ou sur le divan du salon, il réglait la sonnerie du réveille-matin de manière qu'elle le tirât toujours très tôt de son sommeil, car il tremblait de le prolonger après l'aurore. La plupart des mauvais rêves, croyait-il naïvement, se produisaient juste avant le lever du soleil. Quand il avait dormi deux heures de suite sans rêver, il s'estimait heureux.

Or cette tension psychique, entretenue par une terreur secrète, était précisément de nature à stimuler certaines fonctions cérébrales, capables d'entraîner l'imagination et d'y faire naître de nouvelles scènes horribles. De fait, il en vit encore de pénibles en dormant, bien qu'aucune ne comportât le moindre indice sur le destin des gens de sa connaissance. Quelquefois encore, se prenant à songer aux moments les plus doux de sa vie conjugale, il s'arrêtait devant une photo d'Anne-Marie : mais alors l'amertume succédait rapidement à l'évocation mélancolique d'un passé déjà si lointain : une douleur poignante secouait le veuf, qui pleurait sa femme comme il l'avait pleurée le jour de sa mort. Elle seule, croyait-il, aurait pu comprendre l'expérience qu'il vivait depuis l'instant où, devant la porte close du vieux ménage, il avait entendu ces mots : « Monsieur Causse a été enterré il y a deux jours. »

Oui, seule Anne-Marie aurait pu le comprendre, le consoler, le guérir !

Le guérir, parce qu'il était réellement malade.

Il restait en effet lucide, assez pour se rendre compte d'une chose : abstraction faite de la voyance qui lui donnait le pouvoir de lire l'avenir non dans les lignes de la main, ni dans les cartes, mais à travers des visions produites par son cerveau, ses réactions n'en avaient pas moins, à l'égard des phénomènes propres à la seconde vue, quelque chose de manifestement maladif, de radicalement morbide. Il ne se le cachait pas : son attitude sous ce rapport était malsaine, et elle l'était par suite de la trop grande importance qu'il attribuait à ses prémonitions. Il savait fort bien que ces avertissements, vu leur caractère fortement subjectif, ne pouvaient faire l'objet d'une science exacte et que partant ils échappaient en majeure partie à l'analyse rationnelle. On peut toujours interpréter ses rêves ou ceux d'autrui ; dans ce domaine aux limites imprécises, une interprétation en vaut toutefois une autre, et la logique en est habituellement pour ses frais. En matière de cauchemars, qu'ils soient prémonitoires ou non, l'on assiste, bien malgré soi d'ailleurs, à des effets qui ne trahissent que rarement leurs causes. Effets visibles sans causes apparentes, les songes ne sont-ils pas comme les sécrétions de l'imagination, qui fonctionne dans le sommeil à la manière d'un organe ou d'une glande ?

Comment, dès lors, insérer la notion de responsabilité dans une série de phénomènes qui n'ont rien de commun avec des actes procédant d'une volonté libre ? Comment la faire entrer dans une suite plus ou moins cohérente de réactions involontaires ? Et involontaires à double titre, puisque, d'abord, ainsi qu'on vient de le voir, il est légitime de considérer ces effets comme des produits biologiques ou chimiques, à l'égal des sécrétions de l'estomac ou du foie ; en second lieu, parce que nous en ignorons les raisons profondes et que notre ignorance des causes nous prive *ipso facto* de tout pouvoir sur elles.

Ces considérations, Bernard Lesur y revenait dix fois par jour. Mais il avait beau vouloir s'en remettre uniquement au bon sens, il ne parvenait pas à résoudre le problème moral résultant à ses yeux de la brusque disparition de l'instituteur. Car s'il n'ignorait pas que nul n'est responsable de ses rêves, il se savait en revanche, comme tout être normal, responsable de ses actes. Une conscience moins timorée que la sienne en serait venue certainement à des conclusions identiques.

Or, dans le cas qui l'occupait, s'il ne pouvait être coupable d'avoir prévu la fin d'un homme qu'il estimait, il l'était sûrement de négligence ou d'omission pour n'avoir pas tiré parti de sa prescience. Il n'avait rien entrepris, sauf quelques démarches velléitaires, en vue d'éloigner du pauvre homme un danger que lui, son ancien élève, était seul à connaître. En eût-il ressenti du remords, que le problème s'en fût trouvé simplifié. Ce qu'il ressentait toutefois était à peu près sans rapport avec cette douleur vive, châtiment d'une conscience qui délibérément a mal agi.

S'il avait assassiné quelqu'un, le remords véritable aurait suivi le crime, conduit son auteur à s'en accuser au confessionnal et du même coup atténué son angoisse, car il était croyant et pratiquant. Tout, dans ces conditions, eût certes été plus simple. Bernard Lesur avait cependant un sens trop aigu des nuances pour assimiler sa conduite à quelque crime ; aussi refusait-il d'en débattre avec un prêtre, qui d'ailleurs aurait peut-être pris ce voyant pour un fou.

Au reste, ce qui le préoccupait vraiment, c'était moins le passé que l'avenir. Que devrait-il faire désormais dans des situations analogues aux cas Marande et Causse, et qui risquaient de se présenter pendant le reste de sa vie, puisqu'il se savait investi d'un pouvoir surnaturel ? Ne se sentant pas de taille à résoudre seul ces immenses difficultés, il avait souvent regretté que sa femme ne fût pas auprès de lui dans cette épreuve. Et c'est pourquoi, las d'un combat où s'épuisaient ses forces, il avait résolu, – non sans de longues délibérations intérieures et malgré le serment qu'il avait fait de n'en parler jamais, – de confier son secret à son meilleur ami.

Mirondet était en effet la seule personne à qui Lesur eût pu découvrir toute sa pensée, révéler son actuel état d'âme, en dépit de ses soupçons sur la bonne foi du courtier dans l'affaire des diamants. Bernard avait du reste presque oublié l'histoire louche dont Henri s'était si bien sorti grâce au talent de son avocat. Il avait trop de soucis personnels pour se pencher longuement sur la situation des autres. Son unique consolation, depuis le soir fatal où madame Argote l'avait informé du décès de l'instituteur, avait été de constater une hausse continuelle de la valeur de ses actions et d'encaisser le revenu de ses placements.

Et ce fut naturellement par ce biais – l’état de la bourse et des finances en général – que s’engagea le dialogue entre les deux amis, chez Bernard, quelques jours après le bal où celui-ci n’avait fait qu’une brève apparition.

— Je m’évertue à te le répéter, disait Mirondet, la prospérité présente contient en germe une catastrophe. Après toutes ces années de vaches grasses, il faut s’attendre à connaître le temps des vaches maigres. La production excessive de céréales fait peser sur toute l’économie une menace d’autant plus grave que la prochaine récolte ne sera pas moins bonne que les précédentes. Cette surabondance de biens ne peut avoir en définitive qu’un effet funeste sur les prix, qui dégringoleront partout. Le crédit se restreindra singulièrement, et au lieu de s’avilir le numéraire se raréfiera si bien que dans quelque temps un homme possédant dix mille dollars en espèces sera considéré comme un richard. Je ne te cache pas qu’en ce qui me concerne je commence à liquider l’an prochain.

— Pourtant, tous les indices sont favorables.

— Comment ne le seraient-ils pas quand tout va bien ? Mais il faut apprendre à voir bien au-delà du présent. Il faut prévoir. Pour des gens comme toi et moi, la clairvoyance vaut mieux qu’une police d’assurances de cinquante mille dollars.

Au mot de clairvoyance, le regard de Lesur flamba, pendant qu’un nuage obscurcissait son front. Il quitta brusquement son fauteuil pour se rapprocher de Mirondet, assis sur le divan près de la grande fenêtre aux rideaux bleu pâle.

— C’est justement pour te parler de clairvoyance, que je t’ai demandé de venir ce soir chez moi et pas ailleurs, lui dit-il en le fixant, debout au centre du salon, les bras croisés et les narines frémissantes.

Surpris de cette mise en scène, le courtier tiqua légèrement à l'idée que son ami se disposait peut-être à lui faire un discours. Il pensa : « J'espère qu'il n'aura pas attrapé la manie du frère prêcheur. Enfin, passe pour le discours, mais je ne supporterais pas une leçon de morale. »

Après un moment pendant lequel sa physionomie s'était rembrunie davantage, Bernard reprit :

— Si je tenais tant à te voir ici même, c'est d'abord parce que je voulais être certain que personne ne nous dérangerait, et aussi parce que les choses que j'ai à te dire, Henri, doivent rester entre nous. La divulgation de ce secret aurait pour moi des conséquences dont tu ne peux pas te représenter la gravité.

— Voyons, mon vieux, pourquoi toutes ces façons ? N'ai-je pas toujours observé entre nous la discrétion la plus stricte ? J'ai l'âme d'un banquier, tout comme toi, et autant de circonspection qu'un coffret de sûreté. Allons, tu voulais me parler de prévoyance, de clairvoyance ?

— Voici en effet, mon cher Henri, ce que je désirais te demander depuis un certain temps. Que dirais-tu si je t'annonçais que tu vas mourir dans quelques jours ou dans quelques semaines ?

Lesur semblait si loin de vouloir plaisanter que l'autre pâlit.

— Qu'est-ce qui te prend, Bernard, es-tu en train de devenir fou ?

— Ne nous énervons pas, je ne prévois rien d'ennuyeux pour toi. Cependant, j'ai prévu jusqu'ici la mort de deux personnes, et elles sont mortes. Mirondet eut un ricanement où perçait un malaise qui se manifesta par le raidissement de tout son corps.

— La première personne est morte trois jours après que j'en ai eu le pressentiment, très vague, je le reconnais, et tu t'en souviens probablement, il s'agit de Françoise Marande.

— Oui, je me souviens que tu avais rêvé d'elle.

Loin d'avoir envie de rire, le courtier, dont toute l'attention se concentrait sur les propos de son camarade, souhaitait et redoutait à la fois d'en connaître la suite.

— L'autre personne maintenant... C'était un vieil ami de ma famille et j'ai dû te parler de lui quelquefois. Antoine Causse est mort d'une crise cardiaque le 20 juillet.

Or le 13 ou le 14 juin, j'avais eu non pas le vague pressentiment, mais la vision nette de sa fin.

Lesur reprit son siège et se mit à raconter ses expériences, après avoir prié son interlocuteur de ne pas lui couper la parole. Il lui rapporta tout ce qu'il savait du père Causse, lui fit part de son affection pour le vieux maître qu'il avait connu chez les sœurs de la Providence, lui définit tous les aspects du drame intérieur où le plongeait le pouvoir surnaturel dont il se croyait investi.

Il termina son récit par cette observation :

— Comme tu vois, la connaissance de l'avenir n'est pas souhaitable dans tous les cas.

Henri, peu sensible aux manifestations équivoques de la nature, croyant encore en Dieu mais guère au diable, se montra néanmoins compréhensif.

— Bien entendu, fit-il au bout d'une réflexion assez longue, je n'aimerais pas du tout avoir de ces intuitions qui vous annoncent je ne sais quelles tragédies. Je crois aux prévisions qui reposent sur des calculs ; quant aux visions prémonitoires, je l'avoue que je n'y croyais pas jusqu'à présent. S'il m'arrivait d'en avoir qui soient, comme les tiennes, confirmées par les faits, je serais sans doute au début aussi embarrassé, sinon aussi effrayé que toi, mais je pense que finalement je n'y attacherais pas la même importance. Parce que, vois-tu, mon vieux Bernard, il n'est pas du tout sûr que les gens tiennent à ce point à savoir que leurs jours sont comptés. As-tu songé à ça ? Enfin, pour répondre à la question que tu me posais tout à l'heure, je te dirai franchement que je préfère ignorer mon sort. Si tu prévoyais un jour qu'il doit m'arriver quelque chose, j'aimerais mieux ne pas le savoir. Ce qu'on ne sait pas ne fait pas mal.

Bernard ne disait mot. Les paroles d'Henri semblaient l'avoir un peu réconforté.

— Si j'étais à ta place, conclut Mirondet en se levant pour se diriger vers la porte, je verrais le docteur Clément.

— Je ne veux consulter ni les prêtres ni les médecins. Ils refuseraient de me prendre au sérieux, quoique pour des raisons bien différentes. Les prêtres croient que Dieu seul connaît l'avenir, et en un sens ils n'ont pas tort. Les médecins sont en général des esprits positifs qui se moquent bien des rêves, quelle qu'en soit la nature.

— Je ne te conseille pas de voir le premier venu. Liguori Clément est pour toi plus qu'un médecin. C'est un ami, en plus d'être un homme d'une grande expérience et d'une sagesse peu commune. Je ne vais pas te faire l'éloge d'un savant tel que lui, tu le connais depuis ton enfance.

Apaisé par les propos du courtier et surtout par le fait d'avoir livré son secret, le plus lourd de sa vie, à cet ami raisonnable et sympathique, Bernard le raccompagna rue Cherrier. Cette courte promenade dans la première nuit fraîche de la saison ajouta la détente physique au bien-être moral qu'il avait éprouvé pendant l'entretien. Et, de retour chez lui, contrairement à l'habitude qu'il avait prise de résister au sommeil, il y céda presque tout de suite.

Il dormait encore à l'arrivée de la bonne, et ce fut l'odeur du café qui le réveilla.

Au début de l'automne, son activité professionnelle, ponctuée de voyages à New York et à Toronto ; la grande prospérité de la maison de commerce, succès attribuable, en l'occurrence, aux achats fort judicieux qu'il avait faits ; sa résolution, en outre, de s'associer à Robert Harpin à partir de mars, réponse qu'il communiqua à l'intéressé bien avant la date convenue ; tout cela, l'éloignant de préoccupations plus personnelles, le détournant de son moi, lui permit de lutter plus efficacement contre ses angoisses, dont l'ombre reculait peu à peu, s'estompait d'une semaine à l'autre. Le récital de Lily Pons, auquel il assista presque religieusement en compagnie de plusieurs amis mélomanes, contribua pour beaucoup à le réconcilier avec la vie, en tout cas à lui rendre cette égalité d'humeur qu'appréciait son entourage. Toujours vigilant néanmoins, conscient du don redoutable qu'il partageait avec les voyants ses semblables, il ne pouvait évidemment renoncer à la solution des problèmes moraux qui l'avaient tourmenté pendant et après ses vacances. Il demeurait fidèle au principe selon lequel la raison doit répondre de manière satisfaisante aux questions que la réalité lui pose.

Son cerveau ne cesserait pas de fonctionner par crainte de l'avenir, son esprit n'allait pas démissionner devant des difficultés nouvelles, uniquement parce qu'elles étaient nouvelles. Bernard Lesur se proposait simplement de les examiner plus tard, quand il disposerait d'un peu plus de temps, et autant que possible à tête reposée. Il se félicitait pour l'instant de la tournure des choses, car il dormait mieux, s'alimentait mieux et reprenait les kilos qu'il avait perdus pendant sa crise morale.

Octobre et novembre passèrent en coup de vent.

Il ne voyait pas fuir les jours tant il était occupé. Cet homme encore jeune n'était rien moins que romantique et n'atteindrait jamais l'âge où l'on déplore la fuite du temps, même s'il vivait un siècle. Pour lui les journées comprenaient vingt-quatre heures égales entre elles, les heures soixante minutes chacune et chaque minute soixante secondes. L'important était d'organiser son travail avec méthode et de l'exécuter conformément au programme établi.

Il abattit encore beaucoup de besogne en décembre.

Hervé Larivière fit au cours du mois un de ses derniers actes administratifs en le nommant adjoint au directeur ; ce titre équivalait à l'annonce officielle de son association avec Harpin, futur grand patron. En somme, tout allait bien pour Bernard Lesur, qui fut remplacé par Edgar Bonneville à la direction des achats.

Tout allait bien mais une nuit de la mi-décembre il fit un rêve. Son imagination lui représenta sa mère en train d'écrire une lettre. À qui Georgine Kootenay la destinait-elle ? À nul autre que son fils. Elle lui disait en deux pages qu'elle passerait les fêtes de Noël et du nouvel An à Los Angeles, chez des amis de Gilbert ; elle irait ensuite en basse Californie et rentrerait à San Francisco vers la fin de février. Elle rappelait à Bernard sa promesse de venir les voir en juin ou juillet, elle et son mari. Pour conclure, elle formait pour son fils des vœux de bonheur à l'occasion de la nouvelle année et lui transmettait ceux de son beau-père.

Rêve anodin. La matière en était on ne peut plus banale. À peine Bernard se souvint-il à son réveil de cette scène familière.

Le surlendemain il reçut de sa mère une lettre dont les termes étaient à peu de chose près ceux de la missive sortie de son imagination : Georgine irait effectivement à Los Angeles, à la suite de quoi Gilbert devait l'emmener au Mexique ; ils retourneraient à San Francisco le 2 février.

Bernard n'avait cette fois aucune raison de s'inquiéter du caractère prémonitoire de son rêve. Dans sa vie psychique, ce fait nouveau n'en déclencha pas moins le puissant mécanisme de ses terreurs, bien que la machine tournât au ralenti. Si cette lettre banale n'avait décidément rien de redoutable pour sa mère, ni pour personne, il y vit quand même une alerte. Aussi s'empressa-t-il de prendre rendez-vous avec le docteur Clément.

Du second étage d'un immeuble de pierre où, d'après les panonceaux accrochés de part et d'autre de la porte massive à deux battants, on comptait un bureau d'architecte et trois études d'officier ministériel, le cabinet de Liguori Clément dominait la rue Sherbrooke depuis la Bibliothèque municipale jusqu'à la rue Saint-André. La vaste pièce, abondamment éclairée pendant la plus grande partie du jour par suite de sa situation, n’en avait pas moins par son atmosphère rigoureuse cette austérité propre au milieu scientifique qu’elle constituait pour l’ancien médecin de famille des Lesur, éminent spécialiste dont la clientèle se distinguait tant par le nombre que parla position sociale. Trois de ses murs blancs étaient nus ; sur le quatrième on ne voyait que le texte du serment d’Hippocrate, en caractères gothiques sur parchemin encadré de bois. Un divan de cuir noir disposé contre la fenêtre, un secrétaire et un fauteuil flanqués de bibliothèques vers le fond, un pèse-bébés et quelques appareils spéciaux formaient l’ameublement de ce cabinet imprégné d’une odeur d’alcool camphré.

Chauve et plutôt replet, le docteur Clément portait toutefois ses soixante-deux ans avec allégresse. S’il avait le teint bistré des bilieux, son humeur joyeuse, pimentée de traits d’esprit, démentait promptement le masque rigide qu’il montrait au premier abord ou lorsqu’il lui arrivait de ne pas sourire. À travers les poils argentés de sa moustache, qui cachait toute la lèvre supérieure, éclatait la blancheur d’une denture forte et presque parfaite, signe d’une rare vitalité chez les sexagénaires. Une petite touffe encore sombre croissait en demi-cercle à l’ombre d’une fossette accentuée par les effets de l’’embonpoint ; ces deux détails rapprochés, qui n’étaient pas les moins pittoresques du personnage, apparaissaient comme un point-virgule sur son menton grassouillet.

Après avoir écouté Bernard patiemment, il lui déclara qu’il n’était pas plus en son pouvoir, comme médecin, de l’empêcher de faire des cauchemars, que de changer la couleur de ses yeux. Il ajouta :

— Pour ce qui est de la relation entre ton rêve au sujet d’une lettre de ta mère et le fait de l’avoir reçue effectivement deux jours après, je ne vois là que de la télépathie. Mais je te préviens que je ne considère pas l'étude de ce phénomène comme scientifique. Peut-être le deviendra-t-elle un jour. Je ne puis d'ailleurs te parler bien longuement de télépathie, de voyance et autres curiosités, pour la simple raison qu'elles ne sont pas de mon ressort.

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone. Il décrocha, prononça deux ou trois mots, écrivit quelque chose sur un bloc et raccrocha.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas de ce que je vais te dire à présent, reprit-il alors. Je te connais depuis longtemps, mon petit Bernard, je ne t'ai pas élevé mais c'est tout comme, et cela m'autorise, je pense, à te dire des choses que je ne dirais pas à un client ordinaire.

Lesur fit un geste qui signifiait : poursuivez.

— Eh bien, mon petit vieux, retiens bien ceci : la médecine a certainement mieux à faire de nos jours que d'interpréter les rêves, déclara Liguori Clément sur un ton auquel se mêlait un soupçon d'ironie. En qualité de praticien, l'indice de mortalité infantile me préoccupe infiniment plus, figure-toi, que les visions des prophètes ou même des saints à stigmates aux yeux de qui la fin du monde est pour la semaine prochaine.

Le jeune homme avait ri du calembour, ce qui flatta le docteur, d'autant plus sensible à cette sorte d'intérêt qu'il ne rencontrait pas tous les jours quelqu'un pour goûter la subtilité de ses jeux de mots.

— Je ne doute pas, docteur, du sérieux de la science médicale, mais j'ai l'impression que nous nous éloignons un peu de notre sujet. Je voudrais savoir ce que vous pensez des cas précis que je vous ai exposés, et ce qu'il faudrait faire pour éliminer mes appréhensions si jamais elles revenaient. Vous n'êtes pas, je le sais, un spécialiste de ces questions, cependant votre expérience, votre connaissance du cœur humain...

— Ta, ta, ta, mettons les choses au point, je n'ai rien d'un directeur de conscience. Je veux bien néanmoins, par estime pour toi, te dire ce que je pense des prémonitions en général et de tes rêves en particulier. Les prémonitions que l'on croit avoir eues en dormant ne sont à mon avis que l'illustration par images plus ou moins cohérentes, de déductions parfaitement normales que l'on a déjà faites, ou que l'on pourrait faire à l'état de veille. L'exemple de ce pauvre Causse est l'un des plus probants que je connaisse. En voici un autre qui te permettra de saisir toute ma pensée. Supposons qu'un de tes amis soit très imprudent en voiture. Il conduit très mal. Tu en déduiras qu'il peut avoir un accident mortel. Et tu lui auras conseillé bien des fois la prudence. Ton attitude n'est-elle pas normale ? N'est-elle pas logique ? Bon. Il arrive qu'une nuit tu rêves qu'il perd la vie dans un accident. Bien sûr, cet « avertissement » va te secouer. Or si ton ami n'a pas d'accident pendant les semaines et les mois qui suivront ton rêve, eh bien, tu finiras par l'oublier, ce rêve. Mais s'il se tue sur la route deux ou trois semaines après que tu l'auras « prévu », tu te diras tout effrayé : « Mon Dieu ! je savais qu'il mourrait ainsi, j'aurais dû l'avertir ! » D'après cet exemple, qui est du même ordre que celui d'Antoine Causse, ne te semble-t-il pas évident, mon petit Bernard, que ce que tu appelles rêve prémonitoire n'est que la matérialisation, la représentation dramatique de conclusions parfaitement logiques ? Le processus en est du reste moins complexe qu'on ne le pense. Vois-tu, la mémoire retient ces conclusions purement logiques, et durant le sommeil elle les livre à l'imagination, qui en fait un drame. Pourquoi un drame ? Eh bien, parce que l'imagination, à défaut de pouvoir influencer le raisonnement, ou d'en subir l'influence pendant le sommeil, car alors il est absent, joue à fond sur la sensibilité. Et voilà comment les gens font certains rêves qu'ils prennent pour des avertissements.

Séduit par cette explication, entièrement satisfaisante pour son esprit enclin à n'admettre que des choses fondées sur la raison ou les faits, Bernard laissa tomber les objections qu'il aurait pu faire, s'abstint de critiquer une théorie purement philosophique, qui ne rendait compte des phénomènes que d'une manière générale. Il remercia le docteur Clément de son accueil, loua sa patience et lui promit de ne plus venir l'importuner de ses sornettes.

Jamais il ne s'était senti plus heureux en sortant du cabinet d'un médecin. Il éprouvait en outre pour Henri Mirondet, qui l'avait engagé fortement à voir le docteur, un vif sentiment de reconnaissance qu'il exprima d'une manière exceptionnelle en emmenant le courtier dîner au Ritz. Il retrouva vite sa tranquillité d'esprit avec la fin de ses scrupules, de ses appréhensions et de ses hantises. Ses seules préoccupations seraient désormais d'ordre professionnel.

L'année 1928 fut peut-être la plus active de sa carrière. D'accord avec Robert Harpin, dont il était l'associé depuis le début d'avril, il appliqua de nouvelles méthodes, à la fois plus simples et plus efficaces, au commerce des meubles anciens, si bien que l'entreprise connut un regain de vigueur et par suite une prospérité qu'expliquait également, il faut le reconnaître, la conjoncture d'alors, particulièrement favorable à l'industrie, au commerce et aux finances.

En juillet, Bernard passa trois semaines auprès de sa mère et de son beau-père, dans une villa sur la côte du Pacifique. Il fit à San Francisco la connaissance d'une jeune fille dont la mère dirigeait une galerie d'art. Après les vacances, ils échangèrent des lettres, pour la plus grande joie de Georgine Kootenay qui vit dans cette correspondance le signe d'un tel changement de la part de son fils, qu'elle se plut à lui prêter des intentions matrimoniales. Mais la jeune fille cessa d'écrire à Bernard quelques semaines avant ses fiançailles avec un acteur. La maladie éloigna Lesur du bureau pendant les premiers mois de 1929. Lorsqu'il y retourna, le printemps commençait, des travaux de tous genres l'attendaient rue Saint-Paul ; il avait tant à faire qu'il dut renoncer à prendre des vacances au cours de l'été.

En septembre, Mirondet lui conseilla de liquider toutes ses valeurs.

— Fais comme moi, mon vieux, tu ne t'en repentiras pas.

— J'en liquiderai sûrement un certain nombre. À moi aussi les mouvements de la bourse donnent parfois de l'inquiétude.

Leur conversation à ce sujet avait eu lieu dans un cabaret de l'ouest de la ville. Catherine Dabrets devait les y rejoindre. Elle ne vint pas. Comme Bernard s'en étonnait, Henri finit par avouer que les choses n'allaient plus très bien entre elle et lui. La jeune modiste se donnait à présent des airs de garçonne, affectait des allures dont l'indépendance irritait son amant. Ils avaient failli rompre tout à fait la dernière fois qu'elle avait refusé de l'épouser ; c'était en fait la troisième fois qu'il l'en pressait, et il croyait avoir partie gagnée.

Bernard et Henri furent plus d'un mois sans se revoir ; puis ils se donnèrent rendez-vous au même cabaret, mais très tard, un soir de la fin d'octobre, après un match de lutte auquel Mirondet voulait assister à tout prix.

À son arrivée dans la salle mal éclairée, Bernard avait vraiment la mine d'un directeur associé dont l'esprit est uniquement préoccupé d'un chiffre d'affaires qui s'arrondit trop lentement à son goût. Sans aller jusqu'à l'ivresse, il but plus que de coutume, beaucoup plus que sa sobriété naturelle n'aurait permis de le croire.

Il prit un dernier verre chez Henri qui, déjà gris lui-même, le reconduisit rue Saint-Hubert en chantant à tue-tête.

Bernard Lesur eut d'abord de la peine, après cette virée, à trouver le sommeil. Il s'endormit enfin, se réveilla tout à coup, crut avoir rêvé, mais incapable de se rappeler son rêve il se rendormit. On était à ce moment dans la nuit du 27 au 28 octobre, ainsi que l'atteste le récit de son dernier cauchemar, récit qui forme l'essentiel d'une lettre en date du 17 novembre, à l'adresse d'Henri Mirondet.

Après qu'il se fut rendormi, le dernier songe de Bernard Lesur commença non point dans un décor familier, mais dans une atmosphère toutefois assez sereine pour qu'il y prit un certain plaisir. Il était sur une piste d'envol, par un de ces matins splendides où l'azur est absolument pur. Un aviateur qui s'apprêtait à monter dans son appareil l'invite à l'accompagner. On survolerait Montréal et une certaine région des Laurentides avant de se poser sur un autre terrain. Bernard accepte volontiers l'invitation et se voit bientôt dans les airs, à la découverte de sensations nouvelles.

Quand on fut au-dessus des montagnes, il aperçut au milieu d'une vallée un lac de forme presque rectangulaire et dont la surface réfléchissait un objet encore flou, vaporeux. L'appareil se mit à plonger vers le lac, qui ressemblait de plus en plus à la glace dans laquelle Bernard se regardait le matin en faisant sa toilette. Pendant la chute, il crut que son cœur allait éclater dans sa poitrine oppressée par la crainte de la mort. Il ne pouvait détacher son regard du lac, qui tout en conservant sa forme en dépit de la perte vertigineuse d'altitude, continuait à réfléchir le même objet. Or celui-ci prit soudain une netteté singulière et terrifiante. Bernard vit en effet dans le miroir non pas cette fois le visage d'un autre, mais le sien propre déformé par l'effroi qu'il ressentait au moment où l'avion s'écrasa.

La sensation de suffoquer le jeta si violemment hors de son lit que, perdant l'équilibre, il tomba sur le parquet. Les genoux endoloris, il se releva péniblement, fit de la lumière, s'assit sur le bord du lit et réfléchit à ce songe que, malgré tous ses beaux raisonnements, il prit pour un arrêt de mort.

Quelques jours plus tard, obsédé par l'idée de sa fin inéluctablement prochaine, il écrivit à sa mère qu'il était malade et qu'il irait consulter un psychiatre à Boston. Il ne fit dans cette lettre nulle mention de l'effondrement des cours, bien qu'il eût perdu lui-même quelques milliers de dollars à la bourse. La catastrophe financière le laissait indifférent, à la surprise de Robert Harpin qui, personnellement ruiné, s'interrogeait sur l'avenir de son entreprise d'importation et de vente de meubles, dont les créances étaient très importantes à la fin d'octobre. Quand donc les débiteurs allaient-ils pouvoir honorer leurs obligations à l'égard de la maison Harpin, Lesur et Cie ? Cette question ne semblait pas troubler outre mesure l'associé de l'Irlandais, qui ne laissait pas de s'en étonner.

Dans la deuxième semaine de novembre, Lesur commença, sans motif apparent, à s'absenter du bureau. Sa conduite, son mutisme ainsi que la gravité de sa physionomie parurent fort étranges à Bonneville, qui signala ces bizarreries à Bob Harpin, trop préoccupé de sa situation financière personnelle pour les avoir remarquées. L'un et l'autre s'expliquèrent l'attitude de leur collègue par ses revers de fortune.

Le 14 novembre, Lesur informa son associé qu'il était souffrant, qu'il devait consulter un spécialiste du système nerveux et qu'on ne le reverrait pas avant deux semaines. Il parcourut le même jour les pharmacies en quête de bichlorure de mercure ; il en réunit ainsi quelques grammes et s'enferma chez lui. Dans l'après-midi du 17, il chargea la bonne de mettre à la poste sa lettre à Mirondet.

Le lendemain matin, quand Cécilia revint comme d'habitude faire le ménage de l'appartement, elle trouva Bernard Lesur, le corps déjà raide, dans le fauteuil Empire du cabinet de travail.

Le médecin légiste, au cours de la nuit précédente, avait constaté quatre suicides à Montréal ; dans chaque cas, la victime était un homme d'affaires ruiné par l'échec de ses spéculations.

Éplorée, inconsolable, Georgine Kootenay vint avec Gilbert assister aux obsèques de son fils unique, qui reçut la sépulture chrétienne grâce à l'intervention du docteur Clément.

Le vieux médecin de famille attesta que son client avait souffert d'aliénation le privant de liberté morale et par conséquent de toute responsabilité. Ce savant, qui ne manquait pas de psychologie, avait soupçonné chez Bernard, lors de sa visite, un commencement de dépression nerveuse. Cette présomption justifiait amplement à ses yeux le verdict qui permit la sépulture selon le rite catholique.

Mirondet, qui ne reçut la lettre de son ami qu'après son décès, fut le seul à connaître les vraies raisons de son suicide.

Bien des années après ces événements, à l'époque où les gens, las de la guerre et de ses conséquences, lisaient dans les journaux, en bâillant, les dépêches sur la question de Trieste ainsi que les reportages sur les camps de personnes déplacées, l'opinion publique canadienne se désintéressait de l'Europe et de ses drames pour s'éveiller aux problèmes nationaux, considérer de plus près la situation économique et politique d'un pays qui, comme fatigué de son passé pourtant bref, se tournait vers un avenir incertain comme le sont tous les avenirs ; le commerce et l'industrie dépendaient alors plus que jamais des initiatives américaines, et le chômage, oxydation des cellules du corps social, réapparaissait à Montréal et dans les autres grandes villes comme la fièvre récurrente. L'époque en question se situe plus précisément dix-huit ans après le suicide de Bernard Lesur.

Un soir de printemps, alors que la saison avait vraiment démarré, que les bourgeons allaient éclater au soleil du lendemain, deux détenus s'entretenaient à l'infirmerie du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, sous la surveillance discrète d'un garde qui faisait les cent pas dans le couloir. Ce fonctionnaire pouvait en effet, en toute tranquillité, songer à tout sauf à sa faction, et distraire complètement son esprit des deux prisonniers causant derrière la cloison de mica, car il était absolument certain qu'ils ne chercheraient pas à fuir. Il aurait pu s'absenter tout à fait, par exemple aller prendre un jus d'orange à la cantine tout en bavardant avec ses collègues, sans craindre la moindre tentative d'évasion de la part des deux hommes confiés à ses soins. Un seul, du reste, était en état de courir, mais il ne l'eût fait pour rien au monde, attendu qu'il venait de bénéficier d'une remise de peine et qu'il allait être élargi le surlendemain, après dix ans de détention. L'autre, étendu sur un lit de fer, ses mains blanches posées à plat sur la couverture de cretonne rouge, se mourait d'un cancer du foie.

Se sachant perdu, le malade s'était résigné stoïquement à la mort, et avec d'autant plus de philosophie qu'elle le libérerait véritablement en abrégeant son séjour à l'ombre de quatre ans au moins, car, contrairement à son ancien complice debout à son chevet, il n'aurait pu compter sur un élargissement prématuré, la sentence à son sujet comportant cette nuance : « quatorze ans fermes de réclusion criminelle ».

Ils étaient l'un et l'autre dans la cinquantaine.

Le teint jaune, les cheveux rares et tout blancs, le moribond avait l'air d'un vieillard, tandis que son ami, dont les traits exprimaient tantôt la joie de la liberté retrouvée, tantôt la tristesse inspirée par ce spectacle de la dégénérescence physique, semblait avoir à peine quitté le temps de la jeunesse. Sa figure ne trahissait la force de l'âge que par les deux plis qui, sous les joues, donnaient à la bouche un relief exceptionnel en accusant la lèvre supérieure.

Ces deux hommes savaient qu'après cet entretien ils seraient séparés à jamais. Le temps mis à leur disposition n'étant pas sans limite, ils évitaient l'un comme l'autre l'expression de regrets inutiles. Ils étaient d'autant plus conscients de l'importance des choses qu'ils avaient à se dire, que le malade, vu son état de faiblesse, devait employer les restes de son énergie à n'exprimer que l'essentiel de sa pensée.

— La nouvelle de ta libération m'a réjoui autant que toi, disait-il à son compagnon. Tu pars après demain ?

Nous partirons donc en même temps. Il se peut même que mon départ précède le tien de quelques heures... Ne nous attendrissons pas, je t'en prie ! Ainsi nous serons libérés tous les deux, mais nos destinées seront bien différentes. Tu te doutes bien, mon pauvre Pierre, que la vie n'est pas rose pour un ex. On te traitera comme un pestiféré. Ça ne sera pas facile tous les jours. Quand ça ira trop mal, tu te souviendras d'une chose qui t'aidera peut-être à traverser la mauvaise passe.

Le moribond, hors d'haleine, dut s'arrêter un moment. Il indiqua du regard un verre d'eau posé sur une table devant le lit.

L'autre, le soulevant un peu, le mit sur son séant pour qu'il pût boire sans effort, et porta le verre à ses lèvres bleues et sèches.

— Tu te souviendras, reprit le mourant après s'être essuyé la bouche sur la couverture rouge, que sans ton amitié je n'aurais pas supporté ces dix années de travaux forcés. Je n'aurais probablement pas eu le courage de me pendre, mais j'aurais fait un malheur ou je serais devenu fou. Si je ne t'ai jamais parlé jusqu'à présent du réconfort que me valait ta présence, quand nous travaillions côte à côte, c'est que tu te serais moqué de moi. Et tu aurais eu raison, mon vieux, l'amitié n'est pas un sujet de conversation entre bagnards. Oh ! je sais bien, nous nous sommes souvent querellés, nous nous sommes même battus. La dernière fois, j'ai failli te tuer, et tu es resté trois jours dans cette infirmerie.

— J'ai dit au directeur, qui m'interrogeait sur la cause de mes blessures, que j'avais fait une chute dans la soute que nous étions en train de réparer.

— Oh ! je sais bien, ce n'est pas toi qui m'aurais dénoncé ! Oui, je t'aimais bien, mon Pierre, mais je pense que tu ne m'aurais pas permis de te le dire avant aujourd'hui. Tu es le seul ici en qui j'ai eu confiance. Et c'est parce que j'ai toujours confiance en toi, que je vais te charger d'une commission. Tu veux bien ? Tu la feras aussitôt que tu seras libre.

— Ne crains rien, Henri, je te la ferai ta commission.

À présent, écoute-moi bien. Moi aussi je dois te dire une chose. Une chose que tu as toujours ignorée.

Pierre Dabrets fit une pause. Mirondet le regardait avec un soupçon d'anxiété dans ses yeux presque éteints.

— Le jour de notre arrestation, poursuivit l'ancien orfèvre, je venais de découvrir le piège que Brissach nous avait tendu. Si seulement je t'avais téléphoné pour t'en avertir, au lieu de me précipiter chez toi, nous aurions eu le temps de fuir et l'inspecteur ne nous aurait jamais arrêtés !

Le malade soupira, ferma les yeux, fit de la tête un signe de dénégation, et des larmes coulèrent sur son visage hérissé de poils gris. Il battit des paupières, fixa son camarade et lui sourit.

— Ça n'a pas d'importance, dit-il faiblement.

Alors il souleva lentement son bras droit pour indiquer la table de chevet.

— Ouvre, ajouta-t-il.

Dabrets ouvrit le petit meuble et en retira le seul objet qu'il contenait : une grosse enveloppe scellée sur laquelle Mirondet avait écrit ces mots : Lettres de Bernard Lesur.

À la fin de novembre 1929, quatre semaines environ après l'effondrement des cours à Wall Street, Henri

Mirondet se trouvait dans une situation financière exceptionnellement forte, puisqu'il avait pris la précaution de liquider toutes ses valeurs au cours des mois précédents, sans compter ce qui lui restait des vingt-cinq mille dollars que la maison *Pitt and Sons* avait dû lui verser à la suite du procès en diffamation. Disposant de plus de trente mille dollars dans ses comptes d'épargne, il était en cette arrière-saison un homme riche, sans être pour autant un homme heureux. En effet, sa rupture avec Catherine était consommée depuis des semaines et il connaissait, pour la première fois de sa joyeuse vie de garçon, une solitude qui devenait chaque jour plus insupportable.

Le dernier jour de novembre, comme il s'apprêtait à faire la tournée des antiquaires pour toucher ses commissions selon son habitude, toutes les fins de mois, il reçut la visite inopinée de Pierre Dabrets. L'apparition du marchand d'appareils d'éclairage le surprit beaucoup. Que lui voulait ce négociant ?

Mirondet ne devait rien à Dabrets, qu'il avait princièrement rémunéré pour ses conseils et surtout pour son témoignage à la cour, dans l'affaire des bijoux à bon marché. Méfiant comme tous les gens de son espèce, redoutant une tentative de chantage, le courtier accueillit fraîchement le visiteur. Mais celui-ci venait expliquer simplement qu'en raison de la stagnation du commerce et des restrictions en matière de crédit, il en était réduit à la liquidation. Il avait par conséquent décidé de reprendre l'exercice de son premier métier ; en cette qualité, fort de son expérience et de ses connaissances en droit commercial, poussé d'ailleurs par le succès de « la petite opération qu'ils avaient menée à bien ensemble », il offrait ses services au courtier pour tout ce qui concernait l'évaluation, l'achat et la revente des bijoux.

Mirondet demanda naturellement à réfléchir et promit à Dabrets que de toute manière il lui ferait signe.

De fait, ils ne se revirent qu'au printemps de 1930, Mirondet fit alors appel à Dabrets pour établir le prix de plusieurs pierres précieuses qu'il avait failli vendre beaucoup moins cher qu'elles ne valaient. Le courtier comprit qu'il ne pouvait désormais se passer des services d'un expert grâce auquel il avait évité sur une vente importante de rubis, une perte de huit cents dollars. Les deux personnages s'associèrent à partir de ce moment. Seulement, entre la fin de novembre 1929 et la mi-mars 1930, date de leur association, Mirondet avait entamé sa fortune par suite des pertes considérables qu'il avait subies au jeu. Car cette passion n'avait fait qu'augmenter chez lui depuis l'échec de ses projets de mariage avec Catherine. Il fuyait la solitude autour des tables de poker, y misant tous les soirs des sommes importantes. Il entretenait en outre des relations avec des preneurs au livre, pariait sur des chevaux qui couraient sur toutes les grandes pistes, et ne semblait pas se soucier du fait qu'il perdait plus souvent qu'il ne gagnait.

Au reste, le commerce des antiquités et des bijoux devenait plus difficile. Les effets de la crise économique se faisaient sentir dans tous les domaines et particulièrement dans celui-ci.

Pour se renflouer, Mirondet dut recourir à des expédients dès 1933, avec l'accord de Dabrets, bien sûr, qui savait toujours donner les formes légales voulues à leurs entreprises communes. Mais dès l'année suivante, ils glissèrent peu à peu du commerce au trafic des bijoux, après s'être abouchés avec des revendeurs new-yorkais et hollandais, qui n'étaient à la vérité que des contrebandiers. Des diamants de grand prix firent alors leur apparition sur le marché de Montréal, où Mirondet les offrait au rabais, à l'indignation des bijoutiers honnêtes, qui se plaignirent de cette concurrence déloyale sans pouvoir en découvrir la source.

Nos deux complices firent effectivement des affaires d'or pendant toute l'année 1934, grâce à ce trafic. Toutefois, cette source de revenu se tarit au début de 1935, et il fallut aviser à de nouveaux moyens de subsistance. Dabrets mit à contribution toutes ses ressources, tous ses talents de technicien pour produire des objets de luxe qui présentaient les caractéristiques de l'authenticité sans en avoir une seule. On mêla le faux au vrai dans des proportions tout à fait propres à tromper la vigilance des profanes. De cette manière, par un adroit mélange de toc et d'authentique, Mirondet put exploiter une clientèle de dupes qui lui rapportait beaucoup chaque mois.

Alertée l'année précédente, la police menait une enquête discrète auprès des bijoutiers et des orfèvres. Les recherches n'auraient peut-être pas abouti sans un incident dont les circonstances allaient amener l'intervention de l'inspecteur Brissach.

Un amateur avait fait l'acquisition d'un collier de perles chez un petit bijoutier qui venait d'inaugurer sa boutique. Il voulut ensuite s'en défaire. Mais, plus fûté que d'autres, craignant d'être volé, son premier soin fut de demander une expertise. Sur les quatre-vingt-dix perles du collier, cinq étaient fausses, ce qui diminuait considérablement le prix du bijou. L'acquéreur porta plainte, et des poursuites furent engagées contre le bijoutier, dont la bonne foi fut bientôt démontrée ; celle de son fournisseur, qui fit l'objet d'une enquête, le fut également. C'était un revendeur bien connu dans la profession et auquel on n'avait rien à reprocher depuis vingt ans qu'il l'exerçait. Il avait lui-même acheté le collier à des marchands en gros, dont l'entreprise avait cessé d'exister. Ces marchands étaient en fait des receleurs que Mirondet employait pour écouler ses marchandises. Ils fondaient des sociétés provisoires dans l'unique dessein de se donner une façade. Une fois terminées leurs opérations financières, qui ne devaient pas dépasser un certain nombre de semaines ou de mois suivant le cas, ils soldaient rapidement les broutilles qui leur restaient, fermaient leur portes, détruisaient leurs livres, et attendaient prudemment une occasion favorable de recommencer à zéro, sous un nouveau nom.

Impuissante jusque-là devant les manœuvres de là pègre à cet égard, la police municipale était sur le point de classer l'affaire du collier quand son directeur, officiellement chapitré par un ministre, convoqua Brissach et lui remit le dossier du trafic des bijoux, le plus embrouillé des dossiers en suspens, en le chargeant de le démêler.

— Vous avez carte blanche, lui dit-il Si vous me débrouillez cet écheveau, je m'occuperai personnellement de votre mutation aux services administratifs. Je sais que vous souhaitez une fin de carrière dans ce secteur, où sont les seuls postes dignes de votre compétence.

L'inspecteur prit des mains du directeur la liasse de documents, et il alla s'enfermer dans son bureau pour les parcourir.

Une des premières pièces était la liste des détaillants de bijoux montréalais. En voyant le nom de *Pitt and Sons,* le policier se rappela vaguement le procès qu'on avait fait à cette maison sept ans plus tôt. Il réunit le jour même les informations à ce sujet et, retrouvant le nom d'Henri Mirondet, se remémora la scène où le courtier, après son arrestation, avait échangé quelques propos avec lui. « Bizarre, se dit-il, je n'ai jamais cru à la version de ce madré, en dépit du jugement de la cour. »

Brissach tenait une piste. Il eut le sentiment qu'elle pouvait être bonne ; mais ce n'était qu'une impression. Comment aurait-il pu savoir *a priori* qu'elle était la meilleure ?

Après s'être renseigné le mieux possible sur Mirondet, découvrant du même coup que le courtier travaillait depuis longtemps avec un ancien orfèvre, l'inspecteur loua rue Cherrier une petite chambre, au second étage d'une maison vétuste dont les appartements avaient tous été transformés en chambres, et de ce poste d'observation il épia pendant plusieurs mois les allées et venues des deux trafiquants. Ainsi, lorsqu'il voyait Mirondet et Dabrets monter dans leur Chevrolet beige, il téléphonait à l'un de ses agents pour qu'il les prit en filature, avec mission de réunir le maximum de renseignements sur la démarche qu'ils allaient faire.

Au début de 1936, l'inspecteur possédait la liste des fournisseurs et des clients de Mirondet ; il allait passer à la phase active de son enquête. Il s'agissait pour la police de s'infiltrer dans ce réseau commercial de manière à prendre les suspects en flagrant délit. Mais le courtier tomba malade. Il partit pour la Floride avec Dabrets. Brissach suspendit sa surveillance jusqu'à leur retour en novembre. Le temps des fêtes était favorable au commerce frauduleux dont vivaient largement les deux escrocs, qui continuèrent à vendre des bijoux dans lesquels de fausses perles se mêlaient aux vraies. Néanmoins, ce ne fut pas avant mai 1937 que le policier put agir avec la certitude de les coincer.

Le premier du mois, Mirondet avait emménagé dans un appartement de l'ouest de la ville. Il se méfiait de plus en plus des initiatives de la police, car le nombre des plaintes avait augmenté pendant les mois précédents. Il proposa même à Dabrets d'interrompre leurs activités, quitte à les reprendre après les vacances, ce que l'orfèvre accepta volontiers. Or, quelques jours après, vers le 10 mai, ce dernier ne put résister à la tentation de communiquer à Mirondet une proposition mirobolante. On leur offrait à quinze cents dollars un diadème qui n'en valait pas moins de quatre mille. Bien sûr, la provenance du joyau restait obscure, l'intéressé ne voulant pas se mouiller vu l'importance de l'objet. On était prêt à le leur montrer, mais ils n'auraient que vingt-quatre heures pour réfléchir et faire connaître leur réponse. Mirondet avait perdu durant la semaine près de douze cents dollars aux courses. Il vit dans la proposition que son complice lui communiquait l'occasion de « se refaire ». Il donna donc son accord.

Le lendemain soir, un individu se présenta chez lui vingt-cinq minutes au moins avant l'heure convenue. Le courtier trouva singulière cette précipitation de la part d'un « fournisseur » (en général, ils étaient moins pressés), mais il l'attribua finalement au désir qu'il avait de conclure le marché rapidement. L'inconnu, qui n'était autre qu'un indicateur de la police, déballa l'objet précieux dont Mirondet admira la beauté sans pouvoir dissimuler autant qu'il l'eût souhaité son ravissement et sa joie.

Après avoir soigneusement examiné chaque partie du diadème, le courtier déclara qu'il le prendrait au prix qu'on en demandait ; seulement, il était indispensable que son associé, Pierre Dabrets, vit le joyau. Les affaires de cette importance ne pouvaient se traiter en l'absence de l’orfèvre. Il convenait donc d’attendre monsieur Dabrets, qui n’allait sûrement pas tarder.

L’autre manifesta de l’impatience, allégua qu’il devait rejoindre un ami dans cinq minutes. Bref, il fallait payer tout de suite la marchandise.

Bien qu’étonné de ce procédé, Mirondet ne discuta pas davantage. Il tendit à l’indicateur un rouleau de billets de banque et le pria de compter.

Le mouchard fit mine de s’assurer que le compte y était ; ensuite il posa les billets sur une table, recula de deux pas vers la porte qu’il ouvrit brusquement pour livrer passage à Brissach, accompagné de deux agents de la brigade criminelle.

Mirondet, reconnaissant l’inspecteur, comprit qu’il avait donné tête première dans un piège. On fit les constatations d’usage : flagrant délit de contrebande.

Tandis que Brissach expliquait à Mirondet, avec le sourire, que cette fois il ne pourrait compter sur les services de maître Maxime, qui soignait un ulcère au Mexique, Dabrets, haletant, entra dans la pièce, où les agents lui passèrent les menottes.

L’auteur de la proposition exceptionnelle que Dabrets s’était empressé de communiquer à son complice avait été arrêté dans la matinée, et ce fut à la suite de cette arrestation que Brissach monta le scénario qui devait se dérouler au nouvel appartement de Mirondet et mettre fin à la carrière de celui-ci.

Vers le moment où l’indicateur arrivait chez le courtier marron, Dabrets, qui devait rejoindre son associé mais n’avait pas encore quitté son domicile, reçut un coup de fil d’un inconnu. Ce dernier l’informa que le diadème était entre les mains de la police, qui s’en servirait comme d’un appât pour attraper les nigauds. On lui conseillait fortement de fuir à l’étranger avec son confrère avant qu’il ne soit trop tard.

L’orfèvre, dans un état d’affolement indescriptible, ouvrit tous ses tiroirs contenant de l’argent, puis il emplit ses poches de billets de banque ; enfin il se jeta sur le téléphone pour prévenir Mirondet. Mais à ce moment l’appareil sonna de nouveau, si bien qu’il fut retenu pendant cinq minutes au moins par un client très influent dans le milieu, et qu’on ne pouvait pas envoyer promener. Après ce second coup de fil, jugeant qu’il avait perdu suffisamment de temps, il sortit et monta dans un taxi ; dans son trouble, toutefois, il donna au chauffeur une adresse inexacte ; on le déposa peut-être à deux cents mètres de l’appartement de Mirondet. S’étant aperçu de son erreur, il y parvint en courant à toutes jambes, juste assez tôt pour être cueilli.

Mirondet et Dabrets connurent leur sentence à la fin d’août 1937. On les envoya d’abord chacun dans un établissement distinct. Ainsi furent-ils séparés pendant une dizaine de mois, avant de se retrouver à Saint-Vincent-de-Paul au printemps de 1938.

L’enveloppe que Pierre Dabrets avait retirée du meuble de chevet à la demande du moribond contenait plusieurs lettres brèves de Bernard Lesur, dont aucune ne présentait un intérêt particulier, et aussi sa lettre du 17 novembre 1929 : vingt-deux feuillets couverts d’une écriture serrée, qui formaient le récit de son dernier rêve. À ces documents s’ajoutaient, sur des feuillets séparés, les notes personnelles de Mirondet sur ce cas étrange d’un homme « apparemment plus raisonnable, plus sage que la majorité des hommes, et qui pendant trois ans fit en toute lucidité d’esprit l’expérience de la folie ».

Henri Mirondet mourut cinq jours après la libération de Pierre Dabrets.

Celui-ci observa scrupuleusement les dernières instructions que son compagnon d'infortune lui avait données sur son lit de mort, instructions ayant pour objet l'envoi de l'enveloppe en question. Il l'adressa donc à la Société d'étude des phénomènes métapsychiques.

Deux ans plus tard, un premier article parut sur le « cas étrange », qui fut dans la suite longuement exposé, puis discuté dans les revues scientifiques. C'est ainsi que fut connue, vers le milieu de ce siècle, l'histoire de la vie et de la mort de Bernard Lesur.

FIN

*Prémonitions,*
roman de Jean Tétreau (1923-2012),
a d'abord paru en 1978, à Montréal,
au Cercle du livre de France.
ISBN : 7753-0117-5

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-185-8
© Janine Tétreau et Vertiges éditeur 2020

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org